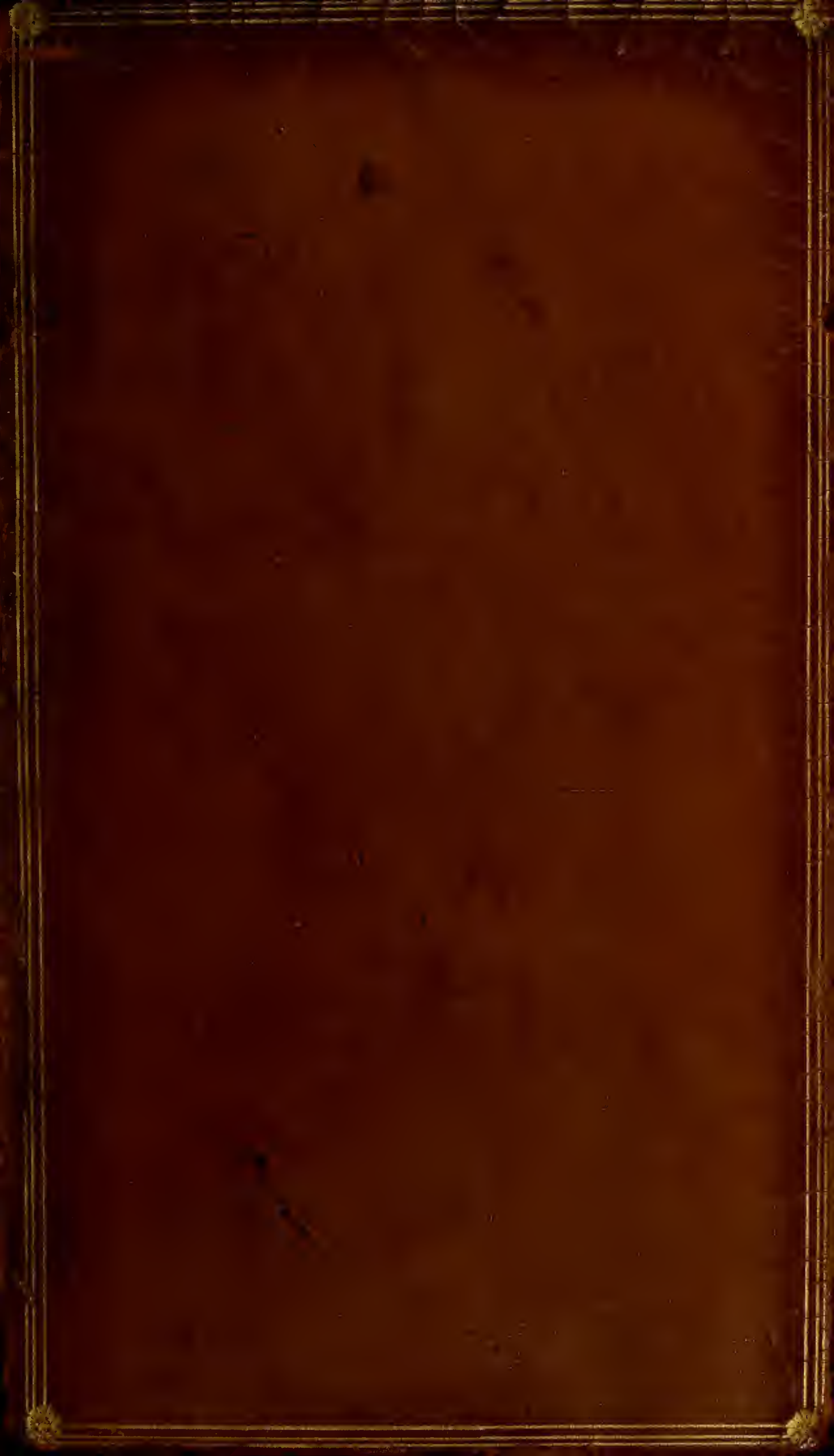
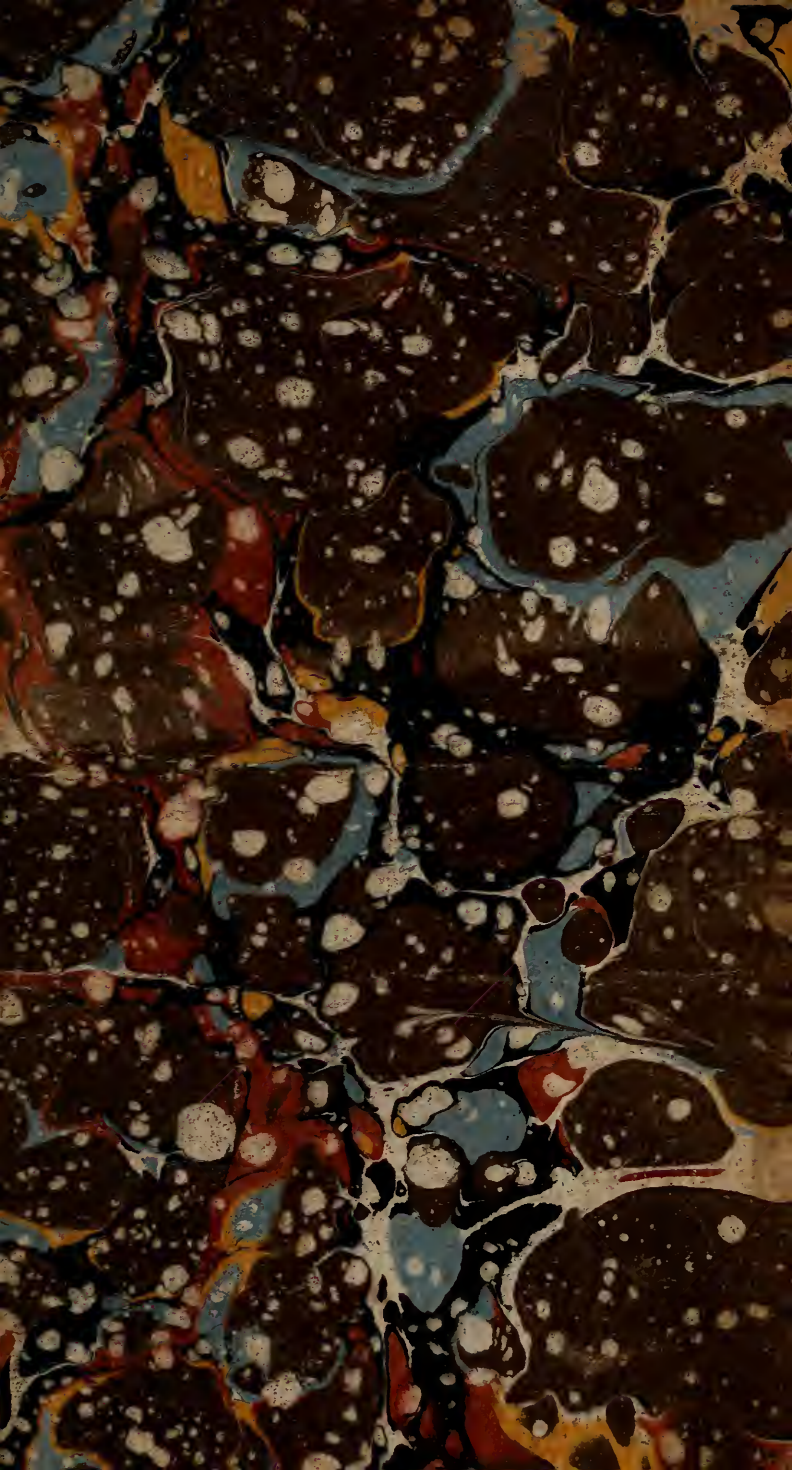



FIDE ET FORTITUDINE



ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
PHILIPPE POISSON;

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

ŒUVRES DE THÉATRE DE PHILIPPE POISSON;

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LES RUSES D'AMOUR,

COMÉDIE

En trois Actes, en Vers,

PAR M. POISSON;

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François, le 30 Avril 1736.

ACTEURS.

M. DORIMON.	*M. Fierville.*
ISABELLE, fille de M. Dorimon.	*Mlle. Dangeville la jeune.*
M. ZÉRO, gendre futur de M. Dorimon.	*M. Poiſſon.*
CLITANDRE, Amant d'Iſabelle.	*M. Dufreſne.*
LISETTE, Suivante d'Iſabelle.	*Mlle. Quinault.*
FRONTIN, Valet de Clitandre.	*M. Armand.*
LAQUAIS.	

La Scène eſt dans un Jardin de la Maiſon de M. Dorimon.



LES RUSES D'AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

COMMENT me trouves-tu ? Suis-je bien déguisé ?

FRONTIN.

Pas mal : mais on remarque en vous un air aisé,
Un certain air de Cour, qui me paroît contraire
Au rôle qu'en ces lieux vous projettez de faire.
Vous ne pourrez, malgré tout ce déguisement,
Bien cacher à la fois & l'amour & l'amant.

C'eſt dans votre deſſein pour vous un avantage,
Qu'on ne connoiſſe point ici votre viſage.
Mais croyez-vous, Monſieur, vous contraindre ſi bien,
Que de votre artifice on ne ſoupçonne rien?

CLITANDRE.

Ne t'embarraſſe point; ce ſera mon affaire.
Iſabelle eſt aimable; elle a trop ſû me plaire:
Et je veux, d'un rival, quel que ſoit ſon pouvoir,
Détruire dans ce jour & l'amour & l'eſpoir.
On dit qu'il tranche ici de l'homme d'importance;
Que ſur l'eſprit du père il a quelque puiſſance;
Mais je ſais que la fille a, pour cette union,
Dans le fond de ſon cœur, beaucoup d'averſion.

FRONTIN.

Quoi! ſeriez-vous déjà connu de cette Belle?

CLITANDRE.

Non; mais tout mon eſpoir eſt d'être connu d'elle.

FRONTIN.

Quel eſt le perſonnage, avec cet habit noir,
Que vous allez jouer? Et....

CLITANDRE.

Tu vas le ſavoir:
Sous ce déguiſement, que l'amour me ſuggère,
Je vais tromper les yeux de la fille & du père;
Je vais voir Iſabelle & goûter la douceur
De donner quelque eſſor à ma trop vive ardeur.

Apprends que Dorimon, père de cette Belle,
Aime ſa fille autant qu'il peut être aimé d'elle,
Et qu'il met tous ſes ſoins, & ſon attention,
A perfectionner ſon éducation.
J'ai donc ſû de quelqu'un à qui mon cœur ſe fie,
Qu'il veut la faire inſtruire en la Géographie.
Comme j'en ſais aſſez pour leur en impoſer,
Pour Géographe, ici, je vais me propôſer:
Et ſans être connu de ſon père ni d'elle....

FRONTIN.

Vous allez faire voir du pays à la Belle.

CLITANDRE.

Elle eſt ſage, bien née; & le but de mes vœux
Eſt de faire éclater de légitimes feux.

FRONTIN.

Vous êtes né, Monſieur, d'une noble famille.
Quelque mérite enfin qui ſoit dans cette fille,
Je connois vos parens; & je vais parier....

CLITANDRE.

Tu crois que, l'épouſant, c'eſt me méſallier?

FRONTIN.

Et vraiment oui, Monſieur.

CLITANDRE.

Quelle erreur eſt la tienne!
Il ſuffit de l'honneur, de quelque ſang qu'il vienne.
Priſe-t-on la nobleſſe où la vertu n'eſt pas?
Ce ſont les ſentimens dont toujours on fait cas;

Et dans de pareils choix, quoi qu'on dise & qu'on
pense,
L'honneur & la vertu tiennent lieu de naissance.

FRONTIN.

Cet amour va vous faire aller un si grand train,
Que de vos fonds bientôt vous trouverez la fin.
Je prévois que pour faire & l'amour & la Guerre;
Il faudra bientôt vendre encore quelque Terre;
Et de tous vos pareils, avant six mois passés,
Je vous garantis être un des plus avancés.
Vous serez quelque jour des plus riches, peut-être;
Mais c'est présentement qu'il faudroit le paroître;
Et quoique vous soyez jeune, bienfait, galant,
Il est fâcheux d'avoir un rival opulent.

CLITANDRE.

Je mets tout mon espoir en l'aimable Isabelle,
Et ne vois rien ici de redoutable qu'elle.
Mais je voudrois, avant que de paroître ici,
Être sur Dorimon un peu plus éclairci.
Toi, de qui je connois l'esprit, la gentillesse....

FRONTIN.

Quand on est amoureux, qu'on a de politesse!

CLITANDRE.

Tu peux facilement t'introduire en ces lieux.
Et sous quelque prétexte adroit, ingénieux,
Chez le sieur Dorimon savoir ce qui se passe,
Et connoître...

FRONTIN.

Il n'est rien que pour vous je ne fasse.

Il me vient une idée... allons, votre portrait;
Donnez-le: il me le faut, il aura ſon effet.
De toute choſe ici je prendrai connoiſſance,
Et vous pourrez agir avec plus d'aſſurance.

CLITANDRE.

Mais que je ſache, au moins...

FRONTIN.

Vous voulez être inſtruit:
Vous le ſerez, Monſieur; mais j'entends quelque bruit.
C'eſt quelqu'un du logis, du moins il me le ſemble;
Sortez, il ne faut pas que l'on nous voye enſemble.
C'eſt la fille. Écoutons; ſachons l'air du bureau.

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE, FRONTIN, *à l'écart.*

LISETTE.

PENDANT que votre père & ſon Monſieur Zéro
S'entretiennent d'affaire, il faut parler des vôtres:
Je m'en occupe plus que de celles des autres.

FRONTIN, *à part.*

Elle eſt jaſeuſe; bon.

LISETTE.

Sur ce futur Époux
Parlons ſincerement; dites, que penſez-vous?

ISABELLE.

S'il faut t'ouvrir mon cœur, & qu'en toi je me fie;
Je pense que mon père ici me sacrifie.

LISETTE.

Et je pense de même. Ah! faut-il que le bien
Aveugle un homme au point de faire un tel lien?
Non, cela ne se peut; & Monsieur votre père
Y pensera deux fois.

ISABELLE.

Lisette, je l'espère.
Qu'il me laisse plutôt retourner au Couvent.

LISETTE.

Elle me fait pleurer.

FRONTIN, *à part.*

Et moi. La pauvre enfant!

LISETTE.

Votre père pour vous a beaucoup de tendresse;
A prévenir vos goûts on voit qu'il s'intéresse;
Il cherche à vous donner divers amusemens:
Mais ce sont, il est vrai, de foibles passe-tems,
Quand le cœur dans le fond n'a pas ce qu'il souhaite.
De ce Monsieur Zéro je suis peu satisfaite.
Le brutal petit homme! Il a beaucoup de bien,
D'accord: mais, hors cela, Monsieur Zéro n'est rien.

ISABELLE.

Tais-toi, je vois quelqu'un.

FRONTIN, *se montrant.*

A la fin je respire;
Le voilà retrouvé.

LISETTE.

Quoi? Que voulez-vous dire?

FRONTIN.

Ce bijou, que mon Maître hier laiſſa tomber:
Et comme il n'eſt pas bon de lui rien dérober,
Je vais lui reporter en toute diligence.
Le voilà retrouvé: quelle réjouiſſance!

LISETTE.

Voyons donc ce que c'eſt.

FRONTIN.

C'eſt un bijou de prix.

LISETTE.

Oui, vraiment; les brillans en ſont des plus jolis.

ISABELLE.

Ce qui m'en plairoit plus, ce ſeroit la peinture.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, une aimable figure.

(*A Frontin.*)

Tenez.

ISABELLE.

Liſette, attends, que je le voye encor.

FRONTIN, *à part.*

Fort bien.

LISETTE.

Hé bien! il eſt enchâſſé dans de l'or.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela que j'examine.

FRONTIN.

Vous voyez-là mon Maître, & c'eſt toute ſa mine.

LISETTE.

Et quel eſt-il ton Maître ?

FRONTIN.

Il eſt, en bonne foi,
Un Capitaine en pied du Régiment du Roi :
Il s'appelle Clitandre ; il eſt bienfait, aimable.....
Mais je m'amuſe trop ici, de par le diable.
Il m'attend, pour aller tantôt à l'Opéra.
Meſdames, ſerviteur.

SCENE III.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

A quoi ſongez-vous là ?

ISABELLE.

Que c'eſt pour ce garçon une heureuſe aventure
D'avoir ſû retrouver ici cette peinture.

LISETTE.

Si votre père donc abſolument vouloit
Vous donner cet époux, je lui dirois tout net :
» Mon père, je ſuis jeune, & puis encore attendre ;
» Vous m'offrez un parti qui me répugne à prendre....

ISABELLE.

Un peintre ne rend pas toujours la vérité.

LISETTE.

Hé comment ?

ISABELLE.

Le portrait pourroit être flatté.

LISETTE.

Oh! vous parler encor ce ſeroit être dupe.
Je vois que tout de bon ce portrait vous occupe.

ISABELLE.

Ah! ſi je ne t'ai pas donné d'attention,
Tu dois me pardonner cette diſtraction,
Liſette ; ce n'eſt pas ſur rien qu'elle eſt fondée.

LISETTE.

Sachons donc ce qui peut occuper votre idée.

ISABELLE.

C'eſt, je te l'avouerai, que depuis quelques jours,
Il vient certain jeune homme aſſez ſouvent au Cours,
Qui ne ceſſe jamais d'avoir ſur moi la vûe :
J'ignore ſi de lui je puis être connue ;
Mais c'eſt, puiſqu'il te faut ici tout déclarer,
Le jeune homme au portrait qu'on vient de nous montrer.

LISETTE.

Ah! ah! ceci pourroit mériter qu'on y penſe.
Oui, la réflexion me ſemble d'importance.
Ce valet pourroit bien avoir eu ſon deſſein.
Il va dire à ſon Maître, (& le trait ſeroit fin,)
Que vous avez tenu dans vos mains ſa peinture.

ISABELLE.

Hé bien ?

LISETTE.

Que vous avez approuvé sa figure.

ISABELLE.

Hé bien ! Lisette ?

LISETTE.

Mais non ; ce valet pourroit
N'avoir point eu dessein de montrer ce portrait :
Et c'est par pur hazard que la chose s'est faite.

ISABELLE.

Mais tu pensois, peut-être, assez juste, Lisette.

LISETTE.

Ceci vous intéresse, à ce qu'il me paroît.

ISABELLE.

Et sur quoi juges-tu que j'y prenne intérêt ?

LISETTE.

Sur votre rêverie, & votre impatience.
Voilà comme l'Amour dans un cœur prend naissance.

ISABELLE.

Ah ! que dis-tu, Lisette ?

LISETTE.

Et je vois à présent
Qu'il seroit bien fâcheux de rentrer au Couvent.
Mais votre père vient.

ISABELLE.

Que mon ame est émue !
Quelques momens encore ôtons-nous de sa vûe.

LISETTE.

Monſieur Zéro le ſuit ; on ne peut faire un pas,
Sans avoir auſſi-tôt cet homme ſur les bras.

SCENE IV.

M. DORIMON, M. ZÉRO.

M. DORIMON.

JE ne ſuis point du tout de votre avis, mon gendre :
Et tout ce qu'une fille, en un mot, peut apprendre,
Soit danſe, clavecin, muſique & cætera,
Ajoute un nouveau luſtre au mérite qu'elle a.
De ces divers talens ma fille étant ornée,
Ne ſerez-vous pas aiſe, après votre hyménée,
De raſſembler chez vous gens en muſique experts ;
Et d'avoir quelquefois des danſes, des concerts ?

M. ZÉRO.

A vous dire le vrai, je n'en ſerois pas aiſe.

M. DORIMON.

Il faut bien qu'elle apprenne...

M. ZÉRO.

Eh ! beau-père, fadaiſe.
Tous ces maîtres enfin que vous voulez qu'elle ait,
Me ſont tous gens ſuſpects, à vous en parler net.
Pour être unie à moi, quel beſoin qu'Iſabelle
Sache jouer ici de l'orgue, ou de la vielle,

Fredonner de la voix, ou des pieds tricoter ?
Il ſuffit *qu'à mon col elle ſache ſauter* :
Et c'eſt uniquement, ſi je ſuis votre gendre,
Ce que moi, ſon époux, lui prétends ſeul apprendre.

M. DORIMON.

Quand vous l'aurez pour femme, auſſi-tôt vous pourrez
Faire d'elle, Monſieur, tout ce que vous voudrez :
Mais tant qu'elle ſera ſous mon obéïſſance,
Souffrez que j'en diſpoſe avec pleine licence.
Pour la déterminer en faveur de ce choix,
Nous ſommes convenus d'attendre quelques mois :
Vous ſavez qu'elle m'a demandé cette grace.
Dites, pendant ce tems que faut-il qu'elle faſſe ?
On ne peut pas toujours être dans l'entretien.
A quoi voulez-vous donc qu'elle s'applique ?

M. ZÉRO.

A rien.

M. DORIMON.

Il faut bien qu'une fille apprenne quelque choſe,
Soit la Géographie, ou la Métamorphoſe.
Son éducation doit ſeule m'attacher.
Je ne veux pas qu'elle ait rien à me reprocher.
Ni qu'elle tombe un jour, faute de connoiſſance,
Dans les piéges qu'on tend toujours à l'ignorance.
C'eſt mon intention, & vous y ſouſcrirez ;
A toutes ſes leçons vous-même vous ſerez.

M. ZÉRO.

De quoi lui ſervira, dites-moi, je vous prie,
Qu'elle ſache la Fable ou la Géographie ?
Le ſeul ſoin d'une femme eſt de s'appliquer bien
A remplir les devoirs du conjugal lien.
Point de livres ſur-tout. Quelle qu'en ſoit l'eſpece ;
Ils corrompent toujours l'eſprit de la Jeuneſſe.
De mon père je tiens, & lui le tient du ſien,
Que hors ſavoir bien vivre, il ne faut ſavoir rien.
Auſſi n'ai-je chez moi ni Caton ni Senèque ;
Le Cuiſinier François fait ma Bibliothèque.

M. DORIMON.

Mon gendre, on le voit bien. Finiſſons en deux mots ;
Et ſans pouſſer plus loin d'inutiles propos,
Voulez-vous que je faſſe avec vous alliance ?

M. ZÉRO.

Parbleu, ſi je le veux ; mais vous rêvez, je penſe ?

M. DORIMON.

Il faut vous conformer à tous mes ſentimens,
Ne point trouver mauvais les doux amuſemens,
Qu'en père qui ſoutient & chérit ſa famille,
Je prétends déſormais procurer à ma fille :
Sans cela, marché nul.

M. ZÉRO.

Qu'il faut avoir, morbleu ;
Pour vous de complaiſance ! auſſi je fais bien vœu,
Que, dès le lendemain de notre mariage....
Allons, je ne veux pas en dire davantage.

M. DORIMON.

Hé quoi! vous murmurez? vous avez, entre nous,
Soit dit sans vous fâcher, tout l'air d'être jaloux.

M. ZÉRO.

Point du tout. Il est vrai que je hais le grand monde:
Dès que j'en vois ici, je suis bourru, je gronde;
Pour peu qu'à votre fille on parle un seul instant,
Cette mauvaise humeur ne va qu'en augmentant.
Je déteste, je crie & jure comme un diable.
A cela près, je suis homme assez sociable.
Mais voici votre fille.

SCENE V.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE, LISETTE.

M. ZÉRO.

Eh bien! charmant objet,
Comme, sans me vanter, je suis un bon sujet,
Quand direz-vous un Oui, qui me fait tant attendre?
De votre bouche un jour je voudrois bien l'entendre.
Il est assez plaisant qu'il ne faille qu'un mot
Pour rendre un homme heureux!

LISETTE.

Ou bien pour faire un ſot.

M. ZÉRO.

C'eſt, à vous dire vrai, ce que de vous j'eſpère.

ISABELLE.

Je venois vous prier de trouver bon, mon père,
Qu'aujourd'hui nous allions au nouvel Opéra.

M. ZÉRO.

Elle répond fort juſte à ce que je dis-là.

M. DORIMON.

Je le veux bien, allez.

M. ZÉRO.

Quelle bizarre envie!

ISABELLE.

Vous y viendrez, Monſieur?

M. ZÉRO.

Non; l'Opéra m'ennuie.
N'eſt-il pas, dites-moi, d'autres amuſemens?
Et ne pouvez-vous mieux employer vos momens?

LISETTE.

Il aime mieux aller à quelque Comédie,
Italienne, ou bien....

M. ZÉRO.

Écoutez l'étourdie!
Il convient bien d'aller à ces ſpectacles-là.

M. DORIMON.

Moi, je les aime fort, & quand ma fille y va,
Je ne la trouve point en cela condamnable.

LISETTE.

Ils font toujours remplis d'une morale aimable ;
Ce qu'on y repréfente eft fouvent merveilleux ;
On y peint des amans les traits ingénieux ;
Et foit dans une intrigue, ou dans un caractère,
Chacun y peut trouver de quoi s'y fatisfaire :
On y voit des maris fâcheux ou complaifans,
Des grondeurs, des jaloux, des fots, des médifans,
Des pères aveuglés, des gendres ridicules.
On peut fe divertir de cela fans fcrupules.

M. DORIMON.

De vôtre fentiment nous n'avons pas befoin.

M. ZÉRO.

Oui, fervir & vous taire eft votre unique foin.
Que demande cet homme ?

SCENE VI.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE, LISETTE, CLITANDRE.

ISABELLE.

AH! regarde, Lifette.

LISETTE.

Ah! ah! c'eft du portrait la figure complette.

ISABELLE, *à part.*

C'eft lui-même.

CLITANDRE.

Sachant qu'à Meſſieurs vos enfans
Vous voulez ajouter le ſavoir aux talens....

LISETTE.

Écoutons ce début.

CLITANDRE.

Et ne paſſant ma vie
Qu'à profeſſer l'Hiſtoire & la Géographie....

M. DORIMON.

Ah! Monſieur, ſerviteur. Approchez, s'il vous plaît.

LISETTE.

On ſe ſert d'un prétexte, à ce qu'il me paroît.

M. ZÉRO.

Ce maître Profeſſeur eſt bien jeune, beau-père.

M. DORIMON.

A ma fille, Monſieur, vous ſerez néceſſaire:
Elle eſt encor novice, & ne ſait franchement
Que ce qu'on a voulu lui montrer au Couvent.

CLITANDRE.

Une telle écoliere a, je vous le confeſſe,
Tout ce qu'il faut pour être en peu de tems maitreſſe:
Et s'il m'étoit permis d'examiner ſes yeux,
Des diſpoſitions je pourrois juger mieux.

M. ZÉRO.

Quel beſoin avez-vous de ſes yeux, je vous prie?

CLITANDRE.

C'eſt que je ſuis ſavant dans la Chiromancie.
Par le ſecours des yeux, par les lignes des mains,
Je puis le diſputer aux plus fameux devins ;
Et ſi Mademoiſelle a, de cette ſcience,
Quelque deſir d'avoir un peu de connoiſſance....

M. ZÉRO.

Iſabelle n'a pas beſoin de tout cela.

LISETTE.

Ah! Monſieur, dites-nous quel époux elle aura.

CLITANDRE.

Volontiers. Mais il faut que je m'approche d'elle.
L'époux que pourroit bien avoir Mademoiſelle,
N'eſt pas loin de ces lieux...(permettez que mon cœur
Vous déclare en ſecret l'excès de ſon ardeur.)
Mais elle n'oſe encor.... (toute mon eſpérance
Eſt de vous poſſéder.) répondre à ſon inſtance....
(Si cet aveu vous plaît, un regard ſeulement.)
Cela pourra venir. (Ah! me voilà content.)

M. DORIMON.

Il rencontre fort juſte ; à cela rien ne manque.
Cet homme eſt ſavant.

M. ZÉRO.

Bon! c'eſt hazard à la blanque.

LISETTE, *à Iſabelle.*

Je me garderai bien de le dire tout haut ;
Voilà, ſans contredit, le maître qu'il vous faut.

CLITANDRE.

Mes ſoins ne ſeront pas, je l'eſpère, inutiles.
Les premières leçons d'abord ſont difficiles,
On craint de ſe livrer à trop d'attention....
Mais par la ſuite avec de l'inclination,
Pour... l'étude...

M. DORIMON.

Il eſt vrai qu'il faut aimer l'étude.

CLITANDRE.

Oui, c'eſt bien dit, l'aimer.

M. DORIMON.

S'en faire une habitude.
Monſieur, ſi vous vouliez lui donner ſeulement
La première leçon devant nous à préſent.

CLITANDRE.

Je vais l'entretenir ſur la Géographie,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle ſignifie.
(*Il parle bas à Iſabelle.*)

M. ZÉRO.

Eſt-ce que vous ſouffrez qu'il lui parle tout bas?
Monſieur, parlez plus haut; on ne vous entend pas.

CLITANDRE.

Mais cela va, Monſieur, vous détourner, peut-être.

M. ZÉRO, *à part.*

Hé! non, non, parlez haut. Je n'aime point ce maître.

CLITANDRE.

La Géographie eſt une deſcription
Du Globe de la terre, ou l'explication

De ce qu'elle contient; comme, mers, golphes, isles,
Grèves, détroits, marais, gouffres, canaux, presqu'isles,
Rades, flux & reflux, isthmes, ports, caps, torrens,
Rivieres, bras de mer, côtes, digues & bancs :
Elle apprend ce que c'est que zones, latitudes,
Pole arctique, antarctique, ainsi que longitudes.

M. ZÉRO.

Quels ridicules mots, & quel fatras maudit !
Et que diable allez-vous lui mettre dans l'esprit ?
Longitudes.

CLITANDRE.

Ce sont les termes ordinaires :
A la Géographie ils tous nécessaires ;
Et l'on les doit savoir. Pour les apprendre bien,
Nous aurons, je l'espère, un plus long entretien ;
Et vous apprendrez mieux la Carte dans les suites.
Je compte faire ici par jour quatre visites....

M. ZÉRO.

Mon compte rend, Monsieur, les votres superflus,
Car je compte qu'ici vous ne reviendrez plus.

ISABELLE.

Pourquoi ? j'en suis contente ; il faut bien qu'il m'instruise.
Un jour ne suffit pas.

M. ZÉRO.

Eh bien ! qu'il vous suffise.
Beau-père, renvoyez cet homme dans l'instant.

Votre fille n'a pas besoin d'en savoir tant.
Je veux bien qu'on lui fasse apprendre la Musique ;
Mais pour ce maître-ci qu'il cherche ailleurs pratique.

M. DORIMON.

Comment donc ? pourriez-vous avoir quelque soupçon ?

LISETTE, *à part.*

Il faut ici donner un trait de ma façon.
Oui, Monsieur, croyez-moi, cette Géographie
Est un vrai casse-tête, & je vous certifie
Qu'elle feroit tourner d'Isabelle l'esprit.
Un maître de Musique, en un mot, lui suffit.
J'en sais un très-habile ; & quoiqu'avant dans l'âge
Il la fera chanter mieux qu'un autre, je gage.

ISABELLE, *à part.*

Quel est donc son dessein ?

M. ZÉRO.

Cette fille a du sens.

LISETTE, *à Clitandre.*

Il faut que vous changiez de figure.

CLITANDRE.

J'entends.

LISETTE, *haut.*

A des filles doit-on donner de jeunes maîtres ?....
(*Bas à Clitandre.*)
(Bien déguiser vos traits.) Ce sont souvent des traîtres.

Je ne dis pas ceci pour vous assurément :
Mais en cela peut-on agir trop prudemment ?
Un vieux maître, on est sûr toujours de sa sagesse.

M. ZÉRO.

Non ; il lui faut donner plutôt une maitresse,
Et je la choisirai, ne t'embarrasse pas.

LISETTE.

(*A part.*)

Ah ! comme il vous plaira. Voilà ma ruse à bas.

M. ZÉRO.

Beau-père, vous voyez ; suis-je déraisonnable ?
Allons, à votre tour, montrez-vous équitable.
Renvoyez celui-ci.

M. DORIMON, *à Clitandre.*

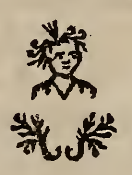
Monsieur, à d'autres tems
Remettons les leçons.

CLITANDRE.

Ah ! Monsieur, j'y consens.

LISETTE, *à Clitandre.*

Il n'est difficulté qu'un amant ne surmonte.
De ce que vous ferez l'Amour vous tiendra compte.



SCENE VII.

SCENE VII.

CLITANDRE, *seul.*

ISABELLE n'est point opposée à mes feux.
Quel favorable espoir ! ah ! je suis trop heureux.

SCENE VIII.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

FRONTIN...

FRONTIN.

Hé bien ! Monsieur, de votre stratagême
Êtes-vous satisfait ?

CLITANDRE.

Ah ! ma joie est extrême.
Oui, tout a réussi : j'ai trouvé le moment
De me faire connoître à cet objet charmant,
De lui peindre en secret les tourmens de mon ame ;
Et j'ai lû dans ses yeux qu'elle approuvoit ma flâme.
Conçois-tu mon bonheur ?

FRONTIN.

Ce début est heureux.
Si l'Amour continue à seconder vos feux,
Ma foi, votre rival va vous quitter la place.

CLITANDRE.

Une difficulté cependant m'embarraffe.

FRONTIN.

Quelle ?

CLITANDRE.

Certain Arrêt qu'on m'a fignifié....

FRONTIN.

Comment ?

CLITANDRE.

C'eft que déjà je fuis remercié.

FRONTIN.

Ma foi, je ne vois pas par cette circonftance
Que vous deviez avoir tant de réjouiffance.
Votre bonne fortune eft douteufe, entre nous.

CLITANDRE.

L'Amour peut du deftin réparer tous les coups :
Il m'infpire un deffein.

FRONTIN.

Qu'allons-nous entreprendre ?

CLITANDRE.

Allons voir là-deffus quel parti je dois prendre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*

MON Maître dans ce lieu m'a donné rendez-vous.
Il dit qu'on y respire un air plus sain, plus doux.
Cela s'entend fort bien, je sais ce qu'il veut dire:
C'est le même air enfin qu'Isabelle respire.
Il forme en son esprit mille divers projets,
Tous hardis, mais détruits aussi-tôt qu'ils sont faits.
Il prétend épouser une fille promise:
Je doute fort qu'il vienne à bout de l'entreprise.
Quand la Belle à l'aimer auroit le cœur porté,
Cela feroit-il rompre un hymen arrêté?
Erreur. Sa passion va lui tourner la tête:
Ce sera tout le fruit de sa belle conquête.
Le voici.



SCENE II.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

CHER Frontin, hé bien! de la maiſon,
Dis-moi, n'a tu point vu ſortir quelqu'un ?

FRONTIN.

Moi? Non.
Vous, de votre côté, dans votre ardeur extrême,
Avez-vous ſû trouver un nouveau ſtratagême,
Qui puiſſe à votre amour?...

CLITANDRE.

Non, je ne trouve rien ;
Travaille donc auſſi ; cherche quelque moyen,
Quelque ruſe...

FRONTIN.

Qui? moi! je n'en puis trouver nulle.
C'eſt à vous de chercher ; ce n'eſt pas moi qui brûle.

CLITANDRE.

Quoi! parce que l'Amour ne t'a pas ſous ſa loi,
Tu ne ſaurois agir & t'employer pour moi ?

Ah! Frontin, ſi tantôt de celle qui m'enchante,
Tes yeux avoient un peu remarqué la ſuivante,
Tu ne reſterois pas ſi tranquille aujourd'hui.

FRONTIN.

Oh! Monſieur, je l'ai vu.

CLITANDRE.

Elle eſt toute aimable.

FRONTIN.

Oui.

CLITANDRE.

Elle mériteroit d'être un peu cajolée.

FRONTIN.

Cela ſeroit pour moi de trop haute volée.
Il faudroit payer cher de ſemblables appas;
Et mes gages, ma foi, ne me ſuffiroient pas.

CLITANDRE.

Tu pourrois l'épouſer; c'eſt à toi de lui plaire.

FRONTIN.

Croyez-vous que ſon cœur ne ſoit point à l'enchère?

CLITANDRE.

Si j'épouſe Iſabelle, en honneur, ſur ma foi,
Tu peux compter, Frontin, la ſuivante être à toi:
J'en ferai mon affaire, & ſi l'objet te tente...

FRONTIN.

J'y conſens de grand cœur. A combien la ſuivante?

CLITANDRE.

Ne pense pas qu'ici je prétende railler.
Elle sera pour toi. Mais il faut travailler,
Et trouver de concert quelques ruses nouvelles,
Qui remplissent nos vœux, & nous approchent d'elles.

FRONTIN.

Allons, je suis tout prêt; agissons, travaillons,
Commençons par... mais non, d'abord imaginons.
Il s'agit de trouver une métamorphose
Qui nous transforme bien. Ce n'est pas peu de chose.
Nous aurons de la peine, & je vous le promets.
On reconnoît toujours les gens qui sont bienfaits.

CLITANDRE.

Ne t'embarrasse point de toi, je t'en conjure;
Ce qui m'occupe ici le moins, c'est ta figure.

FRONTIN.

Le malheur que je vois, Monsieur, à tout ceci,
C'est qu'on a remarqué tantôt la vôtre ici.
Si nous pouvions troquer l'un l'autre de visage,
Prendre le mien pour vous, seroit un avantage.

CLITANDRE.

En effet; bel effort d'imagination!

FRONTIN.

Tenez, Monsieur, je suis pour l'exécution.
Faut-il d'une maison reconnoître les êtres,
Grimper, escalader, sauter par les fenêtres,

Essuyer en fuyant vingt coups de pistolet,
Quand le tout ne seroit que pour rendre un poulet,
Je suis votre homme, & c'est en cela que j'excelle;
Au hazard du bâton, qui n'est que bagatelle.

CLITANDRE.

Sur ce pied-là je vais t'exercer là-dessus.
Mais comme dans ces lieux nous pourrions être vus,
Il faut...

FRONTIN.

Paix, doucement; je vois quelqu'un paroître.

CLITANDRE.

C'est, je crois, Dorimon.

FRONTIN.

Et le gendre, peut-être.

CLITANDRE.

Je ne puis regarder cet objet sans courroux.
Je sens à son aspect...

FRONTIN.

Allons, retirons-nous.



SCENE III.

M. DORIMON, M. ZÉRO.

M. DORIMON.

PARBLEU, Monſieur Zéro, la diſpute eſt nouvelle.
Vous ai-je donc promis, vous donnant Iſabelle,
De vous en faire aimer? Ne ſoyez pas fâché
Si cet article-là n'eſt point dans mon marché.
Si vous ne trouvez pas le moyen de lui plaire,
Faut-il s'en prendre à moi?

M. ZÉRO.

Non; j'aurois tort, beau-père.
Mais étant votre fille, elle devroit avoir,
Pour moi, l'empreſſement que vous me faites voir.
Elle tient, entre nous, peu de votre famille;
Et je douterois, moi, que ce fût votre fille.

M. DORIMON.

Le doute eſt ridicule, & bien digne de vous.
Et puiſqu'il faut vous dire...

M. ZÉRO.

Un moment, ſans courroux.

Vous ſavez qu'entre ami on dit ce que l'on penſe :
Ce que je vous dis-là, ce n'eſt qu'en confidence ;
Et cela ne doit point du tout vous offenſer.

M. DORIMON.

On doit penſer plus juſte alors qu'on veut penſer.

M. ZÉRO.

Moi, par exemple, moi, qui ſuis garçon ſincère,
On prétend que je n'ai rien du tout de mon père.
Voyez comme on ſe trompe! après tout, ſavons-nous
Au vrai notre origine, & qui nous ſommes tous?
Chacun eſt de naiſſance ou noble, ou grande, ou mince.
Moi, peut-être, je ſuis deſcendu d'un grand Prince.

M. DORIMON.

N'allez point vous frapper de ces chimères-là.
Il n'eſt pas queſtion ici de tout cela.
Ne pourrai-je une fois, ſans vouloir vous déplaire,
Vous traiter comme un fils, & vous parler en père?

M. ZÉRO.

Oui; ſi vous êtes court je vous écouterai;
Mais, ſi vous êtes long, ma foi je dormirai.
Nous parlons franchement, nous, dans notre famille.

M. DORIMON.

Lorſque je conſentis de vous donner ma fille,
(Je parle auſſi ſans fard) je ne ſongeai d'abord
Qu'au bien que vous avez, & c'eſt en quoi j'eus tort.

Je crus qu'il suffisoit d'être riche pour plaire :
Mais ma fille aujourd'hui me fait voir le contraire.
Elle me fait sentir, dans mon choix abusé,
Quel ridicule c'est d'être tympanisé ;
Et qu'en formant des nœuds dont son ame murmure,
Je puis craindre, en effet, du monde la censure.
A vous dire le vrai, c'est tout ce que je crains.
Cela me causeroit de violens chagrins.
Ma fille, qui gémit d'une telle alliance,
N'y pourra consentir que par obéissance.
Il ne tiendroit qu'à vous cependant, croyez-moi,
D'avoir d'elle sans peine & le cœur & la foi.
Cela dépend de vous, & cela se peut faire.

M. ZÉRO.

Et comment ?

M. DORIMON.

En changeant d'humeur, de caractère ;
Car enfin vous n'avez aucun de ses dehors
Affables, complaisans....

M. ZÉRO.

Je sens que je m'endors.

M. DORIMON.

Mais...

M. ZÉRO.

Vous verrez qu'il faut pour plaire à tout le monde
Me mettre en un creuset, & que l'on me refonde.

M. DORIMON.

Non: mais en profitant de ce que je vous dis...

M. ZÉRO.

Mais moi je ſuis content d'être comme je ſuis.

M. DORIMON.

Si vous l'êtes, ma foi, d'autres ne le ſont guère ;
Et puiſqu'il faut ceſſer de vous parler en père,
Je changerai de ton ; en rompant tous liens,
Je ſaurai me paſſer de vous & de vos biens.
L'affaire ainſi ſera bien vîte terminée.

M. ZÉRO.

Comment! vous rompriez la parole donnée ?

M. DORIMON.

Je la retirerai pour finir tous débats.

M. ZÉRO.

Vous la retireriez! mais vous n'y penſez pas.
Vous ſavez de combien j'avantage Iſabelle.
Cent mille écus, ma foi, ne ſont pas bagatelle.

M. DORIMON.

Cela ne ſuffit pas.

M. ZÉRO.

Comment! cent mille écus
Ne vous ſuffiſent pas! que voulez-vous de plus ?

M. DORIMON.

Je veux, donnant la main de ma fille Iſabelle,
Qu'avec cent mille écus on ſoit plus digne d'elle.

M. ZÉRO.

S'il ne faut que cela pour apporter la paix,
Eh bien! j'en serai digne, & je vous le promets;
Je ferai pour cela tout ce qu'il faudra faire.
Je ne me croyois pas un homme extraordinaire:
Il faut que cela soit, puisqu'ici vous portez
Les choses tout d'un coup à des extrémités...
Franchement en voulant rompre notre alliance,
Vous causiez à mon cœur une diable de transe.

M. DORIMON.

Je vous le dis encor, pour ma fille soyez
Plus doux, plus complaisant; & si vous m'en croyez,
Défaites-vous, sur-tout, de cette jalousie,
Qui mêle l'amertume aux douceurs de la vie:
Abordez tout le monde avec un air ouvert;
Que ma maison enfin ne soit plus un désert,
Que sans profusion une table garnie
Y puisse rassembler la bonne compagnie;
Recevez mes amis comme vous le devez,
Et faites-vous honneur du bien que vous avez.

M. ZÉRO.

Ouf.

M. DORIMON.

Si ma fille veut aller à des spectacles,
Il faut y consentir, n'y point mettre d'obstacles;

Approuver, au contraire, un tel amuſement,
Et faire vos plaiſirs de tous ceux qu'elle y prend.
Au jeu, ſi quelquefois elle eſt plus divertie,
Vous aiderez vous-même à faire la partie ;
Et ſi chez vous alors il vient quelque Seigneur,
Dont la ſocieté ne peut faire qu'honneur,
Avec diſtinction recevez ſa viſite.

M. ZÉRO.

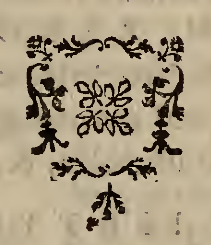
Enfin c'eſt donc ainſi qu'on ſe fait du mérite ?
Je ne le ſavois pas, & vous me l'apprenez.

M. DORIMON.

Voici, je crois, ma fille. Avec elle prenez
Des airs plus engageans : prenez ſur vous empire ;
Faites voir l'oppoſé de ce qu'elle a pû dire.
Je vais chez mon Notaire, à deſſein d'achever
Certaine affaire...

M. ZÉRO.

Allez, j'irai vous y trouver.



SCENE IV.

M. ZÉRO, *seul.*

COMMENT me contrefaire ? il sera difficile
De changer comme il faut de manière, de style.
Prenons un air galant. Cela me coûtera.

SCENE V.

M. ZÉRO, ISABELLE, LISETTE.

M. ZÉRO, *d'un air contraint.*

SAVEZ-VOUS qu'avec vous je vais à l'Opéra ?

ISABELLE.

Tantôt, en vous l'offrant, je croyois vous déplaire.

M. ZÉRO.

Je le croyois aussi ; mais c'est tout le contraire.
Il faudra tous les jours que nous ayons ici
Grand jeu, grande assemblée, & grande chère aussi.

LISETTE.

Oh! voilà bien du grand! J'en suis toute étourdie.

M. ZÉRO.

Si vous voulez aller à quelque Comédie,

Vous êtes la maitresse. En tout vous prévenir,
Est mon soin le plus doux.

LISETTE.

D'où peuvent provenir
Ces nouvelles façons?

ISABELLE.

Ma surprise est extrême.

M. ZÉRO.

Eh! comment! n'ai-je pas toujours été de même?

LISETTE.

C'est abus; tout cela me paroît se jouer.

M. ZÉRO, *à part.*

Ceci fait de l'effet; il faut continuer.

(*Haut.*)

Je disois tout-à-l'heure à Monsieur votre père
Qu'un homme qui voudroit à sa femme un peu plaire,
Devroit toujours agir selon sa volonté,
Lui laisser avec joie entière liberté,
N'avoir que des égards, des soins, des déférences.

ISABELLE.

Vous savez ce que c'est qu'avoir des complaisances!
Cela me surprend fort.

LISETTE.

Peut-on changer ainsi?

M. ZÉRO.

Si cela vous surprend, j'en suis surpris aussi.
Car j'aurois quelque tems dû vous cacher encore
A quel excès mon cœur vous chérit, vous adore.

LISETTE.

Oh! votre amour tantôt étoit brusque, inquiet;
Et nous devons penser...

M. ZÉRO.

Je m'étois contrefait.

LISETTE.

Vous voudriez paroître autrement que vous n'êtes;
Et c'est présentement que vous vous contrefaites.

M. ZÉRO.

Adieu. Je ne serai jamais de ces époux
Incommodes, fâcheux, soupçonneux & jaloux.
Mon cœur, vous le voyez, incapable de feinte,
Comme il est sans détour, vous le dit sans contrainte.

SCENE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Que penser, dites-moi, de tout ce changement?
Il me divertit fort.

ISABELLE.

Je n'en ris nullement;
Et je vois qu'il n'emprunte un pareil caractère
Que pour mieux profiter de l'erreur de mon père.

LISETTE.

A propos, vous aviez tantôt un entretien
Avec votre père?

ISABELLE.

Oui, qui n'a fervi de rien,
Il perfifte toujours dans la même penfée ;
Et mon ame aujourd'hui de dépit courroucée,
Ne fait quel parti prendre en ce preffant malheur.
Qu'il fe paffe à préfent de trouble dans mon cœur!

LISETTE.

Ne vous allarmez point fi Clitandre vous aime ;
Il trouvera, fans doute, un nouveau ftratagême
Pour tromper notre Argus, & s'offrir à vos yeux.
Un véritable amant devient ingénieux ;
Et la maifon feroit en baftille murée,
Qu'à l'aide de l'amour il s'y feroit entrée.
J'en fais trop là-deffus.

ISABELLE.

Je le veux croire ainfi.
Mais, Lifette, je crains que, s'il revient ici,
Mon père ne me croye être d'intelligence.

LISETTE.

Nous paroîtrons toujours être dans l'innocence,
Comme effectivement nous y fommes toujours.
Un amant, pour nous voir, peut jouer mille tours,
Sans que de ce qu'il fait nous foyons refponfables.
Faut-il s'en prendre à nous, fi l'on nous trouve aimables ?
Quand Clitandre feroit aujourd'hui découvert,
Avons-nous avec lui travaillé de concert ?

ISABELLE.

Mais non, vraiment.

LISETTE.

Tantôt de sa Géographie
Si galamment trouvée, étiez-vous avertie ?

ISABELLE.

Non, je ne l'étois pas ; & toi-même tu sais
La surprise où j'étois.

LISETTE.

Eh bien ! c'en est assez.
Sous quelque caractère ici qu'il se déguise,
Comme moi, vous pourrez être toujours surprise.
Cela seul justifie, & témoigne assez bien
Qu'à l'amour qu'il ressent nous ne trempons en rien.

ISABELLE.

Tu tournes tout cela comme tu veux, Lisette.

LISETTE.

Allez, il ne faut pas que rien vous inquiette.
Toutes choses iront au gré de nos souhaits,
Et mes pressentimens ne me trompent jamais.

ISABELLE.

Quels sont-ils? dis-le moi. Je voudrois les apprendre.

LISETTE.

Ils sont, que vous aurez pour votre Époux Clitandre;
Et que moi, pour le mien, je prendrai son valet.
Qu'en dites-vous, Madame ? il m'a paru bienfait.

ISABELLE.

Je vois bien que Lisette, à mon destin liée,
Dans ses pressentimens ne s'est point oubliée.

LISETTE.

Oh! moi, je songe à tout; il m'a plû franchement.

ISABELLE.

Comment! il n'a paru devant toi qu'un moment.

LISETTE.

Oh! cela me suffit. J'ai quelque connoissance,
Et, quoique jeune encor, assez d'expérience
Pour voir ce qui convient dès l'abord à mon cœur;
J'entends, Mademoiselle, en tout bien, tout honneur.
Quand un Sujet me plaît, sans tirer d'horoscope,
D'un coup d'œil aussi-tôt je vous le développe;
Qu'à cela je suis preste!... Ah! voici justement
Celui dont nous parlons.

SCENE VII.

ISABELLE, LISETTE, FRONTIN, *un violon sous le bras.*

FRONTIN.

POURROIT-ON un moment?...

LISETTE.

Il apporte un Billet; en personne discrette,
Je vous le laisse lire...

ISABELLE.

Écoutez donc, Lisette;
Est-il de mon devoir d'accepter en ce jour?...

LISETTE.

Consultez là-dessus la Raison, ou l'Amour.
La Raison dira non, je ne puis vous le taire;
Et l'Amour franchement dira tout le contraire.

ISABELLE.

Mais...

FRONTIN.

Allons, je vois bien qu'il faut m'en retourner.

ISABELLE.

Attendez.

LISETTE.

Songez donc à vous déterminer.
La Raison ou l'Amour doit ici vous conduire.

ISABELLE.

La Raison ou l'Amour! Eh bien! il faut le lire.

LISETTE.

Oh! j'aurois deviné, sans tant me consulter,
Lequel des deux sur l'autre auroit sû l'emporter.
(*A Frontin.*)
Pourquoi cet instrument?

FRONTIN.

Je le porte par ruse.
Il pourroit me servir de prétexte, d'excuse.

Si je ne vous avois rencontré en ces lieux,
J'allois ſous vos balcons en jouer de mon mieux :
Et par de tendres ſons j'euſſe bien fait connoître...

LISETTE.

Le valet eſt galant auſſi-bien que le Maître.

FRONTIN.

Nous ſommes du même ordre à l'égard de l'amour ;
Et s'il m'étoit permis de vous faire ma cour,
Et de vous peindre ici tout ce qu'un cœur fidele
Peut... Eh! votre nom ?

LISETTE.

C'eſt Liſette qu'on m'appelle.

FRONTIN.

Liſette ! Ah! que ce nom eſt raviſſant pour moi!
Liſette eſt votre nom! les Liſettes, ma foi,
Ont toutes de l'eſprit, en graces ſont parfaites ;
Et j'ai toute ma vie été fol des Liſettes.

LISETTE.

Je commence à le croire.

ISABELLE.

Où ton Maître à préſent
Eſt-il ?

FRONTIN.

Madame, il eſt ici-près qui m'attend.
De votre part pour lui n'ai-je rien à lui dire ?
Il eſt impatient, & ſouffre le martyre.

ISABELLE.

Je crains d'y consentir. Il demande à me voir.

LISETTE.

Votre père & Zéro reviendront vers le soir :
Et vous aurez, je pense, assez de tems de reste.

FRONTIN.

Je cours donc l'avertir.

LISETTE.

Tu vas vîte ; la peste!

ISABELLE.

Non, Lisette, il vaut mieux qu'il ne paroisse pas.
Si l'on le surprenoit, quel cruel embarras!
Ne lui dis point le trouble où sa Lettre me jette ;
Mais dis-lui seulement...

(Ici Clitandre arrive, & se met à la place de Frontin.)



SCENE VIII.

ISABELLE, CLITANDRE, LISETTE, FRONTIN.

ISABELLE.

Ah ciel! c'eſt lui, Liſette!
Eh quoi! vous me trompez?

CLITANDRE.

Excuſez un amant....

LISETTE.

Il vous trompe, il eſt vrai; mais agréablement.

CLITANDRE.

Je n'ai pû réſiſter à mon impatience;
En vous uniquement je mets mon eſpérance.
Je ſais que Dorimon vous deſtine un époux
Indigne de vos vœux, y conſentiriez-vous?
Ah! permettez plutôt au malheureux Clitandre
D'employer tous ſes ſoins, d'oſer tout entreprendre,
Pour détourner un coup ſi funeſte pour lui.
De votre bouche un mot peut ſuffire.

ISABELLE.

Eh bien! oui,
Pour détourner l'hymen où me contraint mon père...

CLITANDRE.

Hé bien?

ISABELLE.

J'approuve tout ce que vous pourrez faire.

CLITANDRE.

Ah! je ſuis trop heureux...

FRONTIN, *imitant ſon Maître.*

Ah! nous ſommes charmés...

LISETTE.

Doucement. Et de quoi?

FRONTIN.

Que nous ſoyons aimés.

CLITANDRE.

Soyez ſûre à jamais de toute ma tendreſſe.

FRONTIN.

Si vous ſaviez combien tout cela m'intéreſſe...
Eh mais! Monſieur Frontin.... Ah! ciel! j'entends venir
Le gendre & Dorimon. Qu'allons-nous devenir?

ISABELLE.

Clitandre, je ſuis morte. O ciel!

FRONTIN.

Le tour eſt traître.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Ne pouvons-nous sortir ?

FRONTIN.

Non ; je les vois paroître.

LISETTE.

Comment faire ?

CLITANDRE.

Attendez, j'imagine un secret.
Approche ici, Frontin, & joue un menuet.

SCENE IX.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE, LISETTE, CLITANDRE, FRONTIN.

ISABELLE.

AH! ciel!

CLITANDRE, *prenant par la main Isabelle pour danser.*

Ne craignez rien. Faites la révérence.

M. ZÉRO.

Comment donc ?...

CLITANDRE.

Quatre pas. Ferme donc. En cadence.

M. DORIMON.

Ah! ah!

CLITANDRE.

Fort bien: paſſez vîte de ce côté.
Un contretems ici.

M. DORIMON.

Fort bien, en vérité.

M. ZÉRO, *à Liſette.*

Mais quel eſt donc ce maître? & d'où vient qu'Iſa-
belle...

CLITANDRE.

Allons, ne regardez que moi, Mademoiſelle;
Ferme.

M. ZÉRO.

Ne ſauroit-t-on ſavoir ici pourquoi...

CLITANDRE.

Soutenez bien ce tems, & venez droit à moi.

M. ZÉRO.

Mais, Monſieur Dorimon, dites-moi donc, de grace...

CLITANDRE.

Eh! Monſieur, un moment, faites-nous de la place.
Hom!... morbleu...

CLITANDRE.

De ce pas il faut vous ſouvenir.

M. ZÉRO.

Quoi! cette danſe-là ne pourra pas finir?

CLITANDRE.

En préſentant la main, la tête un peu panchée.
Ayez toujours ſur moi votre vûe attachée.
C'eſt aſſez, c'eſt aſſez. Adieu, juſqu'à ce ſoir.

M. ZÉRO.

Mais, Monſieur Dorimon...

FRONTIN.

Meſſieurs juſqu'au revoir.

SCENE X.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

LISETTE, je me ſauve.

M. DORIMON.

Elle eſt déjà ſavante.

LISETTE.

Venez vous repoſer, la danſe eſt fatigante.

SCENE XI.

M. ZÉRO, LISETTE.

M. ZÉRO, *l'arrêtant.*

DE quelle part, dis-moi, vient ce maître à danſer?

LISETTE.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce que j'en puis penſer,

C'eſt que dans quelqu'endroit on aura dit, peut-être,
Qu'il falloit pour la danſe à ma Maitreſſe un maître;
Et comme celui-ci, je penſe, eſt ſans façon,
Il eſt entré d'abord pour lui donner leçon.
Je ne puis là-deſſus en dire davantage.

M. ZÉRO.

Morbleu, je me méfie ici du perſonnage.
Qu'il ne revienne pas, au moins, à la maiſon,
Ou... je vais en parler à Monſieur Dorimon.

SCENE XII.

LISETTE, *ſeule.*

QUE, dans notre malheur, cette danſe imprévue
Eſt à notre ſecours bien à propos venue:
Que l'Amour nous ſoutienne en tous nos embarras,
Et que toujours ce Dieu conduiſe ainſi nos pas.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

OUI, Monſieur, j'ai paſſé chez l'honnête Notaire,
Qui s'eſt chargé de vendre au plutôt votre Terre.
Il a, dit-il, des gens tout prêts à contracter:
Mais le nom d'un de ceux qui veulent acheter,
Va vous cauſer, ſans doute, une ſurpriſe extrême.

CLITANDRE.

Et qui ſeroit-ce donc ?

FRONTIN.

C'eſt Dorimon lui-même.

CLITANDRE.

Ah! ah!

FRONTIN.

La circonſtance eſt heureuſe, entre nous;
Et peut vous procurer des inſtans aſſez doux :
Car il eſt naturel que, vendant une Terre,
A celui qui l'achette on puiſſe avoir affaire.

CLITANDRE.

J'admire ce que fait aujourd'hui le hazard.

FRONTIN.

Vous ne ſavez pas tout. Il faut vous faire part
D'un cas intéreſſant... J'en ris, lorſque j'y penſe.

CLITANDRE.

Finis donc.

FRONTIN.

Il s'agit d'une reconnoiſſance
Des plus tendre, Monſieur, entre un Quidam & moi.
Il n'eſt pas d'intrigant plus habile, je croi.

CLITANDRE.

Hé bien! qu'a de commun cet homme à notre affaire?

FRONTIN.

C'eſt qu'il eſt un des Clercs de Monſieur le Notaire.

CLITANDRE.

Bon.

FRONTIN.

Comme j'ai beaucoup de confiance en lui,
Il eſt inſtruit par moi de vos feux aujourd'hui;
Et promet, ſoutenu de mes ſoins, de mon zele,
De vous faire en ce jour épouſer Iſabelle.

CLITANDRE.

Et de quelle façon? n'en puis-je être éclairci?

FRONTIN.

En me faiſant jouer un perſonnage ici:
Car c'eſt lui qui, dreſſant l'Acte de votre vente,
Doit d'Iſabelle auſſi... Mais voici ſa Suivante.

SCENE II.

CLITANDRE, FRONTIN, LISETTE.

CLITANDRE.

JE vois ici Lifette, & n'ofois l'efpérer.

LISETTE.

Moi j'y viens à deffein de vous y rencontrer,
Et vous entretenir un moment d'Ifabelle,
S'il ne vous déplaît pas que je vous parle d'elle.

CLITANDRE.

Ah! ciel! que me dis-tu? de cet objet charmant
Tout me ravit, m'enchante...

LISETTE.

On vous croit. Doucement.
Je ne veux pas qu'ici l'on puiffe nous entendre,
Ni que votre jaloux nous y vienne furprendre.
Il faut qu'il ait conçu de vous un grand foupçon;
Car il a fû tourner le père de façon
Qu'il ne veut plus ici ni maître, ni vifite;
Et par fon ordre à tous l'entrée eft interdite.

CLITANDRE.

Quoi! je ne pourrois voir Ifabelle un inftant!

LISETTE.

Comment le pourriez-vous? ce rival furveillant

L'examine ſans ceſſe, & de l'œil veut conduire
Ses geſtes, ſes regards, & l'air qu'elle reſpire.

CLITANDRE.

Quelle contrainte! ô ciel! je n'y ſaurois ſonger...

FRONTIN.

Ah! qu'il mériteroit que l'on s'en pût venger.

CLITANDRE.

Mais quel eſt, dites-moi, l'entêtement du père
Pour ce gendre ?

LISETTE.

Et c'eſt-là ce qui me déſeſpère.
Parce qu'avec cet homme il s'eſt aſſocié,
Et qu'il a commercé, troqué, négocié,
Il s'eſt imaginé que, pour de tels offices,
Il lui devoit au moins mille offres de ſervices ;
Et cet homme abrégé, vuide de ſens commun ;
Homme qui dans ſon tout ne fait pas le tiers d'un,
Cet homme au monde mis comme par apoſtille,
A cru devoir enfin lui demander ſa fille.

CLITANDRE.

N'eſt-il point quelqu'ami ſincère, officieux,
Qui faſſe à Dorimon ouvrir un peu les yeux,
Et de qui les conſeils ?...

LISETTE.

Bon! ce gendre peu ſage
Sait écarter tous ceux qui lui font de l'ombrage.
S'il vient quelqu'un parler à Monſieur Dorimon,
Il ne ſauroit ſouffrir qu'il entre à la maiſon.

Dès qu'on ouvre la porte, il jure, peste, gronde ;
C'est en dehors qu'il veut qu'on reçoive le monde.

FRONTIN.

Si l'Amour, comme il faut, seconde nos efforts,
D'abord ce sera lui que l'on mettra dehors.

CLITANDRE.

La situation où se trouve Isabelle,
Ajoute à mon amour une peine cruelle.

LISETTE.

Pour vous faciliter le plaisir de la voir,
J'imagine un moyen.

CLITANDRE.

Ah! quel flatteur espoir!

LISETTE.

Mais comme il est à craindre ici qu'on me surprenne,
Venez m'accompagner dans la place prochaine.
Du projet que j'ai fait je vous entretiendrai.

CLITANDRE.

Nous nous concilierons touchant celui que j'ai.

LISETTE.

Toi, demeure, Frontin. Quand tu verras paroître
Le gendre & Dorimon, viens avertir ton Maître.



SCENE III.

FRONTIN, *seul.*

QUAND il est question de tromper un jaloux,
Les femmes sont cent fois plus habiles que nous.
Dans leurs tendres desirs, pour peu qu'elles inventent,
Le succès est certain de tout ce qu'elles tentent;
Et pour venir à bout d'un entretien galant,
S'il leur faut un moyen, elles en trouvent cent.

SCENE IV.

M. DORIMON, M. ZÉRO, FRONTIN.

M. DORIMON.

LA Terre en question...

M. ZÉRO.

Qui vois-je ici paroître?

FRONTIN.

Ah!...

M. ZÉRO.

Que fais-tu là?

FRONTIN, *faisant l'ivrogne.*

Moi? j'attends ici mon Maître.

M. ZÉRO.

Ton Maître? & quel eſt-il? réponds, ou d'un ſoufflet...

FRONTIN.

Mon Maître c'eſt celui dont je ſuis le valet.

M. DORIMON.

Eh! mon gendre, laiſſez...

M. ZÉRO.

Réponds-moi d'autre ſorte.

Tenez, cet eſpion étoit devant la porte.

FRONTIN.

Prenez garde, Monſieur, à parler comme il faut.

M. ZÉRO.

De ce maître à danſer, c'eſt, je crois, le Prévôt;
Et ce n'eſt pas pour rien qu'il eſt ici, je gage.

FRONTIN.

Maître à danſer? Prévôt? quel eſt ce badinage?
Allons donc, finiſſons.

M. DORIMON.

Il paroit pris de vin.

M. ZÉRO.

Non; ce coquin avoit ici quelque deſſein.

FRONTIN.

Permettez, s'il vous plait...

M. ZÉRO.

Il contrefait l'homme ivre.

FRONTIN.

Que je ſuive mon Maître, ou bien allez le ſuivre.

M. ZÉRO.

Tu n'eſt pas ivre.

FRONTIN.

Non ; puiſqu'enfin vous voyez
Que je ſuis de ſang-froid, & ferme ſur mes pieds.

M. ZÉRO.

Je pourrois bien punir ici ton inſolence.

M. DORIMON.

Seriez-vous aſſez bon de prendre pour offenſe
Tout ce qu'il peut vous dire ? il n'a point de raiſon :
Ayez-en plus que lui.

FRONTIN.

Bon! plus que moi? lui? Non.

M. DORIMON.

Laiſſez-le s'en aller.

M. ZÉRO.

Je vous dis que le traître
N'eſt ivre que depuis qu'il nous a vu paroître,
Et que pour nous tromper...

M. DORIMON.

Voilà de vos ſoupçons!

M. ZÉRO.

Oui, c'eſt lui qui tantôt jouoit ici...

FRONTIN.

Chanſons.

M. DORIMON.

Je vous reconnois bien ; voilà vos jaloufies :
Pouvez-vous foupçonner qu'un paffant...

FRONTIN.

Fantaifies.

M. ZÉRO.

Quel eft ton nom, dis-moi ?

FRONTIN.

J'ai des noms plus de cent ;
Et n'en retiens aucun.

M. ZÉRO.

D'où viens-tu ?

FRONTIN.

Du Croiffant.

M. ZÉRO.

Ma patience, ici, je l'avoue, eft extrême.

FRONTIN.

Et la mienne, Monfieur, n'eft-elle pas de même ?
Me voulez-vous ici tenir jufqu'à demain ?

M. DORIMON.

Va, mon ami, va-t-en, & paffe ton chemin.

M. ZÉRO.

Si je te vois encor dans cet endroit paroître,
Je...

FRONTIN.

Ce fera plutôt qu'on ne penfe, peut-être.

SCENE V.

M. DORIMON, M. ZÉRO.

M. ZÉRO.

VOus m'avez empêché d'aſſommer ce fripon ;
Et je parierois bien. . .

M. DORIMON.

Tout vous allarme.

M. ZÉRO.

Non.

M. DORIMON.

Laiſſons donc tout cela. La Terre qu'on veut vendre,
Eſt d'un particulier qui s'appelle Clitandre.
Le Notaire tantôt pourroit bien l'amener.
L'Acte de vente eſt fait ; il ne faut que ſigner.
La Terre eſt en valeur, bien bâtie & fort belle ;
C'eſt un fonds que j'ajoute à la Dot d'Iſabelle.
Je l'ai, ma foi, pour rien. Il faut que le vendeur
Soit bien preſſé d'eſpece.

M. ZÉRO.

Et moi, digne acquéreur
Des charmes d'Iſabelle, aujourd'hui j'ai ſû prendre
Certains airs qui d'abord m'ont paru la ſurprendre,
Mais qui chez elle ont fait beaucoup d'impreſſion,
J'ai pris le ton galant ſans affectation ;

Et je puis hardiment vous porter témoignage
Qu'elle pense à présent fort à mon avantage.

M. DORIMON.

Si ce n'est à présent, le tems pourra, je croi...

M. ZÉRO.

Je vous réponds qu'elle est très-contente de moi;
Et je prendrois ce tems pour terminer l'affaire,
Et signer le contrat.

M. DORIMON.

Je l'ai dit au Notaire.
Il le dresse à présent, & doit nous l'apporter.
Cependant je voudrois encor patienter.
Je ne puis, entre nous, avoir l'ame contente,
Que ma fille à l'hymen de bon gré ne consente.

M. ZÉRO.

Elle y consentira de bon gré, croyez-moi.

M. DORIMON.

Mais surquoi jugez-vous qu'elle approuve?...

M. ZÉRO.

Surquoi?
Sur tout notre entretien.

M. DORIMON.

Et qu'a-t-il sû produire?
Voyons, détaillez-moi ce qu'elle a pû vous dire.

M. ZÉRO.

Eh mais!... Je vous dirai là-dessus dans le fond...
Qu'elle a gardé toujours un silence profond.

Ce langage muet a beaucoup d'éloquence ;
Et c'eſt bien conſentir que garder le ſilence.

M. DORIMON.

Tout cela pourroit être encore bien douteux.

M. ZÉRO.

Je vous dis qu'on ne peut prendre un tems plus heureux :
Et puiſqu'il doit venir ici, votre Notaire...

M. DORIMON.

Avec Monſieur Clitandre.

M. ZÉRO.

Et qu'en a-t-on affaire
De ce Clitandre ?

M. DORIMON.

Eh mais ! je vous l'ai dit déjà ;
C'eſt pour ſa Terre, enfin, qu'on me l'amenera,
Et terminer...

M. ZÉRO.

Eh mais ! c'étoit chez le Notaire
Qu'il falloit ce matin terminer cette affaire.



SCENE VI.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

UNE Dame, Monſieur, vient ici pour vous voir.

M. ZÉRO.

Et qui ſeroit-ce donc ? Faut-il la recevoir ?

LISETTE.

Comment ! le ſavoir-vivre à cela vous engage.
Elle a de fort bons airs, avec grand équipage.
Elle entre.

M. DORIMON.

Il faut aller au-devant de ſes pas.



SCENE VII.

M. DORIMON, M. ZÉRO, CLITANDRE, *déguisé en femme de Condition*, ISABELLE, LISETTE, LAQUAIS.

CLITANDRE.

QUE l'on dise à mes gens qu'ils ne s'écartent pas.
C'est-là, je crois, Monsieur, votre fille Isabelle ?

M. DORIMON.

Oui, Madame, ce l'est.

CLITANDRE, *embrassant Isabelle.*

L'aimable Demoiselle !
Quand on a, comme moi, de tels voisins à voir,
Avec plaisir, Monsieur, on remplit son devoir.

M. DORIMON.

Vous m'honorez beaucoup, Madame, je vous jure.
Vîte ici des fauteuils. Mais par quelle aventure
Vous êtes-vous logée en ces lieux écartés ?

CLITANDRE.

J'aime fort les quartiers qui sont peu fréquentés.
La maison, il est vrai, n'a rien qui me convienne.
J'y suis en attendant qu'on me livre la mienne.

M. DORIMON.

Ah! vous en avez une ?

CLITANDRE.

Oui, qu'on prétend m'ôter;
Mais celui qui la veut pourroit s'en désister.
J'ai des droits suffisans qui lui feront connoître
Qu'il ne lui convient pas d'en vouloir être maître :
Et si dans peu de tems il ne changeoit d'avis,
Je lui ferois bien voir quelle femme je suis.
A le désabuser je suis bien résolue.

M. ZÉRO.

Cette Dame me semble être assez absolue.

M. DORIMON.

Cette maison, Madame, est donc ce qu'il vous faut?

CLITANDRE.

Elle est belle, & je veux l'occuper au plutôt.
L'aspect en est charmant, la façade agréable ;
Elle ne peut aux yeux n'offrir rien que d'aimable.
Je ne détaille point tous les appartemens ;
Par le beau du dehors on juge du dedans.
Je n'en changerai point : c'est pour toute ma vie.

M. DORIMON.

Est-elle chère ?

CLITANDRE.

Hélas! celui qui l'a bâtie
En connoît peu le prix.

M. DORIMON.

C'est la commune erreur.
De ce que l'on possede on fait peu la valeur.
Elle est à la moderne ?

CLITANDRE.

Ah! Monſieur, toute neuve.
C'eſt un double agrément enfin pour une veuve.

M. DORIMON.

Vous, veuve?

CLITANDRE.

Dont je ſuis trop heureuſe, entre nous.
J'avois, je vous l'avoue, un monſtre pour époux,
Jaloux, grondeur, fâcheux, d'une obſcure origine,
Des plus petits d'eſprit, & très-mince de mine.

ISABELLE.

Le portrait, en effet, n'en eſt pas gracieux.

CLITANDRE.

Il me ſemble toujours l'avoir devant les yeux.

M. DORIMON.

Pourquoi prendre un époux d'un pareil caractère?

CLITANDRE.

C'eſt par l'entêtement qu'avoit Monſieur mon père.
Il croyoit que le bien réparoit les défauts.
Ah! le cruel hymen! qu'il m'a cauſé de maux!
Quel ridicule, hélas! ce fut pour la famille!
On chanſonna le père & le gendre & la fille.

LISETTE.

Quelle ſcène!

M. DORIMON.

Comment? cela fut juſques-là?

M. ZÉRO.

Ma foi, je me ſerois moqué de tout cela.

CLITANDRE.

Ce parti ne convient qu'à des ames communes.
On ne ſupporte point de telles infortunes
En riant ; & je crois que Monſieur Dorimon
N'auroit pas fait de même, en tel cas.

M. DORIMON.

Ma foi, non.

ISABELLE.

On ne peut que gémir en pareille diſgrace.

CLITANDRE.

(Il lui donne un billet.)

Tenez, ma belle enfant ; mettez-vous à ma place.
Si votre père injuſte (il faut le ſuppoſer,
C'eſt par comparaiſon :) vous faiſoit épouſer,
Malgré votre penchant, vos ſoupirs & vos larmes,
Un homme ridicule, indigne de vos charmes,
Qu'on ſût qu'il n'eût agi dans cet hymen forcé
Que par les mouvemens d'un cœur intéreſſé,
Et que de cet époux abhorrant la figure....

ISABELLE.

J'en mourrois de douleur, Madame, je vous jure ;
Et cela fait ſur moi ſi grande impreſſion,
Que j'en ai, je l'avoue, un peu d'émotion.

CLITANDRE.

De cette émotion, quoi ! ſerois-je la cauſe ?
Craindriez-vous, hélas! pour vous la même choſe?
Non, Monſieur votre père eſt trop juſte & trop bon...
Pour prendre malgré vous un époux....

M. ZÉRO.

Eh! non, non:
Allez, fur ce chapitre elle n'a rien à craindre.

CLITANDRE.

Votre père n'eft pas un homme à vous contraindre.

M. DORIMON.

Je ne la contrains point; & jufques-à-préfent,
Monfieur pourroit....

M. ZÉRO.

De moi ne parlez nullement.
Cette femme, entre nous, me femble extraordinaire.

CLITANDRE.

Votre fille m'enchante. Elle eft d'un caractère
A fe faire adorer de celui qui l'aura:
Et que l'on dife ici tout ce que l'on voudra,
Elle a fait ma conquête. Elle eft des plus charmantes.

ISABELLE.

Madame....

M. DORIMON.

Elle vous dit des chofes obligeantes:
Allons, répondez donc à fon honnêteté.

ISABELLE.

D'un aveu fi galant mon cœur eft enchanté:
Et vous avez fur moi pris un droit fi fuprême,
Que je ne puis vous dire à quel point je vous aime.

CLITANDRE.

Ah! vous me raviffez. Je prends tant d'intérêt
A ce qui vous regarde....

M. ZÉRO, *à part.*

Ah ! qu'elle me déplait !

CLITANDRE.

Que je voudrois vous voir à votre gré pourvue !

M. DORIMON.

C'eſt à quoi nous penſons ; je n'ai point d'autre vûe.

M. ZÉRO.

Oui, vraiment.

CLITANDRE.

Votre choix, peut-être, eſt déja fait ?

M. DORIMON.

Eh mais !...

M. ZÉRO.

Oui.

CLITANDRE.

C'eſt, ſans doute, un aimable ſujet,
(Parlons confidemment :) jeune ?

M. DORIMON.

Aſſez.

CLITANDRE.

Bienfait, dites ?

M. ZÉRO.

Que cette femme-là fait de longues viſites !

CLITANDRE.

Si vous n'aviez pas pris encor d'engagement,
Je vous propoſerois pour cet objet charmant,
Un Cavalier...

M. ZÉRO.

Plaît-il ?

CLITANDRE.

Dont je pourrois vous faire
Un fidele portrait, ſi je n'étois ſa mère.

M. DORIMON.

Quoi ! vous avez, Madame, un fils à marier ?

CLITANDRE.

Et qui, dans peu, doit être un très-riche héritier ;
Non pas de moi ſi-tôt, mais d'une vieille Tante
Qui poſſede aujourd'hui vingt mille écus de rente.
Sans compter les bienfaits qu'il peut, au premier jour,
Par ſon mérite ſeul obtenir de la Cour.
Clitandre ſera riche.

M. DORIMON.

Eh ! comment donc ! Clitandre ?
Quoi ! ſeroit-ce celui dont la Terre eſt à vendre ?

CLITANDRE.

Lui-même.

M. DORIMON.

C'eſt à moi qu'il la vend.

CLITANDRE.

A vous ?

M. DORIMON.

Oui.
Et pour terminer tout je l'attends aujourd'hui.

CLITANDRE.

Le hazard eſt plaiſant !

M. DORIMON.

M. DORIMON.

En effet, le Notaire,
Qui s'eſt, pour m'obliger, mêlé de cette affaire,
M'a parlé de Clitandre avantageuſement,
Et m'a dit qu'il ſeroit très-riche un jour, vraiment.
L'offre dont je vous ſuis aujourd'hui redevable,
Pour ma fille & pour moi, ſans doute, eſt honorable:
Mais il eſt vrai que j'ai certains engagemens
Qui ne permettent pas...

M. ZÉRO.

Oh! non, il n'eſt plus tems.

CLITANDRE.

Si vous avez, Monſieur, choiſi pour votre fille
Un époux jeune, aimable & de bonne famille,
Je ſerai conſolé; & tel qui là-deſſus
Tient de fort ſots propos, alors n'en tiendra plus.

M. DORIMON.

Quoi! l'on parle déjà touchant ce mariage?

CLITANDRE.

Diſpenſez-moi, Monſieur, d'en dire davantage?
Il ne me convient pas de vous faire rapport
Des diſcours d'un Public qui quelquefois à tort.
C'eſt à vous de juger de ce que l'on peut dire
Sur un ſujet pareil. Adieu; je me retire.
Point de chagrin, ma Belle, & ſuivez mon avis;
Que ſert de s'affliger? nos deſtins ſont écrits;

Mais il faut, s'il vous plait, avant que je vous quitte...
(*Il embrasse Isabelle ; Dorimon la reconduit.*)

M. ZÉRO.

Encore ! au diable soit & la Dame & sa suite.

SCENE VIII.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE, LISETTE.

M. ZÉRO.

N'ALLEZ pas davantage ici la recevoir,
Au moins.

ISABELLE.

Pourquoi, Monsieur ?

LISETTE.

Je la crois bonne à voir.

ISABELLE.

Elle fait voir en tout une grace infinie.

LISETTE.

Elle a beaucoup d'esprit.

M. ZÉRO.

Mauvaise compagnie.

LISETTE.

Votre père revient ; il a l'air sérieux.

ISABELLE.

Et qu'en penserois-tu ?

LISETTE.

C'eſt bon ſigne, tant mieux.

M. DORIMON.

Sa converſation m'a paru ſingulière.

M. ZÉRO.

Cette femme m'a l'air d'être bien tracaſſière ;
Je la crois double un peu, je vous en avertis :
Nous avons bien affaire & d'elle & de ſon fils.

M. DORIMON.

En effet, ſes diſcours faiſoient aſſez comprendre
Qu'elle ſavoit fort bien que vous étiez mon gendre.

M. ZÉRO.

C'eſt en quoi ſon eſprit eſt tout des plus mauvais.
Pour nous brouiller enſemble elle venoit exprès.

M. DORIMON.

Si je l'en crois pourtant, les propos ridicules
Que ſur moi dans le monde...

M. ZÉRO.

Ah! ceſſez vos ſcrupules;
Et prenez là-deſſus la réſolution
De vous guérir un peu l'imagination.
Avez-vous au Public quelques comptes à rendre?
N'eſt-ce pas de vous ſeul que vous devez dépendre?
Ceux qui parlent ſont gens jaloux de mon état;
Et je les ferois taire en ſignant le Contrat.

M. DORIMON.

Penſez-vous que ma fille, après cette viſite...

LISETTE, *à Isabelle.*

Ils se sont éloignés ; lisez le billet vite.

M. DORIMON.

Après de tels discours, il sera mal-aisé
De trouver sur cela son esprit disposé.

M. ZÉRO.

Mais quelque impression que la Dame ait pû faire,
On oppose à cela l'autorité de père.
Vous êtes un trembleur ; & moi-même je vais
Lui porter la parole, & faire tous les frais.

M. DORIMON.

Il ne faut pourtant pas tout d'un coup la surprendre.

M. ZÉRO.

Avec précaution je vais me faire entendre ;
Allez, ne craignez rien : c'est mon intention
D'agir en cette affaire avec précaution
La chose ne doit point être dite si crue.

(*A Isabelle*)

Hé bien! à m'épouser êtes-vous résolue ?
On dresse le Contrat ; & sans tant barguigner,
Dès qu'il sera venu, voulez-vous le signer ?

ISABELLE.

Oui, Monsieur, j'y consens, & suis prête de faire
Tout ce que là-dessus a résolu mon père.

M. DORIMON.

Hé! comment ?

M. ZÉRO.

Vous venez d'entendre ſon aveu.
Hé bien! qu'en dites-vous? ſais-je m'y prendre un peu?
Ferez-vous des ſermons? & viendrez-vous me dire
Comment auprès du Sexe il faudra me conduire?

M. DORIMON.

Sur ſon cœur vous avez produit un grand effet.
Tout mon deſir étoit de le voir ſatisfait.
Mais quoique...

M. ZÉRO.

Point de mais. Qu'allez-vous encor dire?
Si vous vous en mêlez, vous la ferez dédire;
Et ce que j'ai fait-là, vous allez le gâter.
Bon, voilà le Contrat qu'on vient nous apporter.

SCENE IX.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN, *en Clerc de Notaire.*

FRONTIN, *en Clerc.*

MONSIEUR, c'eſt de la part de Monſieur le Notaire:
Et comme il eſt mandé pour faire un inventaire,
A ſa place, je viens apporter deux Contrats,
Auſquels il ne faut plus que votre nom au bas.

L'un eſt l'Acte de vente, au ſujet d'une Terre,
Dont Clitandre aujourd'hui vous fait propriétaire ;
Et l'autre eſt le Contrat d'Iſabelle, paſſé...

M. ZÉRO.

Signons à celui-là, j'y ſuis intéreſſé.

SCENE X.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN, *en Clerc de Notaire*, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, c'eſt un Monſieur qui s'appelle Clitandre.

FRONTIN, *en Clerc.*

Ah! bon ; fort à propos il vient ici ſe rendre.
Nous allons terminer notre acquiſition.

M. ZÉRO.

Finiſſez avec lui ſans converſation.



SCENE XI.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE, CLITANDRE, LISETTE, FRONTIN, *en Clerc de Notaire.*

CLITANDRE.

Si j'avois eu, Monſieur, l'honneur de vous connoître,
De ma Terre plutôt vous auriez été maître,
Et ſans qu'il fût beſoin de compter ici l'or;
A ces conditions, je vous la laiſſe encor.

M. DORIMON.

Telles offres, Monſieur, ont lieu de me confondre.
C'eſt l'argent à la main que j'y prétends repondre.
(*A Zéro.*)
Voilà ce qui s'appelle un Cavalier parfait.
Pour plaire, c'eſt ainſi que l'on doit être fait.
Je ſuis au déſeſpoir que notre connoiſſance
Se ſoit faite ſi tard.

M. ZÉRO.

Oh! je perds patience.
Eh! morbleu, finiſſez tous ces fades propos.
(*A Clitandre.*)
Monſieur, voulez-vous bien nous laiſſer en repos?

CLITANDRE.

Comment donc?...

M. DORIMON.

Ah! Monfieur! excufez, je vous prie.

(*A Zéro.*)

Quel caprice eft le vôtre? & quelle brufquerie!...
Je ne fais qui me tient dans mon reffentiment.

M. ZÉRO.

Le beau-père aujourd'hui radote, affurément.
Hé bien! ce maître-Clerc fera-t-il diligence?

M. DORIMON.

Quel homme! ah! que je fuis!...

FRONTIN, *en Clerc.*

Vous plaît-il qu'on commence
Par l'Acte de vente?

M. DORIMON.

Oui, vraiment; il faut bien
Commencer par Monfieur.

CLITANDRE.

Non, il n'en fera rien:
Finiffez le Contrat fait pour Mademoifelle.

M. DORIMON.

Non, non; vous pafferez, s'il vous plaît, devant
elle.

FRONTIN.

Contrat de mar....

M. DORIMON.

Signez.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas celui-là.

Ah! bon. Acte de vente....

CLITANDRE, *à Dorimon.*

Après vous.

FRONTIN.

Le voilà.

Fort bien.

ISABELLE, *à Liſette.*

Ont-ils ſigné? Le cœur me bat, Liſette.

LISETTE.

Ils ſignent à préſent. Ma foi, l'affaire eſt faite.

FRONTIN.

Ah! j'enrage! ah! morbleu!...

M. DORIMON.

Quels ſont ces mouvemens?

FRONTIN.

Voilà ce qu'ont produit tous vos longs complimens.
Ils m'ont ici fait faire une faute étonnante.
L'un vouloit le Contrat, l'autre vouloit la vente;
Et vos civilités ont fait, pour réſultat,
Que vous avez ſigné tous les deux le Contrat.

M. DORIMON.

Hé! comment! le Contrat eſt au nom de Clitandre?

FRONTIN.

Comment ai-je donc fait? je n'y puis rien comprendre.

J'étois, apparemment, si rempli de ce nom,
Qu'au lieu d'avoir écrit....

M. ZÉRO.

Ah! le maudit brouillon!
Voilà, je vous l'avoue, un sot Clerc de Notaire!
On voit assez qu'il est du choix de mon beau-père.

M. DORIMON.

Cette méprise a lieu de me surprendre fort.
Mais quoi! je vois ici bien des regards d'accord!
Clitandre...

CLITANDRE.

Ah! que pour moi cette erreur est aimable!

FRONTIN.

Cette faute, Monsieur, n'est pas irréparable:
Et je vais....

CLITANDRE.

Attendez, laissez-moi quelqu'instant
Être l'heureux époux de cet objet charmant.

M. ZÉRO.

Ah! j'enrage. Voilà vos façons ordinaires.
Pour vouloir terminer à la fois deux affaires,
Vous n'en pouvez jamais faire une comme il faut.
Vous vouliez, cependant, me reprendre tantôt.
De répréhension qui de nous deux est digne?
Il signe sottement sans savoir ce qu'il signe.

M. DORIMON.

Ah! que de tels difcours pour moi font infultans!
C'en eft fait, plus d'égards; j'ai fouffert trop long-tems.
Tout ceci me fait voir à quel excès mon ame,
En m'uniffant à vous, étoit digne de blâme.

FRONTIN.

Il en faut faire un autre. Il n'eft que ce moyen
Pour changer...

M. DORIMON.

Non, Monfieur, vous ne changerez rien.
Que ce foit par erreur, que ce foit par adreffe,
Tel que vous l'avez fait, je prétends qu'on le laiffe;
Et que mes intérêts ne foient jamais liés
Avec ceux de Monfieur: Ifabelle, fignez.

M. ZÉRO.

Bon! bon! vous badinez! Ifabelle eft trop fage...?

LISETTE.

Oh! non, non; ma Maitreffe aime le badinage.

CLITANDRE.

J'adorois Ifabelle; & j'avoue, en effet....

M. DORIMON.

Je vous pardonne tout ce que vous avez fait.
Je fais vos qualités, vos biens, votre famille.
Vous aurez ma tendreffe & la main de ma fille.

M. ZÉRO.

Quoi! c'eft donc tout de bon! ah! je m'en vengerai!
Oui, j'en aurai raifon, ou bien je ne pourrai.

Par ſurpriſe ſa main vous eſt ici donnée ;
Et je vous ferai voir, après cet hyménée,
Que j'étois plus que vous digne d'avoir ſa foi,
Et qu'un mari doit craindre un rival tel que moi.
(*A Iſabelle.*)
Pour vous, Mademoiſelle, il eſt extraordinaire
Que vous ne diſiez rien ſur une telle affaire ;
Mais vous regretterez ma tendreſſe, mes ſoins,
Et mes biens. Adieu.

SCENE DERNIERE.

M. DORIMON, CLITANDRE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Bon ; c'eſt un Zéro de moins.

M. DORIMON.

Entrons dans la maiſon terminer toutes choſes.
Vive, vive l'Amour & ſes métamorphoſes.

Fin du troiſieme & dernier Acte.



L'AMOUR SECRET,

L'AMOUR SECRET,

COMÉDIE

En un Acte, en Vers,

PAR M. POISSON;

Représentée pour la première fois par les Comédiens François, le 5 Octobre 1740.

ACTEURS

BÉRONTE, oncle de Lucile. — *M. de la Thorilliere.*

LUCILE, nièce de Béronte. — *Mlle. Poiſſon.*

ÉRASTE, } amis. — *M. Dubois.*

CLITANDRE, } amis. — *M. Dangeville.*

LISETTE, Suivante de Lucile. — *Mlle. Dangeville.*

L'OLIVE, valet de Clitandre. — *M. Poiſſon.*

FRONTIN, valet d'Éraſte. — *M. Montmény.*

La Scène eſt dans une Place publique.



L'AMOUR SECRET,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

SACHONS donc quels ſeront vos plaiſirs dans ce jour.
Jouerez-vous, boirez-vous, ou ferez-vous l'amour ?
Car de ces choſes-là, j'aurois l'ame étonnée,
Si vous n'en faiſiez une, au moins, dans la journée.

ÉRASTE.

Voilà donc mes plaiſirs, ou plutôt mes défauts ?
N'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Non, ce ſont vos plaiſirs capitaux ;
Je ne compte pas ceux qui ſont de moindre claſſe,
Comme le Bal, le cours, les Spectacles, la chaſſe,
Les veilles, les cadeaux, les concerts à minuit,
Les fêtes, les bouquets, & les courſes de nuit.

ÉRASTE.

De mes amuſemens tu tiens donc un Regiſtre ?

FRONTIN.

Comme j'en ſuis ſouvent le principal Miniſtre,
Ils ſont tous la plupart tracés en mon cerveau.
Hé bien! que ferez-vous aujourd'hui de nouveau ?

ÉRASTE.

Aujourd'hui, je ne ſais ce qu'il faut que je faſſe.

FRONTIN.

De tant d'aiſe, avouez-le, à la fin on ſe laſſe ;
Ah! l'ennuyeux état, l'inſupportable poids,
D'être jeune, bienfait, noble & riche à la fois!
Cela devient gênant, Monſieur.

ÉRASTE.

Tu me fais rire.

FRONTIN.

Dans votre air nonchalant, ma foi, je vous admire.

ÉRASTE, *regardant ſa montre.*

Clitandre ne vient point ; cependant il eſt tard.

FRONTIN.

Comme dans vos plaiſirs il eſt toujours de part,

Il ne sauroit vers vous oublier de se rendre.
L'aimable Cavalier, Monsieur, que ce Clitandre!
Plein d'esprit, enjoué, complaisant, généreux,
Que vous vous convenez à merveille tous deux!
Vous avez même bien, comme même mérite.

ÉRASTE.

Et même âge, Frontin.

FRONTIN.

Ainsi, même conduite.

ÉRASTE.

Nous sommes d'amitié liés si fortement,
Que nos cœurs n'ont aussi qu'un même sentiment;
De nos choix, de nos goûts le rapport est extrême;
Ce que l'un de nous veut, l'autre le veut de même.

FRONTIN.

Fort bien; si vous aviez une Maitresse ici,
Par ce même rapport il la voudroit aussi.

ÉRASTE.

Quel discours! L'amitié, quand elle est véritable,
N'exige jamais rien qui ne soit raisonnable.

FRONTIN.

L'Amour & l'Amitié se combattent d'abord,
Mais je crois que l'Amour est toujours le plus fort;
Au cœur, vous le savez, bien vîte il s'insinue.

ÉRASTE.

Non; sa force, crois-moi, m'est encore inconnue.
Je l'avouerai, Frontin; mon cœur jusqu'à ce jour,
Sensible à l'amitié, ne l'est point à l'amour:

Cependant, tu le ſais, je vois aſſez de Belles,
Je fais même ſouvent le galant auprès d'elles;
Je vante leur eſprit, leurs charmes & leurs voix,
Mon cœur ne pourroit faire entr'elles qu'un bon choix,
Tout parle en leur faveur, & tout m'en ſollicite;
Mais, quels que ſoient enfin leurs attraits, leur mérite,
Du véritable amour je ne ſens point les feux,
Et je ne ſais pourquoi.

FRONTIN.

C'eſt que l'objet heureux
Qui rendra quelque jour votre ame plus émue,
Ne ſe préſente pas encore à votre vûe.
Ah! Monſieur, que pour vous ce ſeroit grand bonheur,
Si quelque jeune objet vous enflammoit le cœur!
Oui, je voudrois un jour, vous voir, pour votre gloire,
Perdre pour deux beaux yeux le manger & le boire.

ÉRASTE.

Pourquoi me ſouhaiter d'un Amant le deſtin?

FRONTIN.

C'eſt que vous en ſeriez un peu moins libertin.

ÉRASTE.

Il a, je crois, raiſon. Mais Clitandre s'avance.

FRONTIN.

On vous attend, Monſieur, avec impatience.
Mon Maître s'endormoit, vous venez à propos.

SCENE II.

CLITANDRE, ÉRASTE, FRONTIN.

CLITANDRE.

HÉ bien ! que ferons-nous ? eſt-ce jour de repos ?
Car depuis quelque tems nous menons une vie
Aſſez folle, entre nous.

ÉRASTE.

Clitandre, elle m'ennuie,
J'en ſuis raſſaſié, d'honneur ; & ce matin
Je m'en entretenois encore avec Frontin.
Nous nous laſſons de vivre ; eſt-ce être raiſonnable ?
Juſqu'au ſoleil levé tous les jours être à table !
Nous y ſuccomberons.

CLITANDRE.

Ma foi, trève au plaiſirs.

FRONTIN.

Il faut donc pour cela faire trève aux deſirs.

CLITANDRE.

Qu'imaginerions-nous qui pût nous rendre ſages ?

FRONTIN.

Cela n'eſt guère aiſé, ſur-tout ſortant de Pages.

ÉRASTE.

Oui, ſérieuſement il faut nous modérer,
Et de ce train de vie un peu nous retirer.
Nous diſſipons nos biens, notre ſanté s'altère ;

Et je crois qu'il feroit un moyen falutaire
D'arrêter le torrent de nos déréglemens :
Nous allons attraper bientôt nos vingt-cinq ans,
Et nous nous trouverons, peut-être, à nos trentièmes,
Sans avoir encor fait de retour fur nous-mêmes.
(*A Frontin.*)
Laiffe-nous.

FRONTIN, *fort.*

Volontiers.

SCENE III.

CLITANDRE, ÉRASTE.

CLITANDRE.

Eh! quel eft ce moyen
Si falutaire ?

ÉRASTE.

Il peut faire tout notre bien,
Nous tirer d'un état vraiment digne de blâme ;
C'eft que chacun de nous bientôt prenne une femme.

CLITANDRE.

Ah! parbleu le hazard eft plaifant tout-à-fait ;
Sans que tu l'euffes dit, j'y penfois en effet.
Il eft vrai qu'une femme aimable, jeune, fage,
Arrête comme un frein, fixe un homme volage,
Forme fes fentimens, regle fes actions,
Et change en revenus fes diffipations.

ÉRASTE.

Confidere Damis ; tu l'as vu, ce me femble.

CLITANDRE.

Oui, ſon épouſe & lui vivent des mieux enſemble.

ÉRASTE.

Par des ſoins, des reſpects, ils ſont toujours liés;
On ne pourroit jamais les croire mariés.
Combien d'attentions, quelle vive tendreſſe!
De ſa femme, en un mot, il a fait ſa Maitreſſe.

CLITANDRE.

Et Célimene encore, & le jeune Cléon;
Ce fût l'intérêt ſeul qui fit leur union:
Et ce n'eſt que long-tems après leur alliance,
Qu'ils ſe ſont aviſés de faire connoiſſance.
L'un ſans l'autre à préſent ne ſauroit faire un pas,
Et ſont ſi bien liés qu'ils ne ſe quittent pas.

ÉRASTE.

Il eſt des unions dont mon ame eſt ravie,
Et que je ne puis voir ſans y porter envie.
Qui pourrions-nous choiſir qui pût nous convenir?

CLITANDRE.

Il faut voir, s'informer, & ne pas nous unir
A ces jeunes objets qui folâtrent ſans ceſſe.
Mon cœur à la beauté préfere la ſageſſe;
Et lorſque d'une femme on veut faire le choix...
Attends; je me ſouviens qu'en ces lieux autrefois,
J'ai vu, mais jeune encor, la nièce d'un Béronte...
Elle peut bien avoir ſes ſeize ans de bon compte.
Je vais te dire plus; c'eſt que dernierement,
Quand je fus viſiter ma parente au Couvent,

J'entrevis cette nièce ; elle plut à ma vûe :
Mais, je n'en eus pas l'ame en ce moment émue,
Au point d'en conſerver ſi grande impreſſion ;
Cependant à préſent j'y fais réflexion.
Cet oncle m'aimoit fort ; il a même une Terre,
Où j'allois quelquefois chaſſer avec mon père ;
Et je crois que je puis... Mais, vas-y de ma part ;
Et même dès ce jour ; c'eſt un brave vieillard,
C'eſt un homme de goût ; chez lui tout plaît, tout brille.
Il étoit autrefois ami de ma famille,
Et je ne ſais pourquoi, ni par quelle raiſon,
On a ceſſé d'avoir avec lui liaiſon.
Cette Belle à propos m'eſt venue en l'idée,
Elle pourroit bien être à quelqu'autre accordée.
Que fais-je ? il faut tenter la choſe hardiment.
Il ne t'en coûtera pour toi qu'un compliment ;
Il te recevra bien.

ÉRASTE.

Que n'y vas-tu toi-même ?

CLITANDRE.

Non ; ma timidité là-deſſus eſt extrême.
Ce n'eſt pas qu'il ſoit fier ; mais je ſerois confus
S'il me falloit en face eſſuyer un refus.
Cette honte pour toi ne ſera pas ſi grande ;
De ſa nièce d'abord fais pour moi la demande.
La choſe eſt toute ſimple.

ÉRASTE.

Eſt-il loin d'ici?

CLITANDRE.

Non;

Au coin de cette place où tu vois ce balcon.

ÉRASTE.

Mais pendant que pour toi je vais parler, Clitandre...

CLITANDRE.

Hé bien?

ÉRASTE.

Le même office, il faudra me le rendre,
Et pour moi t'informer...

CLITANDRE.

Oui, pour toi j'agirai;
Tu me marieras, toi; moi, je te marierai.
Mais je crois voir de loin ce Béronte paroître.

ÉRASTE.

Quoi! ſeroit-ce-là lui?

CLITANDRE.

Cela pourroit bien être.
Oui, parbleu, c'eſt lui-même; il pourroit s'arrêter
Dans cette même place, & je dois l'éviter;
Car il faut, avant tout, s'informer & connoître
Si ſa nièce... Il approche, évitons de paroître.



SCENE IV.

BÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

OUI, Monsieur, sur mes soins daignez vous reposer;
Je suis prudènte, & sais comme il faut en user
Avec une jeunesse alerte, évaporée,
Et presque à tout moment au caprice livrée.
Je n'entends pas parler de Lucile; je croi
Que je ne puis près d'elle avoir qu'un doux emploi;
Et l'éducation que du Cloître...

BÉRONTE.

N'importe.
Ayez soin de veiller sur ma nièce, de sorte
Qu'il ne me puisse un jour arriver d'accident;
Pour un fâcheux revers il ne faut qu'un instant.
On a peu de scrupule en ce siècle commode,
Et les enlevemens sont beaucoup à la mode.

LISETTE.

Je la tiendrai si bien, qu'il faudra, par ma foi,
Si l'on veut l'enlèver, qu'on l'enleve avec moi.

BÉRONTE.

Bon. Avec elle as-tu raisonné tête-à-tête?
Je lui crois de l'esprit.

LISETTE.

Oh! qu'elle n'est pas bête!
Son air simple & dolent est chez elle affecté;

Elle nous cache un peu de ſa vivacité.
Quoiqu'à ſe compoſer elle ſoit attentive,
Je vous jure qu'elle eſt bien moins froide que vive.

BÉRONTE.

Je l'aime ; ſon bonheur fait mon unique eſpoir,
Et je veux travailler bientôt à la pourvoir.

LISETTE.

C'eſt bien penſer.

BÉRONTE.

Crois-tu que là-deſſus j'héſite ?
Va, va, j'en ſaiſirai l'occaſion bien vîte.

LISETTE.

Son cœur fait pour aimer, bien plus que pour haïr,
N'aura pas là-deſſus peine à vous obéir ;
Mais pour qu'elle puiſſe être encor plutôt pourvue,
Il faut que ſa beauté dans le monde ſoit vûe ;
Un peu de promenade, un peu de l'Opéra,
Et vous verrez après que l'on contractera.
Des dons de la Nature étant favoriſée,
Elle peut fort bien être au grand jour expoſée.

BÉRONTE.

C'eſt mon intention de la mener par-tout ;
C'eſt le monde qui forme & l'eſprit & le goût.

LISETTE.

La preuve par moi-même en eſt bien confirmée ;
Et c'eſt le monde, moi, qui vraiment m'a formée.

BÉRONTE.

Je le crois. Chez Lucile à préſent il fait jour ;
Avant que de ſortir je veux y faire un tour.

LISETTE.

Je vais faire à présent pour elle quelque emplette.

BÉRONTE.

Fort bien ; mais ne sors pas sans me parler, Lisette.

SCENE V.

LISETTE, *seule.*

Soit. Voilà, je l'avoue, un oncle complaisant ;
Pour leur nièce, il en est qui n'en feroient pas tant.
Il a, ma foi, raison, & sa maxime est sage :
Une fille souvent qu'on tient dans l'esclavage,
Trouvant la liberté qu'on lui veut refuser,
Au gré de ses desirs croit devoir en user ;
Et secouant alors le joug de la sagesse...

SCENE VI.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

A Qui dans ce quartier faut-il que je m'adresse ?

LISETTE.

Que cherche ce Valet ?

FRONTIN.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Si l'Hôtel que je vois... Oui, je crois que ce l'est...
Seroit l'Hôtel Béronte ?

LISETTE.

Oui ; j'y demeure même.

FRONTIN.

Ah ! vous y demeurez ; ma joie en eſt extrême.
Vous pourriez m'éclaircir....

LISETTE.

Sur quel ſujet ?

FRONTIN.

Touchant
Certaine nièce.... On veut ſavoir ſi du Couvent
Elle eſt retirée.

LISETTE.

Oui.

FRONTIN.

Fille ?

LISETTE.

Comme moi.

FRONTIN.

Peſte !

(*Il ſort.*)

Adieu ; vous rendre grace eſt tout ce qui me reſte.

LISETTE.

Dans ſa commiſſion ce n'eſt pas s'amuſer.
Ah ! que j'aurois bien dû le faire un peu jaſer.



SCENE VII.

BÉRONTE, LISETTE.

BÉRONTE.

LUCILE en ce moment te demande, Lifette.

LISETTE.

Ah! je vois bien qu'il faut apprêter la toilette.

BÉRONTE.

Dis-lui, qu'en l'attendant, je me promene ici,
Elle pourra fort bien y prendre l'air auffi.

(*Seul.*)

Depuis que cette place eft de verdure ornée,
J'y paffe volontiers tout feul une journée:
Paris, de jour en jour, augmente d'agrémens,
Et je voudrois pouvoir vivre encore cent ans.

SCENE VIII.

ÉRASTE, BÉRONTE.

ÉRASTE.

DE la part d'un ami, que je puis dire intime,
Et pour lequel, Monfieur, vous avez quelqu'eftime,
Je viens exprès vous faire un légitime aveu:
Il afpire à l'honneur d'être votre neveu;
Et comme à votre nièce il n'oferoit prétendre
Sans favoir...

BÉRONTE.

Quel eſt-il, s'il vous plaît ?

ÉRASTE.

C'eſt Clitandre.

BÉRONTE.

Clitandre ! Mais vraiment il me fait trop d'honneur.
Pour ma nièce a-t-il donc beſoin d'Ambaſſadeur ?
Ignore-t-il combien on le révère, on l'aime ?
Il pouvoit franchement ſe déclarer lui-même,
Et bannir entre nous cette formalité.

ÉRASTE.

Soit égard, ſoit reſpect, ou ſoit timidité,
Il m'a chargé, pour lui, d'en faire la demande.

BÉRONTE.

La faveur qu'il me fait en eſt d'autant plus grande,
Qu'un ami tel que vous s'intéreſſe pour lui.
Dites-lui que je veux le voir dès aujourd'hui.
Mais de quand, s'il vous plaît, a-t-il donc vu ma nièce ?
Car elle n'eſt ici que d'hier.

ÉRASTE.

Il confeſſe,
Que depuis quelques jours il la vit un inſtant,
En allant viſiter ſa parente au Couvent ;
Et craignant, au récit qu'on fait de ſon mérite,
Que quelqu'un près de vous bientôt ne ſollicite...

BÉRONTE.

Non, qu'il ne craigne rien, & qu'il ſoit aſſuré,
Que ſur tous ſes rivaux il ſera préféré.

J'ai toujours eſtimé Clitandre, je vous jure ;
Outre qu'il a pour lui le bien & la figure,
Il eſt né de parens qui ſe ſont tour-à-tour
Diſtingués à la Guerre, auſſi-bien qu'à la Cour.
D'ailleurs, je le crois ſage; il tient peu, ce me ſemble,
Du jeune homme.

ÉRASTE.

Depuis que nous vivons enſemble,
Il m'a toujours paru d'aſſez égale humeur ;
Et, ſans reproche, il eſt plein d'eſprit & d'honneur.

BÉRONTE.

Vous êtes donc amis dès long-tems?

ÉRASTE.

Dès l'enfance,
Depuis plus de dix ans.

BÉRONTE.

Sans vous faire une offenſe,
Peut-on vous demander ſi vous êtes garçon?

ÉRASTE.

Oui, Monſieur, & le fils du feu Comte d'Ormon.

BÉRONTE.

Fils du Comte d'Ormon! ſeroit-il bien poſſible?
Je veux vous témoigner combien j'y ſuis ſenſible.
Nous étions fort amis, & ſuis au déſeſpoir
De n'avoir point encore une nièce à pourvoir ;
De Clitandre & de vous je ferois deux beaux-frères.

ÉRASTE.

L'alliance, Monſieur, me ſeroit des plus chères.

BÉRONTE.

J'ai connu votre père, en quatre-vingt, je croi ;
Nous étions en ce tems des gaillards, par ma foi.
Vous allez voir bientôt Lucile ici ſe rendre,
Vous en ferez vous-même un récit à Clitandre ;
Vous l'examinerez, &, ſans prévention,
Vous-même jugerez de l'acquiſition.
Je ſerai ſatisfait ſi l'hymen ſe termine,
Et ma nièce, je crois, n'en ſera pas chagrine.
Hé! que Lucile vienne ici dans le moment.
Je ne m'attendois pas à cet évenement ;
La Fortune, ma foi, s'eſt pour elle employée :
Hier hors du Couvent, aujourd'hui mariée !
La voici qui paroît.

SCENE IX.

LUCILE, BÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

ÉRASTE.

O Ciel! quelle beauté!

BÉRONTE.

Comment la trouvez-vous? Dites la vérité.

ÉRASTE.

Mon ſilence en dit plus que je n'en pourrois dire,
Et mon étonnement... Je me tais, & j'admire.

Clitandre ne fais pas l'excès de fon bonheur,
Et jamais tant d'attraits... Ah! quel trouble en mon cœur!

BÉRONTE.

Vous la verrez tantôt fous une autre parure;
Ce fimple négligé fent encore la clôture.

ÉRASTE.

Monfieur, quand on eft belle, on l'eft fans ornement;
Et les graces n'ont pas befoin d'ajuftement.

LUCILE.

Ce difcours trop flatteur que je vois qu'on m'adreffe,
Quoiqu'il ne foit pas jufte, eft plein de politeffe.

ÉRASTE.

Bien-loin de me fervir d'un langage flatteur,
La bouche ici dit moins que ne feroit le cœur.

LISETTE.

Ce jeune Cavalier fe fait affez entendre.

BÉRONTE.

Venons au fait. Oh! çà, je prétends te furprendre,
Mais agréablement; cependant tu fens bien
Que je ne te fais pas defcendre ici pour rien.
N'as-tu pas de ceci quelque fecret augure?

LUCILE, *d'un air embarraffé.*

Moi je n'augure rien, mon oncle, je vous jure.

BÉRONTE.

Quoi! rien ne caufe ici quelque trouble en ton cœur?

LUCILE.

Je n'y vois nul fujet de crainte ou de terreur;
Et je ne fais pourquoi...

LISETTE.

Chofe bien difficile
A deviner!

BÉRONTE.

Je vais te l'expliquer, Lucile.
On demande ta main ; elle fait tout l'efpoir
De quelqu'un qui viendra tantôt la recevoir :
Et voilà fon ami qui pour lui s'intéreffe,
Et qui peut, de fa part, t'expliquer fa tendreffe.

LUCILE, *embarraffée.*

Il n'eft donc pas ici?

BÉRONTE.

Mais vraiment non.

LISETTE.

Oh! oh!
Le cœur de ma Maitreffe a fait un quiproquo.

ÉRASTE.

Oui, Mademoifelle, oui, de celui qui vous aime,
J'ofe vous déclarer la paffion extrême ;
Il n'avoit point encor fenti d'Amour le trait,
Le moment eft venu, votre vûe a tout fait:
Et rien à fon deftin ne fera préférable,
Si de vous il obtient un aveu favorable.

LUCILE.

L'aveu dont vous parlez n'auroit rien de réel,
Et de ma part, Monfieur, feroit peu naturel ;
C'eft prétendre exiger une chofe impoffible.
Pour ce qu'on ne voit pas, peut-on être fenfible?

Ce n'eſt point par mépris pour qui veut bien m'avoir ;
Mais ce qu'on doit aimer, il faut du moins le voir.

BÉRONTE.

Je ne la blâme point, ſa raiſon eſt fort bonne ;
Avant que d'épouſer, il faut voir la perſonne.

(*A Éraſte.*)

Ma foi, vous devriez l'amener à préſent.

LISETTE, *à part.*

Nous nous en tiendrions volontiers à l'Agent.

ÉRASTE, *s'en allant.*

Il va bientôt jouir d'une douce entrevue.
Ah ! que je me ſerois paſſé de cette vûe !

BÉRONTE.

Allez, ma niéce, allez vous ajuſter un peu ;
Il faut recevoir bien mon prétendu neveu :
Moi, je veux de ce pas aller chez mon Notaire,
Afin de terminer avec lui quelque affaire.

SCENE X.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

HÉ bien ! Liſette ?

LISETTE.

Hé bien ! je vois votre embarras ;
Les yeux ſont ſatisfaits, mais le cœur ne l'eſt pas :
Comme vous, par ma foi, j'ai pris auſſi le change.

LUCILE.

Ma ſituation me paroît bien étrange ;
Mais, qui ne ſe ſeroit abuſé comme moi ?
Un autre auroit penſé de même, je le croi,
Et cru, ſans héſiter, qu'une telle viſite
N'étoit faite que pour...

LISETTE.

Vous avez cru trop vîte.

LUCILE.

Trop vîte, non ; mon oncle ici me fait venir,
J'ignore à quel ſujet il veut m'entretenir.
J'arrive, pour ſavoir ce que ce pourroit être ;
Je le crois ſeul, & vois ce jeune homme paroître,
Dont l'aſpect, je l'avoue, a troublé tous mes ſens.

LISETTE.

Il s'eſt troublé de même.

LUCILE, *d'un air agité.*

Après cela j'entends,
En termes ambigus, mon oncle qui s'exprime,
Qui parle obſcurément....

LISETTE.

De même qu'une énigme.

LUCILE.

Et puis éclairciſſant ce myſtère à la fin,
En deux mots il m'apprend qu'on demande ma main;
Et celui dont j'étois alors préoccupée...
N'eſt pas... Contre mon oncle, ah! que je ſuis piquée!

LISETTE.

Quoi! de l'emportement! Je vois bien, entre nous,

Que cet objet a fait impreſſion ſur vous.
C'eſt un coup du hazard, vous êtes excuſable;
Mais la choſe jamais ne ſeroit pardonnable,
Si vous ne commenciez d'abord par arrêter
Ces premiers mouvemens, qui pourroient augmenter.
En matière d'amour je ſuis un peu ſavante;
Notre cœur à nous nuire a toujours trop de pente.
Il faut donc vous armer de réſolution;
Car on ne ſuivra point votre inclination.

LUCILE.

Hélas! non.

LISETTE.

Il faut donc que vous perdiez l'idée
De...

LUCILE.

De tes bons conſeils j'ai beſoin d'être aidée...

LISETTE.

De celui qui ne peut avec vous ſe lier.

LUCILE.

C'eſt mon deſſein.

LISETTE.

Il faut tout-à-fait l'oublier.

LUCILE.

Oh! je n'y ſonge plus.

LISETTE.

C'eſt bien fait.

LUCILE.

Sa figure
Eſt aſſez prévenante.

LISETTE.

LISETTE.

Et laiſſez...

LUCILE.

Je t'aſſure
Qu'il eſt des mieux faits.

LISETTE.

Mais il n'eſt plus queſtion...

LUCILE.

Ah! je t'en parle ici par converſation.
Il a l'eſprit galant, s'exprime avec aiſance.

LISETTE.

Fort bien, continuez.

LUCILE.

Tu crois donc que j'y penſe?
Et quand j'y penſerois, ſeroit-il ſingulier...

LISETTE.

Je penſe, moi, qu'il faut vous aller habiller.

LUCILE.

A tout ce que tu veux il faut que je me livre.
Ne viens-tu pas, Liſette?

SCENE XI.

LISETTE, *ſeule.*

ALLEZ, je vais vous ſuivre.
La petite perſonne a bien vîte pris feu,
Et je crains que ceci ne ſoit plus fort que jeu.

Ce Cavalier de même a pris du goût pour elle,
Je ne sais quel il est, ni comment il s'appelle....
Mais celui que je vois ne m'est pas inconnu.

SCENE XII.

L'OLIVE, LISETTE.

L'OLIVE.

HÉ! bon jour.

LISETTE.

Du Pays te voilà revenu?

L'OLIVE.

Ma foi, vive Paris, mon enfant, la Province
Ne me pouvoit offrir qu'une fortune mince;
Toujours partant, restant; enfin tout rabattu,
Je reste.

LISETTE.

Et qu'as-tu fait depuis qu'on ne t'a vu?

L'OLIVE.

J'ai d'un Auteur Gascon été le Sécretaire;
Mais, chez lui je faisois un jeûne trop austère.
Je le quittai; je fus dans la suite arrêté,
Pour être Postillon....

LISETTE.

Quelle variété

De conditions!

L'OLIVE.

Chez une veuve joueuſe,
Dont le ſervice étoit d'une fatigue affreuſe.
J'y renonçai ; depuis j'eus la condition
D'un grave Médecin, Suiſſe de Nation,
Il m'avoit arrêté d'abord pour une année,
Mais je n'y pus reſter qu'une ſeule journée.

LISETTE.

Pourquoi ?

L'OLIVE.

Cet homme-là ne buvoit que de l'eau.

LISETTE.

Pout un Suiſſe le cas me ſemble aſſez nouveau.
Tu n'as pas amaſſé beaucoup, en apparence ?

L'OLIVE.

Bon ! il m'en a coûté du mien, en conſcience.
J'ai voulu toujours vivre en garçon diſtingué ;
Si tu ſavois combien je me ſuis intrigué,
Pour faire un peu fortune, & combien d'entrepriſes
Fauſſes... Oh ! par ma foi j'ai fait bien des ſottiſes.

LISETTE.

L'Olive ! ſans compter celles que tu feras.

L'OLIVE.

Hé ! dans ce monde-ci chacun n'en fait-il pas ?
Croirois-tu, mon enfant, que, déguiſant mon être,
J'ai pendant près d'un mois à mon tour été Maître ?

LISETTE.

Comment cela ?

L' O L I V E.

Je fis un jour gros gain au jeu,
Près de six cens louis, & ce n'étoit pas peu
Pour moi. Quelle fortune!

L I S E T T E.

Elle étoit assez bonne.

L' O L I V E.

D'abord, mon premier soin fut d'orner ma personne;
J'arborai le velours pour la premiere fois,
Je pris appartement, Laquais, carrosse au mois:
Or, ce Laquais, jadis mon meilleur camarade,
Chez moi de Domestique ayant acquis le grade,
Derriere mon carrosse alloit dans le beau têms,
Et si-tôt qu'il pleuvoit, il se mettoit dedans;
Bien souvent je n'avois que lui de compagnie,
Nous mangions même ensemble, & sans cérémonie.
En divertissemens nous passions tous les jours,
Aux Spectacles par fois, & vers le soir au Cours.
Je m'étois bien meublé, j'avois aussi vaisselle,
Tabatieres, bijoux, & Maitresse nouvelle;
Mais, comme au monde il n'est rien qui ne prenne fin,
Le sort en peu de tems fit expirer mon gain;
Et la soustraction, hélas! fut bientôt faite;
Vaisselle, argent, bijoux, tout fut à la roulette,
Mon Valet prenant part à mon affliction,
Adieu, dit-il; je vais chercher condition.
Adieu, lui dis-je aussi; mais dans cette infortune,
Cherchant maison pour toi, pour moi cherches-en une.
Heureux de revenir à mon premier état.

LISETTE.

Il ne t'en reſte rien que d'avoir été fat.

L'OLIVE.

Préſentement je ſers un Cavalier aimable,
De ſociété douce, un convive agréable,
Qui s'appelle Clitandre, & qui lié ſouvent
Avec certain Éraſte, autre jeune galant,
Dont l'eſprit...

LISETTE.

Attends donc; ce pourroient fort bien être
Nos gens en queſtion.

L'OLIVE.

Quoi! tu crois les connoître?

LISETTE.

Je ne ſais... Mais on peut nous entendre en ces lieux,
Entrons dans la maiſon pour nous expliquer mieux.

L'OLIVE.

Mais je tiens un billet, qu'à mon Maître il faut rendre.

LISETTE.

Entrons vîte, je vois quelqu'un ici ſe rendre.

SCENE XIII.

CLITANDRE, *ſeul.*

C'EST ſans réflexion que tantôt je parlois.
Quelle imprudence à moi! quoi! je me marierois!
De l'état de garçon ai-je lieu de me plaindre?

Pourquoi dans des liens irois-je me contraindre ?
Pourquoi renoncerois-je à cette liberté
Qui fait tout mon repos, & ma félicité ?
Qu'Érafte, s'il le veut, fâsse choix d'une femme,
Je ne m'oppofe point aux defirs de fon ame.
Que feul il fe marie, en fes nobles tranfports;
Il en aura lui feul la joie, ou les remords.
Qui me fera garant de l'humeur d'une époufe ?
Ne peut-elle pas être ou coquette, ou jaloufe ?
Avoir des fentimens tout contraires aux miens ?
Et quand l'Hymen m'aura chargé de fes liens,
Me fera-t-il alors aifé de les lui rendre,
Sans donner au Public une fcène, une efclandre ?
Ah ! quittons un deffein fi légerement pris,
Et dont la feule idée irrite mes efprits.
Prendre femme, ma foi, c'eft fe donner un maître.
Érafte n'aura pas vu Béronte, peut-être ;
Je le cherche par-tout, & ne le trouve pas.
J'ai pourtant envoyé l'Olive fur fes pas....
Peut-être il n'eft plus tems ; je fouffre le martyre.
Ah ! voici mon Valet ; qu'aura-t-il à me dire ?

SCENE XIV.

L'OLIVE, CLITANDRE.

L'OLIVE.

MONSIEUR, c'eft un billet que m'a donné Frontin,
De la part....

CLITANDRE.

C'eſt d'Éraſte : ah! voici mon deſtin.

(Il lit.)

LETTRE.

» Ami, j'ai vu Monſieur Béronte,
» Et me ſuis acquité de ma commiſſion ;
» Il veut que d'une courſe prompte,
» Vous veniez recevoir ſon approbation.
» Vous préſenter ſa nièce eſt tout ce qu'il deſire ;
» Pour vous plein de zele & de feu,
» Il vous accepte pour neveu.
» Sur ce ſujet, c'eſt tout ce que je puis vous dire.
Me voilà marié, c'eſt à mon grand regret ;
Je ſuis au déſeſpoir de ce qu'Éraſte a fait.

(Il continue de lire.)

» J'ai réfléchi quelques inſtans
» Sur la chaîne de l'hyménée ;
» Mon cœur eſt incertain, & dans cette journée
» Ne cherche rien pour moi, s'il en eſt encor tems.

Lui-même ne veut plus auſſi de mariage,
Il craint de s'engager dans le tems qu'il m'engage ;
Et changeant de penſée... Ami trop inconſtant,
Je voudrois bien te voir à ma place à préſent.
Hélas! que dis-je ici? quelle eſt mon injuſtice!
Ai-je donc aujourd'hui moins que lui de caprice?
S'il ne veut plus d'Hymen, s'il renonce à ſa loi,
Ne fait-il pas ici même choſe que moi?
Quel parti prendre? O ciel!

L'OLIVE, *à part.*

Je devine la chofe,
Et du trouble qu'il a, je connois trop la caufe.
Lifette m'a tout dit ; mais je le fâcherois
Encor bien autrement, fi je l'en inftruifois.

CLITANDRE.

Dans l'inftant qu'un ami pour moi porte parole ;
Puis-je la retirer ?

L'OLIVE.

Érafte eft un bon drôle.

CLITANDRE.

C'eft moi-même qui l'ai prié de me fervir.

L'OLIVE.

Mais vous ne l'avez pas prié de vous trahir.

CLITANDRE.

Il fera contre moi courroucé.

L'OLIVE.

Bon ! qu'importe ?
Il faut le détromper, fon erreur eft trop forte.

CLITANDRE.

Il aura, de ceci, tout le défagrément.

L'OLIVE, *à Clitandre.*

Érafte vous trahit, plus de ménagement.

CLITANDRE.

Érafte...

L'OLIVE.

Oui, je ne puis fouffrir qu'il vous offenfe.
Pour l'objet de vos vœux, nous favons comme il penfe.

CLITANDRE.

Comment!...Que pense-t-il pour l'objet de mes vœux?

L'OLIVE.

Il en est devenu tout d'un coup amoureux,
Puisqu'il faut vous le dire.

CLITANDRE.

Il seroit....

L'OLIVE.

La Suivante
M'a dit tout le mystère en personne prudente.

CLITANDRE.

Ah! ciel! Quel bonheur! si...,

L'OLIVE.

Quel seroit ce bonheur?

CLITANDRE.

L'Olive, tu remets le calme dans mon cœur.

L'OLIVE.

Le calme! Ce n'est pas encor toute l'affaire.

CLITANDRE.

Acheve, dis-moi tout.

L'OLIVE.

Ceci va vous déplaire.

CLITANDRE.

Non.

L'OLIVE.

Puisque vous voulez de tout être éclairci,
C'est que de votre ami Lucile est folle aussi.
Vous n'étiez point instruit de tout ce qui se passe,
Et ce revers....

CLITANDRE.

L'Olive, il faut que je t'embrasse.

L'OLIVE.

Pourquoi donc cette joie? Est-ce qu'il perd l'esprit?

CLITANDRE.

Tout ceci se rapporte au billet qu'il m'écrit;
Et la crainte qu'il a, que, dès cette journée,
Je n'aille l'embarquer dans les nœuds d'Hyménée,
De cet amour si prompt est la preuve; & je veux
Travailler de ce pas au bonheur de ses feux.
Je vais dire à Béronte, avec pleine franchise,
Mon changement subit, & ce qui l'autorise;
Lui parler pour Éraste, & dans la bonne foi
Faire aujourd'hui pour lui ce qu'il faisoit pour moi.
Cependant il est bon de mener cette affaire,
Pour mieux me divertir, avec tant de mystère
Qu'on n'en soupçonne rien; afin qu'au dénouement
Nos amans soient surpris plus agréablement.
Vois Éraste; dis-lui que mon ame est éprise,
Que je suis enchanté que par son entremise
Lucile soit ma femme; explique-lui combien
J'ai le cœur satisfait d'un semblable lien.
Et quelle alors que soit la peine qu'il endure,
Fais-lui de nos amours la plus vive peinture.

SCENE XV.

L'OLIVE, *seul.*

OH! je vois à présent que ce n'est plus un jeu ;
Il va faire mourir Éraste à petit feu.
De mon récit d'abord il ne faisoit que rire ;
Mais un dépit jaloux a sur lui pris empire,
Je ne sais pas comment la chose tournera.
Tous deux sont absolus, aucun ne cédera,
Ils se disputeront, voudront rompre la paille ;
Cela ne finira que par une bataille.
Et moi, pour n'être point mêlé dans ce débat,
Je veux en homme sage être loin du combat.
On nommera cela poltronnerie affreuse ;
Moi, je l'appellerai prudence merveilleuse.
Mais j'apperçois Lisette.

SCENE XVI.

LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE.

AH! Monsieur l'indiscret!
Vous savez, par ma foi, bien garder un secret.

L'OLIVE.

Moi, je n'ai point parlé, Lisette.

LISETTE.

Bon! quel conte!

Ton Maître eſt là-dedans qui dit tout à Béronte.

L'OLIVE.

Il eſt vrai que par moi mon Maître eſt informé,
Que de Lucile Érafte eſt fortement aimé;
Que de toi ſeulement je tenois la nouvelle :
Je n'ai dit que cela ; c'eſt une bagatelle.

LISETTE.

Fort bien ; pour n'avoir pû t'empêcher de jaſer,
Tu vas voir le beau train que cela va cauſer.

L'OLIVE.

Comment donc ?

LISETTE.

Je te dis que Béronte & ton Maître,
En ce même moment ſont aux priſes, peut-être ;
Que je viens de les voir ſe parler d'action....
J'aurois voulu ſavoir leur converſation ;
Mais la choſe, ſans riſque, étoit trop difficile.
Il eſt vrai que les noms d'Érafte & de Lucile,
Ont frappé mon oreille. Ils ſe ſont modérés,
Et dans un cabinet ſont promptement entrés ;
Je ne ſais de ceci quelle ſera la ſuite.

L'OLIVE.

La ſuite ? la voici : par moi ſois-en inſtruite.
A ſon oncle aujourd'hui la nièce obéira,
Il lui faut un époux, mon Maître le ſera.

LISETTE.

Augure mal fondé, centurie inutile ;
Moi je prédis qu'Érafte épouſera Lucile.

L'OLIVE.

Ma foi, ton Almanach, mon enfant, ne vaut rien.

LISETTE.

La ſuite fera voir qu'il vaut mieux que le tien;
Mais c'eſt trop m'amuſer, certain deſir me preſſe
D'aller, de mon côté, tout dire à ma Maitreſſe.

SCENE XVII.

L'OLIVE, ÉRASTE.

L'OLIVE.

BON, j'apperçois Éraſte, il approche d'ici.
Il rêve, & ne voit pas...

ÉRASTE.

Le ſort le veut ainſi.
Non, je ne ſerai pas témoin de cette fête.

L'OLIVE.

Il s'entretient tout ſeul, il ſoupire, il s'arrête.

ÉRASTE.

Il faut abſolument m'éloigner de ces lieux,
J'aurois trop de contrainte en m'offrant à ſes yeux.

L'OLIVE.

Il faut lui dire un peu quelque galanterie,
Qui puiſſe le tirer de cette rêverie.
Ah! Monſieur, vous voilà? ſavez-vous qu'aujourd'hui,
Mon Maître ſe marie?

ÉRASTE.

Ah! il ſe marie?

L'OLIVE.

Oui.

ÉRASTE.

Il a donc vu Béronte ?

L'OLIVE.

Oui, vraiment, & Lucile.
Qu'elle eſt belle, Monſieur ! Je jure qu'entre mille
On ne trouvera pas une telle Beauté.
Il l'aime auſſi....

ÉRASTE.

J'en ſuis bien-aiſe, en vérité.

L'OLIVE.

Il vous doit tout, Monſieur ; il m'a conté lui-même,
Que vous étiez l'auteur de ſon bonheur extrême ;
Et qu'il ne deſiroit que les heureux momens
De vous le témoigner par ſes embraſſemens.

ÉRASTE.

Clitandre a donc été bien reçu de la Belle ?

L'OLIVE.

Comment ! en doutez-vous ? il eſt adoré d'elle.

ÉRASTE.

Ah ! ciel !

L'OLIVE.

Je l'ai laiſſé tantôt à ſes genoux,
Qui lui diſoit : Enfin je ſuis donc cet époux,
Qui ſera poſſeſſeur... Mais, Monſieur, je puis croire,
Que vous n'êtes pas trop content de cette hiſtoire.

ERASTE.

Au contraire.... Pourſuis.

L'OLIVE.

Elle, pendant ce tems,

(*Lui tirant le bras.*)

Avec un regard tendre... exprimoit...

ÉRASTE.

Ah! j'entends.

L'OLIVE.

Tout ce que peut alors.... exprimer une femme.
Figurez-vous, Monſieur...

ÉRASTE.

Que je ſouffre dans l'ame!

L'OLIVE.

Deux amans... tête-à-tête, avec la même ardeur,
Se jurer....

ÉRASTE, *à part.*

Ah! bourreau, tu m'arraches le cœur.

L'OLIVE.

Vous devriez entrer là-dedans; il me ſemble
Que vous les trouveriez, peut-être, encor enſemble.

ÉRASTE.

Quelque affaire à préſent m'appelle loin d'ici....
Tu diras à Clitandre.... Ah! morbleu, le voici.

SCENE XVIII.

ÉRASTE, L'OLIVE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

A La fin je te trouve; il faut que je t'embraſſe.

ÉRASTE.

Hélas!

CLITANDRE.

De tous tes ſoins, ami, je te rends grace.

ÉRASTE.

Non, tu ne me dois rien ; ton cœur eſt ſatisfait,
Je ſuis aſſez payé de tout ce que j'ai fait.

CLITANDRE.

Non, non ; tu dois compter ſur ma reconnoiſſance,
Je veux te marier.

ÉRASTE.

Ami, je t'en diſpenſe ;
J'ai dans ce même jour changé de ſentiment,
Ne force pas mon cœur à nul engagement.
J'aime ma liberté, mon ame la préfère
A tous les plus beaux choix qu'on puiſſe pour moi faire.

CLITANDRE.

Béronte, cependant, de ce ſoin s'eſt chargé,
Et veut que de ſa main....

ÉRASTE.

Je lui ſuis obligé.

CLITANDRE.

L'eſpérance qu'il a feroit-elle frivole ?
Sais-tu bien que, pour toi, j'ai donné ma parole,
Et que, dès ce jour même, il doit faire des pas...
A ce ſujet.

ÉRASTE.

Hé ! non... Qu'il ne les faſſe pas,
Ma lettre ce matin t'expliquoit ma penſée.

CLITANDRE.

L'affaire, avant la lettre, étoit lors commencée ;
J'avois déjà parlé.

ÉRASTE.

Que je ſuis malheureux !

CLITANDRE.

Mais je ne trouve rien à cela de fâcheux ;
Rien n'eſt déſeſpéré : va parler à Béronte,
Tu peux lui déclarer ton changement ſans honte.
Franchement au bon-homme il faut ouvrir ton ſein ;
Il n'eſt pas défendu de changer de deſſein.
Va le voir, te voilà ſi près de ſa demeure.

ÉRASTE, *ſortant.*

Oui, je vais lui parler, & reviens tout-à-l'heure.

SCENE XIX.

CLITANDRE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

COMME il eſt agité !

CLITANDRE.

C'eſt ce que je voulois ;
Tout ici ſe diſpoſe au gré de mes ſouhaits :
Béronte eſt informé par moi de l'aventure ;
Il a voulu d'abord faire quelque murmure :
Mais j'ai ſû l'appaiſer, & l'ai ſi bien mené,
Que, ſelon mon deſir, tout ſera terminé.

L'OLIVE.

Mais je ne conçois rien à tout votre ſyſtême,
Éraſte va parler, peut-être, pour lui-même ;

De l'eſprit de Béronte en ſecret s'emparer,
Et de votre Maitreſſe aujourd'hui vous fruſtrer.

CLITANDRE.

Je ne crois pas qu'on ait plus d'eſprit que l'Olive,
De pénétration plus heureuſe, plus vive.
Lucile approche, & veut, peut-être, me parler;
Je ſens ſon embarras : toi, tu peux t'en aller.

SCENE XX.

LUCILE, CLITANDRE, LISETTE.

LISETTE.

CETTE démarche-là, ma foi, n'eſt que folie.

LUCILE.

Ne m'abandonne pas, Liſette, je te prie.

LISETTE.

S'il vous aime, comment pourrez-vous empêcher...

LUCILE.

Ah ! je n'aurai, du moins, rien à me reprocher;
Et je veux tenter tout dans cette conjonćture.

CLITANDRE, *à part.*

Il faut paroître ici ſoutenir la gageure.

LUCILE.

Monſieur... Vous voulez donc devenir mon époux?

CLITANDRE.

Oui, Madame, & j'en fais mon deſtin le plus doux.

LUCILE.

Que ne m'eſt-il aiſé de vous parler de même!

CLITANDRE.

Ne puis-je me flatter de ce bonheur extrême ?
Qui vous fait héſiter de répondre à mon feu ?
Quand tout eſt prêt, quand j'ai de votre oncle l'aveu,
Ne puis-je ? ...

LUCILE.

Je voudrois vous faire une prière....
Je voudrois vous ouvrir mon ame toute entière.

CLITANDRE.

De grace, expliquez-vous ſans crainte, ſans détour;
Vous connoîtrez la mienne, & quel eſt mon amour.

LUCILE.

Avec tous les préſens que la nature donne,
Cent belles qualités ornent votre perſonne.
Vous êtes né pour plaire, il n'en faut point douter :
De plus fières que moi n'y pourroient réſiſter ;
Et je voudrois pouvoir vous le prouver moi-même.
Vous méritez, enfin, Monſieur, que l'on vous aime.
Mais, malgré tout cela, je vais vous allarmer....

CLITANDRE.

Comment! pourquoi ?

LUCILE.

Je crains... de ne vous pas aimer.

CLITANDRE.

Ah! vous me raviſſez, en parlant de la ſorte ;
Mon eſpérance ici n'en devient que plus forte.
Quoi! vous ne m'aimez point! Je ſerois trop heureux,
Je verrai par dégrés croître pour moi vos feux.

Pour enchanter mon cœur, quelle délicateſſe!
Vous avez trouvé l'art d'en être mieux maitreſſe.
Je hais une victoire aiſée à remporter.
Je ne cherchois qu'un cœur difficile à dompter,
Qu'un cœur qui pût tenir, lorſque l'Amour l'aſſiége.

LISETTE.

Un autre pourroit bien faire lever le ſiége.

LUCILE.

Détrompez-vous, Monſieur, les aveux que je fais
D'un cœur diſſimulé ne ſont point les effets;
L'eſpoir que vous avez ſemble extraordinaire,
Et ne pourra jamais être qu'imaginaire.
Voulez-vous aſpirer à la poſſeſſion
D'un cœur, qui n'a pour vous nulle inclination?

CLITANDRE.

Ah! j'en préſume mieux; elle viendra ſans peine:
Je la ferois venir dans le ſein de la haine.

LISETTE.

C'eſt être aſſez rempli de bonne opinion.

LUCILE.

Mais ſongez-vous, Monſieur, qu'une telle union
Ne peut être jamais, de ma part, que forcée;
Que, loin que votre ardeur en ſoit plus avancée....
Vous me verrez toujours....

CLITANDRE.

Chérir votre lien
A chaque inſtant.

LISETTE.

Quel homme ! il ne doute de rien.

CLITANDRE.

Oui, je prétends, Madame, en vous faire un prodige.
Vous m'aimerez.

LUCILE.

Moi ?

CLITANDRE.

Vous ; vous m'aimerez, vous dis-je.

LISETTE.

Ceci paſſe, il eſt vrai, ma pénétration.

CLITANDRE.

Oui, vous aurez pour moi de l'inclination.
Elle prendra ſur vous ſi vîte tant d'empire,
Que vous ſerez contrainte ici de me le dire.

LUCILE.

Je jure....

CLITANDRE.

N'allez pas faire de juremens,
Madame, ce ſeroit autant de faux ſermens.
Vous vous repentiriez....

LUCILE.

Liſette, comment faire ?

LISETTE.

Dame, il ſemble qu'il ſoit bien ſûr de ſon affaire.

CLITANDRE.

Je vais vous le prouver dans le même moment ;
Et pour cela votre oncle arrive heureuſement.

SCENE DERNIERE.

BÉRONTE, LUCILE, ÉRASTE, CLITANDRE, LISETTE.

CLITANDRE.

Je n'ai plus de recours que dans votre assistance.
Monsieur; l'on fait ici beaucoup de résistance.

LUCILE.

O ciel! que dois-je faire en cette extrémité?

BÉRONTE.

On résiste beaucoup aussi de mon côté;
Et votre ami, malgré tout ce que je propose,
Avec même constance à son bonheur s'oppose.
S'il savoit quel objet peut être en son pouvoir,
Il seroit bien fâché de ne le pas avoir.
Oui, s'il savoit ici la Belle qu'il refuse....

ÉRASTE.

Je ne pourrois l'aimer, & c'est-là mon excuse.
Ami, pour n'être pas davantage exposé
A refuser encor ce qu'on m'a proposé....
Dans le dessein que j'ai de mener une vie,
Où l'ame aux passions ne soit point asservie....
Souffre que je m'éloigne, & que pour quelque tems
Je puisse en d'autres lieux...

CLITANDRE.

Ah! parbleu, je prétends
Que tu sois à la nôce. Eh! quelle fantaisie
Te fait m'abandonner? est-ce par jalousie?

ÉRASTE.

Qui! moi?... Tu penferois...

CLITANDRE.

Bon! je ne penfe rien.
Je badine avec toi; ne le vois-tu pas bien?
Mais fi tu t'obftinois à vouloir d'ifparoître,
De ne rien foupçonner je ne ferois plus maître.

ÉRASTE.

Pour faire ici ceffer de femblables erreurs,
Je refte.

CLITANDRE.

Je vais donc contenter tous les cœurs.
Faites que cette main, Monfieur, me foit donnée.

BÉRONTE.

Allons, donnez, Lucile.

LUCILE, *détournant la tête.*

O cruel hyménée!

CLITANDRE, *tenant la main de Lucile & d'Érafte.*

C'eft trop long-tems, ami, rire de ton chagrin;
Reçois en ce moment Lucile de ma main.

ÉRASTE.

Clitandre, que fais-tu?...

CLITANDRE.

Pour toi je m'humanife.

LISETTE, *à Lucile.*

Allez, tournez la tête.

LUCILE.

Ah! ciel! quelle furprife!

CLITANDRE.

Avois-je tort ? ce cœur n'eſt-il pas déſarmé ?
Avouez qu'à préſent de vous je ſuis aimé.

LUCILE.

Par vous j'éprouve un ſort que je n'oſois attendre,
Et ſans ceſſe j'aurai des graces à vous rendre.

ÉRASTE.

Mais, ne puis-je ſavoir par quel évenement ?...

CLITANDRE.

On t'éclaircira tout. Mais ſache ſeulement,
Qu'apprenant de ton cœur la paſſion ſoudaine,
J'ai voulu quelque tems rire un peu de ta peine ;
Si vos troubles ſecrets m'ont fait un vrai plaiſir,
J'en reſſens encor plus cent fois à vous unir.

LISETTE.

Ma Maitreſſe auroit eu beaucoup moins de ſouffrance,
Pour peu qu'elle eût été de cette confidence.

LUCILE.

Mon oncle, permettez qu'embraſſant vos genoux,
Je vous déclare ici....

BÉRONTE.

Lucile, levez-vous ;
Entre ces deux amis, aimables, faits pour plaire,
Vous ne pouviez avoir qu'un heureux choix à faire.
Allons tout terminer.

LISETTE.

Tout eſt d'accord ici,
Et l'Amour eſt content. Meſſieurs, ſoyez-le auſſi.

FIN.

L'AMOUR MUSICIEN.

L'AMOUR MUSICIEN,

COMÉDIE

En un Acte, en Vers,

PAR M. POISSON;

Représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le . . . . .

ACTEURS.

DAMON.

ISABELLE.

ANGÉLIQUE.

LÉANDRE.

LISETTE.

UN POËTE.

LA BRIE.

CARLIN.

LAQUAIS.



L'AMOUR MUSICIEN, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

TANDIS qu'à compoſer votre oncle encor s'applique,
Et qu'il eſt dans l'accès de ſa fièvre lyrique,
Du chagrin qui vous tient, de grace, inſtruiſez-moi.
Vous n'avez rien à craindre ; & je jure ma foi,
Que dans tout l'Univers, il n'eſt point de Suivante
Qui ſache mieux que moi l'emploi de confidente :

J'ai même des conſeils qui, dans un mal preſſant,
Pour les filles, ſur-tout, ſont d'un ſecours puiſſant.

ISABELLE.

Moi, j'aurois des chagrins! Liſette, tu veux rire?

LISETTE.

Je vois que vous auriez de la peine à les dire.
Il eſt certains ſoucis, tenus au fond du cœur,
Que l'on craint d'avouer par excès de pudeur:
Pour vous débarraſſer de cette peine extrême,
Je veux de vos ſecrets faire l'aveu moi-même;
Et ſans plus différer, entre nous, ſans éclat,
Je vais de votre cœur découvrir tout l'état.

ISABELLE.

Tu me ſurprends, Liſette, avec un tel langage.

LISETTE.

Mais ſoyez équitable; & quand je vous ſoulage
D'un fardeau ſi peſant, ayez la charité
De ne me point ici nier la vérité.
Je puis vous être utile, & votre confiance
Me fera vous ſervir de toute ma puiſſance.

ISABELLE.

Avec fidélité je crois que tu me ſers,
Puiſqu'avec tant d'ardeur tes ſoins me ſont offerts,

Et que de tes conſeils tu veux que je profite ;
Si tu peux pénétrer le trouble qui m'agite,
Oui, je t'avouerai tout, ſans rien diſſimuler.

LISETTE.

Ah! voilà qui va bien ; c'eſt comme il faut parler.
Nous ne pouvons, je penſe, être ouïs de perſonne ;
Parlons. Le peu de ſoin que votre oncle ſe donne
Au ſujet des Procès, dont il eſt Rapporteur,
Qui depuis plus d'un an ſont traînés en longueur ;
Ses divertiſſemens, ſes fêtes & ſes danſes,
Qui l'entraînent ſans ceſſe à de groſſes dépenſes ;
Un logis, tous les jours plein d'affamés Auteurs,
De Danſeurs turbulents, & d'altérés Chanteurs ;
De grands biens qu'on diſſipe, & dont la perte entière
D'ordinaire n'eſt pas du goût d'une héritière :
Avouez que voilà, ſans tant de queſtions,
Un petit abrégé de vos réflexions.

ISABELLE.

Liſette, il eſt trop vrai ; voilà ce qui m'occupe.

LISETTE.

Mais ce n'eſt pas-là tout, je ne ſuis pas ſi dupe,
Et votre cœur n'eſt pas tout-à-fait ſoulagé :
Il nous revient encore un petit abrégé.

ISABELLE.

Quoi! ce n'eſt pas-là tout ?

LISETTE.

Non.

ISABELLE.

Je ne puis comprendre...

LISETTE.

Je vais donc m'expliquer ; il eſt certain Léandre...

ISABELLE.

Tu parles de Léandre ?

LISETTE.

Eh! oui ; fais-je ſi mal?
De nos réflexions c'eſt l'objet principal.
Quoi! le rouge d'abord au viſage vous monte!
Une fille à vingt ans, encore a de la honte!
La choſe eſt étonnante ; apprenez-moi comment
Vous faites pour avoir du rouge en un moment.

ISABELLE.

Sans doute, ce matin, j'en ai trop mis, Liſette.

LISETTE.

Non, non, ce n'eſt point-là le rouge de toilette ;
C'eſt celui que l'Amour prépare avec ſes traits,
Et qu'on voit rarement débiter au Palais.
Mais, ſi vous m'en croyez, laiſſons ce badinage,
Parlez à votre tour, & changeons de langage ;

Vous voyez que je fuis inftruite de vos feux,
Que je fais que Léandre eft l'objet de vos vœux ;
Fiez-vous donc à moi, n'ayez nulle réferve,
Et dites franchement s'il faut que je vous ferve.

ISABELLE.

Que tu viens d'augmenter le trouble de mon cœur !
Léandre... D'où fais-tu ?...

LISETTE.

N'ayez aucune peur.
Si j'ai de vos fecrets un peu de connoiffance,
Vous devez vous en prendre à mon expérience.
Je ne fuis pas novice, &, depuis plus d'un jour,
Je fuis inftruite à fond du manège d'Amour.
Qu'on parle, qu'on fe taife, ou que l'on diffimule,
Je fais ce que l'on fent, je vois pour qui l'on brûle ;
Je ne veux des Amans qu'obferver le maintien,
Je les entends toujours, fans qu'ils fe difent rien.
Un éventail porté vers le coin de la bouche,
Un mouvement de lèvre, un changement de mouche ;
Du tabac que l'on offre, & qu'on trouve excellent ;
Une toux affectée, un faux éternuement,
Un gant que l'on défait fans qu'il foit néceffaire ;
Une main qu'en paffant adroitement l'on ferre :
Que vous dirai-je, enfin ? de tous ces petits foins,
Mes yeux ont autrefois été tant les témoins,
J'en ai tant vu, tant vu, qu'à préfent, fans fatigue,
Un coup d'œil me fuffit pour connoître une intrigue.

ISABELLE.

Rien ne peut t'échapper, Lisette, & je vois bien,
Qu'il ne m'est plus permis de te déguiser rien.

LISETTE.

De ma fidélité vous devez vous attendre:
Parlons donc librement de cet heureux Léandre;
Depuis quand l'avez-vous connu?

ISABELLE.

Depuis six mois;
Je le vis en ce lieu pour la première fois;
Il vint, sur un procès assez considérable,
Entretenir mon oncle.

LISETTE.

Il vous parut aimable?

ISABELLE.

Tout-à-fait.

LISETTE.

Son esprit?

ISABELLE.

Nul ne passe le sien,
Et dans tout ce qu'il dit...

LISETTE.

Au fait; a-t-il du bien?
J'aime l'amour aiſé, je ſuis fille ſincère.

ISABELLE.

Le gain de ce procès, qu'à toute heure il eſpère,
Le doit faire jouir d'une ſucceſſion
Solide, & convenable à ſa condition;
Mais, Liſette, mon oncle...

LISETTE.

Ah! je crois vous entendre.
Votre oncle eſt Rapporteur du procès de Léandre?

ISABELLE.

Tu l'as dit.

LISETTE.

En ce cas nous aurons le deſtin
De ne pas ſi-tôt voir de ce procès la fin.
Vous ſavez que Damon depuis long-tems abjure
La Juſtice, les Loix, & la Magiſtrature,
Et que de l'harmonie amateur à l'excès,
Il aime mieux chanter, que vuider un procès.
Depuis que la Muſique a le don de lui plaire,
Il ne peut plus ſouffrir qu'on lui parle d'affaire;
On ne laiſſe qu'entrer Poëtes & Chanteurs,
Et la porte eſt fermée à tous Solliciteurs.

Il a fait du Couvent ſortir votre cadette,
Pour la rendre en muſique une fille parfaite.
L'Opéra fait déjà ſon inclination:
Elle a pour les plaiſirs de la vocation,
Et ne reſpire ici que fête & que bombance.
Votre oncle, admirateur de ſa voix, de ſa danſe,
Lui laiſſe exécuter toutes ſes volontés,
Et la va mettre au rang de nos enfans gâtés:
C'eſt dommage qu'un homme, avec tant de mérite,
Faſſe voir ſi peu d'ordre & ſi peu de conduite;
Car enfin en tous lieux de chacun révéré,
On le tient Juge integre, équitable, éclairé...

ISABELLE.

De bien rendre juſtice il a le don ſuprême.

LISETTE.

Il devroit bien auſſi ſe la rendre à lui-même:
Il faut que je lui parle, & trouver le moyen
De lui faire ſentir...

ISABELLE.

Liſette, n'en fais rien;
Tu pourrois l'irriter.

LISETTE.

Je ne crains point ſa bile;
Il ſait pour ſes plaiſirs que je lui ſuis utile.

Ma voix, telle qu'elle eſt, lui ſert dans le beſoin;
Son courroux contre moi ne ſauroit aller loin.
Mais, s'il vous plaît, avant que de rien entreprendre,
Ce ſeroit mon avis de voir un peu Léandre;
Dites-moi, croyez-vous que, dans un cas pareil,
Il fût mal de tenir tous les trois un conſeil?

ISABELLE.

Non.

LISETTE.

Cela vous fera de la peine, peut-être?

ISABELLE.

Point du tout.

LISETTE.

Je le crois; mais qui vois-je paroître?

ISABELLE.

C'eſt ſon valet, ſans doute; il trouve chaque jour
Quelque nouveau moyen pour me rendre...



SCENE II.

ISABELLE, LISETTE, LA BRIE.

LISETTE, *abordant la Brie.*

BON jour.

Approche, mon ami.

LA BRIE, *posant une Basse.*

J'ai l'épaule meurtrie ;

Peste de l'instrument.

LISETTE.

C'est Monsieur de la Brie !

LA BRIE.

C'est Lisette, je crois ?

ISABELLE.

Quoi ! vous vous connoissez?

LA BRIE.

Eh ! bon jour, ma charmante ; il faut que...

LISETTE.

C'est assez,

Fais ta commiſſion en toute diligence,
Nous renouvellerons enſuite connoiſſance.

LA BRIE.

Perſonne donc ici ne peut être ſuſpect?

ISABELLE.

Non.

LA BRIE.

Je puis donc donner...

LISETTE.

Oui.

LA BRIE.

Parlant par reſpect,
Voici certaine lettre...

(*Iſabelle lit la lettre.*)

LISETTE.

Eh bien! avec ta Baſſe,
Tu trompes donc le Suiſſe?

LA BRIE.

Oui, par elle je paſſe.
Il me faut bien, parbleu, ſervir de ce moyen:
perſonne n'entre ici, s'il n'eſt Muſicien,

Et le peſte de Suiſſe eſt cloué ſur la porte :
Avec ſon baragouin, que le diable l'emporte.
L'être Muſicien, Monſir ?... Oui... Vous entrir.
L'être Solliciter, Monſir ?... Oui... Vous ſortir.
On a beau lui vouloir préſenter des piſtoles,
L'on n'en ſauroit jamais tirer d'autres paroles.

LISETTE.

Ainſi le veut Damon : aux Muſes trop ſoumis,
Il a, pour le Parnaſſe, abandonné Thémis.
Soutien des beaux-Eſprits, protecteur de la Scène,
Des Poëtes du tems il s'eſt fait le Mecène ;
Et diſſipant pour eux le plus beau de ſon bien,
Le Mecène dans peu pourra n'avoir plus rien.

LA BRIE.

Mais ſa Charge rapporte, & toutes les Séances...

LISETTE.

Ce qu'il en aime mieux, tiens, ce ſont les Vacances.

ISABELLE, *après avoir lû.*

Que fait-il à préſent ? dis.

LA BRIE.

Chez lui plein d'amour,
Avec impatience il attend mon retour :
Ne me donnez-vous pas un petit mot de lettre ?

ISABELLE.

Lifette, qu'en dis-tu ?

LISETTE.

Faut-il vous le permettre ?
La demande eft plaifante !

ISABELLE.

Aurai-je bien le tems ?
Si mon oncle...

LISETTE.

Damon jamais n'entre céans
De fi bonne heure.

ISABELLE.

Mais...

LISETTE.

Allez, fans contredire.

LA BRIE.

C'eft qu'elle ne fait pas, peut-être, encore écrire.



SCENE III.

LISETTE, LA BRIE.

LISETTE.

AH ! que l'amour eſt ſot chez les jeunes Amans!

LA BRIE.

Moi, je ne le hais pas dans les commencemens.

LISETTE.

Depuis quand es-tu donc le valet de Léandre ?

LA BRIE.

Depuis quatre ou cinq mois j'ai bien voulu le prendre.
J'en ſuis aſſez content ; il fait ce que je veux,
Il me ſert, je le ſers, nous nous ſervons tous deux ;
Il eſt ſage, aſſidu, fidele, débonnaire,
Et je ne compte pas ſi-tôt de m'en défaire.

LISETTE.

C'eſt-à-dire qu'il eſt près de vous en faveur.

LA BRIE.

C'eſt un joli garçon, & qui me fait honneur.

LISETTE.

Et pourquoi n'es-tu plus chez ta vieille Baronne ?
Cette condition me sembloit assez bonne.

LA BRIE.

Il est vrai ; le commerce en étoit assez doux :
Mais il est arrivé du grabuge entre nous.

LISETTE.

Et comment ?

LA BRIE.

Elle avoit pour la chambre une fille.

LISETTE.

Ah ! ah !

LA BRIE.

Jeune, brunette, & même assez gentille.

LISETTE.

Ensuite ?

LA BRIE.

Mon aspect lui parut gracieux ;
Sur mon mérite, enfin, elle jetta les yeux.

LISETTE.

Le fat !

LA BRIE.

En peu de tems nous fîmes connoiſſance ;
Nous vivions ſagement, en bonne intelligence,
Lorſqu'un certain rival, de mon bonheur jaloux,
Voulut me ſupplanter ; nous en vînmes aux coups.
La Baronne ſût tout, elle en fut irritée ;
La fille, pour ſa part, fut un peu ſouffletée ;
De ſorte qu'un beau jour, piqués avec raiſon,
Nous prîmes le parti de quitter la maiſon.

LISETTE.

Je ſais comme l'on doit entendre ce langage ;
L'on vous chaſſa tous deux comme mauvais ménage.

LA BRIE.

Il eſt vrai qu'à la fin on vit ſa taille...

LISETTE.

Holà.

Revenons à Léandre, & laiſſons tout cela.
Franchement, aime-t-il fortement ma Maitreſſe?

LA BRIE.

Il a pour elle autant d'amour & de tendreſſe,
Que j'en ai pour le vin.

LISETTE.

Donc il l'aime à l'excès.

LA BRIE.

Sans doute ; ah! s'il gagnoit ſon malheureux procès!
Quand crois-tu que ton Maître à ce procès s'applique?

LISETTE.

Quand on rapportera les caufes en mufique.
Mais quel eft ce procès ? je n'en fais rien encor.

LA BRIE.

Pour mon Maître, ma foi, c'eft un procès tout d'or;
En gros voici le fait. Léandre, en fon jeune âge,
Laiffa là fa Patrie, & fur la mer voyage;
Au bout de quelque tems le bruit court de fa mort:
Un Voyageur l'affure, on croit vrai fon rapport;
Il revient, il apprend le trépas de fon père,
Pleure, gémit, regrette une perte fi chère;
Se montre à fes parens, redemande fon bien,
On lui dit qu'il eft mort, il dit qu'il n'en eft rien;
Aucun des héritiers ne veut le reconnoître:
Et voilà ce qui fait le procès de mon Maître.



SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE, LA BRIE.

ISABELLE.

TIENS, voilà pour Léandre ; & toi, reçois ceci.

LA BRIE.

De deux cœurs, à la fois, vous calmez le ſouci.
Juſqu'au revoir ; je vais reprendre cette Baſſe,
Retourner au plutôt, de crainte de diſgrace.



SCENE V.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

JE ne ſais quel projet Léandre a dans l'eſprit ;
Je vais te faire part du Billet qu'il m'écrit.

(*Iſabelle lit.*)

» La difficulté qu'il y a de parler à M. votre » Oncle , & le deſir extrême que j'ai de partager » avec vous des biens qui dépendent de ſes ſoins , » m'ont fait imaginer un ſtratagême , duquel j'oſe » tout attendre ; les entrepriſes les plus folles ont » quelquefois d'heureuſes ſuites : il ſuffit de vous » dire que je paroîtrai tantôt devant vous , en ſa » préſence ; ne ſoyez point ſurpriſe de ce que » vous me verrez faire. Que n'entreprendrois-je » pas , pour parvenir au bonheur de vous poſ- » ſéder ! «

Qu'a-t-il imaginé ? Que feroit-ce , Liſette ?
Ne pénetres-tu point ?

LISETTE.

Peut-être qu'il projette
De venir déguiſé.

ISABELLE.

Lui! pourquoi?

LISETTE.

Pour vous voir
Au divertiſſement préparé pour ce ſoir.

ISABELLE.

Non, ce n'eſt point cela, Liſette, je t'aſſure.

LISETTE.

J'entends venir votre oncle, avec ſa tablature,
Et tout ſon train.



SCENE VI.

DAMON, ISABELLE, LISETTE, *ſuite de Muſiciens.*

DAMON.

ALLONS, tout le monde eſt-il prêt?
Meſſieurs de la Muſique, avancez, s'il vous plait.
C'eſt avec vos deſſus qu'il vous faudra... Liſette...
Ah! bon, vous voilà tous... Tiens, ma Cantate eſt faite;
Mais je ne goûterois qu'un plaiſir imparfait,
Si je n'en voyois pas en ce moment l'effet.
Qu'on diſe qu'aujourd'hui je ne parle à perſonne.

LISETTE.

Et c'eſt l'ordre, Monſieur, que tous les jours on donne.



SCENE VII.

DAMON, ISABELLE, LISETTE, CARLIN, *Valet-de-chambre.*

CARLIN.

MONSIEUR, c'eſt...

DAMON, *aux Symphoniſtes.*

Prenez, vous, cette partition.
Sur-tout à ce paſſage ayez attention.
Iſabelle, tenez.

CARLIN.

Madame la Comteſſe...

DAMON.

Paix... Ici, vivement ; & là, de la tendreſſe.

CARLIN.

Vous reçutes ſa lettre avant-hier au ſoir,
Monſieur.

DAMON.

Oh ! je n'ai pas eu le tems de la voir.

CARLIN.

La réponſe, Monſieur ; que faut-il que je diſe ?

DAMON, *préludant.*

La réponſe ?... Morbleu !... Qu'elle ſe tranquilliſe.

SCÈNE VIII.

SCENE VIII.

DAMON, ISABELLE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR.

DAMON.

Eh! queſt-ce encor? la peſte ſoit des gens!
Pour me parler d'affaire, ils prennent bien leur tems!

LE LAQUAIS.

C'eſt ce vieux Commandeur, Monſieur; depuis une heure
Il eſt dans votre cour.

DAMON, *préludant toujours.*

Eh bien! qu'il y demeure.
Ouvrez ce clavecin; le ton me ſemble bas.

LE LAQUAIS.

Que dirai-je, Monſieur?

DAMON.

Tout ce que tu voudras.

LE LAQUAIS.

Que vous chantez?...

DAMON.

Le traître!

LE LAQUAIS.

Il eſt là-bas qui jure.

DAMON, *lui donnant un soufflet.*
Oui, dis-lui que je chante.

LISETTE.
Et qu'il bat la mesure.

CANTATE.

TERPSICHORE, Muse charmante,
Que votre empire a de douceurs!
En vous tout séduit, tout enchante;
Et vous régnez sur tous les cœurs.



Lorsque, par un air tendre,
Vous imitez le murmure des eaux,
Ou le ramage des oiseaux,
Nous croyons les entendre.

Quand, par de doux accords,
Des mortels qu'Amour blesse,
Vous nous exprimez la tendresse,
Nous ressentons tous leurs transports.



Si des mers en courroux, par quelque affreux orage,
Vous nous représentez l'image,

Nous croyons voir l'inſtant
D'une fin déplorable :
Mais cette terreur cede au plaiſir qu'on reſſent ;
Et vos ſons ſavent rendre aimable,
Un ſpectacle effrayant.

DAMON.

Je ſuis content de moi ; franchement je l'avoue.
Et toi, dis ?

LISETTE.

Sur vos airs, vous aimez qu'on vous loue:
C'eſt un foible, entre nous, qui ne vous ſied pas bien.
Vous êtes en cela par trop Muſicien.

DAMON.

Ah ! j'aime la Muſique, elle fait mon délice.

LISETTE.

Si vous aimiez de même à rendre la juſtice,
Que vous feriez parfait !

DAMON.

Et ne l'aimé-je pas ?

LISETTE.

Oui, l'on chante ici-haut, & l'on pleure là-bas.
Je vois le même train tant que dure l'année ;
La Muſique commence, & finit la journée,

Sans qu'un Solliciteur puiſſe avoir l'agrément
De vous entretenir, de vous voir, ſeulement.

DAMON.

Vas-tu me quereller ?

LISETTE.

Ma foi, vous pouvez croire,
Quand je vous parle ainſi, que c'eſt pour votre gloire;
Je compatis pour vous, je ſais ce qu'on en dit:
C'eſt un Juge équitable, il a beaucoup d'eſprit;
Pour ſon intégrité, par-tout on le renomme;
Il eſt ce qu'on appelle un parfait honnête-homme;
Mais il trouve du tems tous les jours pour chanter,
Et n'en ſauroit avoir quand il faut rapporter.
Voilà les petits traits qu'on lance dans le monde.

DAMON.

Va, j'empêcherai bien que davantage on gronde.
Je me doute de ceux qui parlent ſur ce ton,
Ce peut bien être Éraſte, ou Géronte, ou Criton;
Tiens, je vais parier que, de toute la clique,
Il n'en eſt pas un ſeul qui ſache la Muſique.

LISETTE.

Eh! quoi! ne pourrez-vous n'avoir jamais d'égard
Que pour ceux ſeulement qui connoîtront cet art?
Mais, Monſieur, vous riez; & je vous crois trop ſage,
Pour tenir tout de bon, un ſemblable langage.

Si la loi demandoit que tous Solliciteurs
Fuſſent Muſiciens, ou bien Compoſiteurs,
Ces Meſſieurs, la plupart, je crois, ſeroient à
plaindre.

DAMON.

Leurs procès ſont en ordre ; ils ne doivent rien
craindre.

LISETTE.

Ils ne doivent rien craindre ? oui, voilà qui va bien,
Mais cependant, pour eux, vous ne finiſſez rien.
Sur-tout il en eſt un que je plains ; c'eſt Léandre :
Depuis près de ſix mois, vous le faites attendre.
Vous jurez tous les jours de remplir ſes ſouhaits,
Et tous les jours, pour lui, ce ſont nouveaux délais ;
Si vous ſentiez les coups de ces revers terribles,
Et quel mal cela fait aux cœurs qui ſont ſenſibles!

DAMON.

Le procès de Léandre eſt prêt à rapporter.
Je pourrois au Palais même me tranſporter
Dès demain, dès ce jour, s'il étoit néceſſaire,
Et ne veux qu'un inſtant pour finir ſon affaire.
Cependant j'aime à voir ton zele officieux ;
Tu me fais ſur moi-même ouvrir un peu les yeux.
Oui, j'ai tort, il eſt vrai ; l'ame ſe montre ingrate,
Lorſque... Recommençons encor notre Cantate.

LISETTE.

Fort bien! ſi ſes remords euſſent duré long-tems,
Ç'eût été le plus grand de mes étonnemens.

DAMON.

Elle m'a fait plaisir, il faut encor l'entendre.
Mais, qui vient nous troubler ?

ISABELLE.

Lisette, c'est Léandre.

DAMON.

Le fâcheux contre-tems! Léandre dans ces lieux !
Morbleu...

SCENE IX.

LÉANDRE, DAMON, ISABELLE, LISETTE.

LÉANDRE.

LÉANDRE encor, Monsieur, s'offre à vos yeux,
Et vient vous présenter...

DAMON.

Mais, Monsieur, il me semble
Vous avoir déjà dit....

ISABELLE.

Ah! Lisette, je tremble.

DAMON.

Que vous ne deviez point vous tant inquiéter ;
Votre cauſe eſt fort juſte, il faut la rapporter :
Mais il eſt, avant vous, des gens à ſatisfaire,
Ne vous embarraſſez en rien de votre affaire ;
Dans peu...

LÉANDRE.

De grace, avant que je quitte ces lieux,
Sur ce Placet, Monſieur, daignez jetter les yeux.

DAMON.

Bon ! pourquoi ce Placet ? Je ſais ce qu'il peut dire.

LÉANDRE.

Monſieur, il eſt en vers.

DAMON.

En vers, il faut le lire :
Quoi ! vous faites des vers ? Ma foi j'en ſuis charmé.

LÉANDRE.

Monſieur, c'eſt un talent que j'ai toujours aimé.

LISETTE, *à Iſabelle.*

Je devine à-peu-près la fin de l'aventure,
Et de ce Placet-là, je tire un bon augure.

DAMON, *lit.*

Si d'une eſpéranee nouvelle
Vous avez ſû flatter mon cœur,
Une impatience cruelle
En détruit la douceur.
Sur ſon Trône Thémis ſans ceſſe vous appelle,
Prenez-y place en ma faveur ;
Hélas ! tout mon bonheur
Dépend de vous & d'elle.
C'eſt me ſolliciter, Monſieur, très-galamment,
Et je ſaurai répondre à ce Placet charmant ;
Oui, vous pouvez compter que, ſans nulle remiſe,
Je m'emploierai pour vous.

LÉANDRE.

Souffrez que je vous diſe,
Que ſur ces mêmes vers, à vos yeux expoſés,
J'ai fait moi-même un air qui...

DAMON.

Quoi ! vous compoſez
De la Muſique auſſi ?

LISETTE, *à Iſabelle.*

Ne perdons point courage,
Il s'y prend comme il faut.

LÉANDRE.

Monſieur, dès mon jeune âge,

De tout ce qui formoit mon éducation,
La Musique, sur-tout, faisoit ma passion;
C'est un art tout divin, & quiconque le blâme
N'est pourvu, selon moi, de sentiment, ni d'ame:
La Musique, en un mot, est le charme des sens;
Elle calme, adoucit les maux les plus cuisans;
Des amans malheureux fait flatter le martyre,
Et dans tout l'Univers...

DAMON.

Monsieur, je vous admire;
Souffrez qu'on vous embrasse, & qu'il me soit permis
De vous placer au rang de mes meilleurs amis.
Vous voyez devant vous un homme qui n'adore
Qu'Érato, Polymnie, Euterpe, & Terpsichore:
Ces Muses ont pour moi des charmes ravissans,
Et j'estime tous ceux qui sont leurs partisans.
Mais, venons à votre air, il faut que je l'entende,
S'il vous plaît.

LÉANDRE.

Le voici; c'est une Sarabande.

DAMON, *après que Léandre a chanté.*

Il a la voix fort belle.

LISETTE.

Elle va jusqu'au cœur;
Qu'en dites-vous?

DAMON.

Monsieur, je vous jure en honneur
Qu'aucun air ne m'a plû jamais tant que le vôtre ;
Il est fort de mon goût.

LISETTE.

Il est aussi du nôtre.

DAMON.

Je le trouve charmant ; mais je vous dirai plus,
Je voudrois l'avoir fait.

LÉANDRE.

Vous me rendez confus ;
Je n'aurois jamais cru que cette bagatelle.....

DAMON.

Bagatelle ! Non, non, ne la nommez point telle ;
Ce qui me plaît encor de vous infiniment,
Franchement, je le dis, c'est votre goût de chant.
Tous les jours de concert, il faut ici vous rendre,
Je vous en avertis.

LÉANDRE.

Ah ! Monsieur, je...

LISETTE, *à Isabelle.*

Léandre ;

Dans le cœur de Damon, par ma foi, prend accès;
Tenez, vous gagnerez tous deux votre procès.

DAMON.

Je ſuis impatient de vous faire connoître
Quelle eſtime, pour vous, dans mon cœur a ſû naître!
J'agirai pour vos droits avec tant de chaleur....

LÉANDRE.

Votre ſeule amitié fera tout mon bonheur;
Et c'eſt pour moi, Monſieur, la faveur la plus grande.
J'ai fait auſſi des pas ſur cette Sarabande,
Dont je ſouhaiterois que vous fuſſiez content.

DAMON.

Quoi! de la danſe auſſi? Vous êtes étonnant!
Ah! ſans plus différer, Monſieur, voyons la danſe.
Accordez cette grace à mon impatience.

ISABELLE, *à Liſette.*

Liſette, il va danſer.

LISETTE, *à Iſabelle.*

Ma foi c'eſt tout de bon;
Il va faire tourner la cervelle à Damon.

DAMON.

Fort bien.

LISETTE, *à Isabelle pendant que Léandre danse.*

Tous ses pas sont des sentimens. Il passe
Toujours auprès de vous avec assez de grace;
Il profite de tout pour marquer son ardeur,
Et jusques dans sa danse, il fait parler son cœur.

DAMON.

Je ne puis plus tenir contre tant de mérite;
Léandre, c'en est fait, tout pour vous sollicite;
Et de vous rendre heureux j'ai tant d'empressement,
Que je veux dès ce jour, sans nulle retardement,
De mes amusemens vous faisant sacrifice,
Courir au Tribunal, & vous rendre justice;
Quitter tout pour vous seul, par-là vous pouvez voir
Quel plaisir je me fais de remplir votre espoir.
Venez.

LÉANDRE.

Chère Isabelle....

ISABELLE.

Allez en diligence;
Et revenez content; c'est ma seule espérance.



SCENE X.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

JE ne puis revenir de mon étonnement.

ISABELLE.

Et moi je crois rêver, Lisette, en ce moment.

LISETTE, *contrefaisant Léandre.*

Ah! qu'il danse avec grace!.... Un certain tour d'épaule....
Un air de tête aisé... des bras... des yeux...

ISABELLE.

La folle!

LISETTE.

Ma foi, je me sais gré d'être de cette humeur,
Et d'un bonheur prochain c'est un avant-coureur:
L'espérance chez vous devroit aussi renaître.



SCENE XI.

LA BRIE, ISABELLE, LISETTE.

LA BRIE.

DAMON, dans ſon carroſſe à fait monter mon
Maître ;
Où vont-ils donc ſi vîte ?

LISETTE.

Ils vont pour le procès ;
Va-t-en vîte, la Brie, en ſavoir le ſuccès.

LA BRIE.

J'y vais.

ISABELLE.

Apporte-m'en la première nouvelle.

LA BRIE.

J'y vole, fiez-vous à l'ardeur de mon zele.

ISABELLE.

Tu peux joindre Léandre, & lui dire....

LISETTE.

A propos,
Ce ſont ſoins ſuperflus ; car ce n'eſt qu'à huis clos
Que ſe rapportera, ſans doute, cette affaire ?

ISABELLE.

Vraiment, elle a raiſon.

LA BRIE.

Allez, laiſſez-moi faire ;
Je vois le Buvetier dix mille fois par an,
Par lui je ſaurai tout. Vive l'eſprit.

LISETTE.

Va-t-en.
Il pourroit ſe tromper, & quel que ſoit ſon zele,
Ce ſera grand hazard, s'il fait quelque nouvelle.
Mais voici votre Sœur.

ISABELLE.

Ah! je vais l'éviter :
Liſette, entretiens-la ; je ne veux point reſter ;
Toutes ſes queſtions me mettent à la gêne.



SCENE XII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

QU'EST-CE donc qu'a ma Sœur, Liſette ?

LISETTE.

La migraine.

ANGELIQUE.

Oh ! ce n'eſt pas cela ; je le parierois bien.

LISETTE.

Ah ! que c'eſt un ſot mal !

ANGELIQUE.

Ce n'eſt pas-là le ſien ;

Et je ſais...

LISETTE.

Comment donc ? Que voulez-vous donc dire?

ANGELIQUE.

Ma Sœur, depuis un tems, ſe plaint, gémit, ſoupire ;

Elle eſt preſque toujours diſtraite à nos concerts ;
Elle a même oublié la plupart de ſes airs.
Et tout l'ennuie, enfin, tout lui fait de la peine ;
Elle rêve ſans ceſſe....

LISETTE.

Eh bien! c'eſt la migraine :
Voilà comme l'on eſt, quand ce maudit mal prend.

ANGELIQUE.

Vous m'impatientez ; ſuis-je donc un enfant ?
Allez, Liſette, allez, j'ai de l'intelligence,
Et je ſais là-deſſus ce qu'il faut que je penſe.

LISETTE.

Oh! vous ne ſavez rien.

ANGELIQUE.

Non ? Quand ma Sœur tantôt,
Pour écrire une lettre, a monté vîte en haut,
J'ai ſuivi pas à pas, & j'ai fort bien ſû lire
Tout ce qu'elle venoit dans ce moment d'écrire.

LISETTE.

Elle notoit un air. Ah! quel eſprit troublé !

ANGELIQUE.

Eh! non, ce n'étoit point ſur du papier réglé.

LISETTE.

Vous vous êtes trompée, allez, Mademoiſelle.
Quelle étoit cette lettre, & que contenoit-elle ?

ANGELIQUE.

Je ne me ſouviens pas de tout ce que j'ai lû,
Excepté quelques mots : oui, j'en ai retenu,
Comme ſincérité, crainte, éternelle chaine.

LISETTE.

Hé bien !

ANGELIQUE.

Appellez-vous cela de la migraine ?

LISETTE.

Combattrez-vous toujours tout ce qu'on vous dira ?
C'eſt qu'elle copioit des Scènes d'Opéra ;
Et vous, vous avez cru que c'étoit autre choſe.

ANGELIQUE.

Un Opéra ! fort bien ! il étoit donc en proſe ?

LISETTE.

Si votre Sœur ſavoit ceci certainement,
Elle vous feroit bien rentrer dans le Couvent.

ANGELIQUE.

Eh bien ! moi, je dirois les ſecrets, laiſſez faire.

LISETTE.

Quoi! vous diriez?...

ANGELIQUE.

Pourquoi m'en fait-elle myſtère?

LISETTE.

Oh! pour le coup, c'eſt vous qui m'impatientez.
Et pourquoi, s'il vous plaît, vos curioſités,
Mademoiſelle?

ANGELIQUE.

Ah! ah! c'eſt afin de m'inſtruire,
Quand j'aimerai quelqu'un, comme l'on doit écrire.

LISETTE.

Vraiment, c'eſt de bonne heure.

ANGELIQUE.

Et voilà ce que c'eſt;
Dans le monde, chacun ſonge à ſon intérêt.

LISETTE.

Vous, aimer?

ANGELIQUE.

Pourquoi non?

LISETTE.

La chofe eft trop plaifante !
Vous n'aimerez jamais, vous êtes trop méchante.

ANGELIQUE.

Je n'aimerai jamais ? je connois trop mon cœur,
Et j'aurai la migraine auffi-bien que ma Sœur.

LISETTE.

Allez, allez plutôt fonger à votre danfe ;
Le maître va venir, felon toute apparence.

ANGELIQUE.

Que dites-vous, mon maître ? Ah ! le pauvre garçon !
C'eft moi préfentement qui lui donne leçon :
Mais je ne fonge pas qu'il faut que je m'apprête
Pour le bal de ce foir. Pour moi l'on fait la fête ;
Et je n'y ferai pas d'un petit ornement ;
Nous avons certains airs... Adieu, ma chère enfant.

LISETTE.

La petite friponne en fait plus à fon âge,
Qu'une autre à vingt-cinq ans.



SCENE XIII.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

ALLONS, ferme, courage;
Les inftans, je le vois, vous femblent un peu longs;
On tarde toujours trop, lorfque nous attendons.

ISABELLE.

Ah! je fens dans mon cœur la peine la plus rude,
L'efpérance s'y joint avec l'inquiétude;
Mille troubles nouveaux que je ne puis dompter,
Sans ceffe, tour-à-tour, me viennent agiter;
Je reffens, à la fois, la joie & la trifteffe.
Que te dirai-je, enfin? foit crainte, foit tendreffe,
Je n'ai jamais tant pris à Léandre intérêt.

LISETTE.

L'amour eft dans fon plein, voilà tout ce que c'eft;
Mais, qui vient en ce lieu? la plaifante figure!
Cet homme, d'un Poëte, a toute l'encolure:
Que voulez-vous, Monfieur? Parlez.



SCENE XIV.

ISABELLE, LISETTE, UN POËTE.

LE POËTE.

MONSIEUR Damon,
C'eſt lui que je demande ; eſt-il en ce lieu ?

LISETTE.

Non,
Et même il ne viendra que fort tard de la Ville.

LE POËTE.

J'ai donc pris pour le voir une peine inutile ;
Comme je ſais qu'il eſt un des fils d'Apollon,
Qu'il fait parler de lui dans le ſacré Vallon,
Je venois, comme fils auſſi du même père,
Lui rendre, avec reſpect, un hommage ſincère.

LISETTE.

C'eſt-à-dire, Monſieur, que vous êtes Auteur ?

LE POËTE.

Oui, Madame, &, de plus, votre humble ſerviteur.

ISABELLE.

Tu vas le retenir.

LISETTE, *à Isabelle.*

J'aime ſon air groteſque ;
Il nous divertira, je le trouve burleſque.
(*Haut.*)
Nous voyons des Auteurs de genres différens,
Les uns ſont ſérieux & les autres plaiſans.
Peut-on ſavoir quel eſt votre genre d'écrire ?

LE POËTE.

Je m'étois autrefois mêlé de la Satyre,
Je ſuivois volontiers les pas de Juvenal,
Et me modelois fort ſur mon original ;
Mais, j'ai vû qu'elle avoit des pointes périlleuſes,
Que ſes ſuites toujours étoient trop orageuſes,
Et que, quelle que fût de ſes traits la douceur,
Ils retomboient ſouvent ſur le dos de l'Auteur.

LISETTE.

Cette démangeaiſon d'écrire de la ſorte
Ne vous a pas duré ?

LE POËTE.

Non, le diable m'emporte ;
J'abandonne ce genre à ces Poëtes fols,
Bourrés, cicatriſés, & qui ſont faits aux coups.

ISABELLE.

Peut-être faites-vous des Pièces de Théatre ?

LE POËTE.

Encor moins ; autrefois j'en étois idolâtre,

On en a joué même une de moi jadis ;
Mais elle tomba net, franchement je le dis.

LISETTE.

Comment ! elle tomba ! Ce fut donc par cabale ?

LE POËTE.

Oui, je vous en réponds ; elle fut générale.
Chacun également prit le même travers ;
Car on n'en put jamais entendre que deux vers.

LISETTE.

La chofe eft étonnante, on ne peut davantage ;
Deux vers fuffifent-ils pour juger d'un ouvrage ?

LE POËTE.

Oui, dès le fecond vers, on lui fit fon procès :
J'avois bien cependant compté fur le fuccès ;
Mon efprit s'égayoit & battoit la campagne ;
J'élevois, comme on dit, des châteaux en Efpagne ;
Et déjà fur l'efpoir du gain de mon labeur,
J'en mettois à profit d'avance la valeur ;
Sur-tout, j'aurai, difois-je, une Bibliothèque.
A peine eus-je de quoi m'acheter un Senèque.

LISETTE.

La cabale fe fit par de jaloux Auteurs,
Sans doute ?

LE POËTE.

LE POËTE.

Non ; ce fut la faute des Acteurs.

LISETTE.

Bon ! cela ne se peut, puisqu'ils n'eurent qu'à peine
Le moment d'en venir à la première Scène,
C'est-là les condamner assez mal-à-propos.

LE POËTE.

Nous mettons, en tel cas, toujours tout sur leur dos.
Quand nous voyons tomber par malheur notre ouvrage,
Nous leur donnons le tort ; c'est l'ordinaire usage.

LISETTE.

Cet usage, entre nous, me semble fort mauvais,
Il faut mieux avouer qu'on a mal fait.

LE POËTE.

Jamais
Nous n'avouons cela ; depuis mon infortune,
Je n'ai point fait de Pièce, & n'en veux faire aucune ;
Je m'amuse à présent à rire de tous ceux
Qui n'ont pas sur la Scène un destin plus heureux ;
Je ris de voir Alcippe à ses Pièces nouvelles
Mandier le suffrage aux loges, dans les aîles,
Courir de toutes parts, pour tâcher d'obtenir
Des applaudissemens qui sont longs à venir ;
Et je ris de le voir alors, dans sa colère,
Battre des mains lui seul au milieu du parterre :

Je ris de voir Arifte, autre Auteur d'à-préfent,
Quand fon ouvrage a plû, vouloir trancher du
Grand;
Et, d'un air de Romain, préfenter une joue,
Ou faire un air de tête au Prince qui le loue:
Comme fi, tout refpect à lui feul étant dû,
Des grands Héros qu'il traite il étoit defcendu.

LISETTE.

A quoi donc à préfent s'applique votre Mufe?

LE POËTE.

A de doctes écrits, toujours elle s'amufe;
Mais l'ouvrage que j'ai commencé depuis peu,
Qui de Monfieur Damon méritera l'aveu,
N'eft pas encor fini.

ISABELLE.

Quel eft-il?

LE POËTE.

Un ouvrage
Inftructif & badin, divertiffant & fage.
Qu'il m'a déjà coûté de veilles & de foins!
Que d'Écrivains furpris! On le feroit à moins.

LISETTE.

Quel titre, s'il vous plaît, a cet ouvrage utile?

LE POËTE.

Ce font toutes les Loix mifes en vaudeville.

LISETTE.

La peſte ! vous aurez bien des Approbateurs.

LE POËTE.

De ce qu'ont établi tous les Légiſlateurs,
Je n'ai rien oublié ; j'ai ſuivi les uſages
Des différens Pays, & des Aréopages ;
Et de cette façon, mes chanſons, & mes vers
Pourront utilement parcourir l'Univers.
On ne peut qu'approuver ma nouvelle méthode ;
Car ayant mis ainſi le Digeſte, & le Code,
Il n'eſt aucun enfant, à quelqu'âge qu'il ſoit,
Qui ne puiſſe en chantant étudier le Droit.

ISABELLE.

Vraiment, c'eſt un grand bien, Monſieur, pour la Jeuneſſe.

LE POËTE.

Ce que j'ai déjà fait, feroit mis ſous la preſſe :
Mais tous les Imprimeurs ſemblent être butés
A me faire enrager par leurs difficultés ;
Et depuis près d'un an, croirez-vous qu'on me traîne
Toujours de mois en mois, de ſemaine en ſemaine ?
Tantôt il faut avoir une autre Approbation,
Tantôt on eſt après une autre édition :
Et je venois prier Monſieur Damon lui-même,
Pour leur faire ſentir leur négligence extrême,
De vouloir m'accorder ſes ſecours obligeans,
Et de faire imprimer mon Livre à ſes dépens ;

Entendant, toutefois, qu'il aura la licence
D'en retirer les fonds ſur ſon produit immenſe.

ISABELLE.

Monſieur, j'en inſtruirai mon Oncle dès ce ſoir.

LE POËTE.

J'en conçois pour mon Livre un favorable eſpoir ;
Être méconnoiſſant n'eſt point mon caractère,
Et je vous en promets à tous un Exemplaire.

SCENE XIV.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

VOILA ce qui s'appelle un grand fou.

ISABELLE.

Son eſprit,
Dès l'abord, s'eſt fait voir dans ce qu'il nous a dit ;
Mais quand il a parlé de ſon dernier ouvrage,
Je n'en ai pas jugé fort à ſon avantage.

LISETTE.

Moi, j'en riois tout bas.

ISABELLE.

Mettre en chanſons les Loix !
Mais, Liſette, quelqu'un fait entendre ſa voix.

LISETTE.

C'eſt celle de la Brie, ou je ſuis bien trompée.

ISABELLE.

Mon ame de frayeur eſt vivement frappée.

SCENE XV.

ISABELLE, LISETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

Soyons toujours joyeux, & vivons ſans ſouci,
C'eſt vous? Je ſuis charmé de vous trouver ici.

LISETTE.

Que fais-tu? Dis-nous donc...

LA BRIE.

Eh bien! l'affaire eſt faite...
La choſe eſt décidée & conclue.

ISABELLE.

Ah! Liſette.

LISETTE.

Il eſt ivre.

LA BRIE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Le maraud!

LA BRIE.

Dans le vin
Je me ſuis efforcé de noyer mon chagrin.
De ſe déchagriner chacun a ſa manière;
Il en eſt qui ſe vont jetter dans la rivière,
Outre que je hais l'eau, je ne ſuis pas ſi fou
Que je ne ſache bien que c'eſt un trait de fou.

LISETTE.

Parleras-tu toujours ſans vouloir nous apprendre ?...

LA BRIE.

Quoi donc ?

LISETTE.

Ce que tu ſais du procès de Léandre ;
Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ? L'a-t-il gagné, perdu ?

LA BRIE.

Eh ! ne voyez-vous pas que je ſuis confondu ?
Quel plaiſir trouvez-vous à redoubler ma peine ?
Tenez, n'y penſons plus.

ISABELLE.

Ah ! je ſuis à la gêne.

LISETTE.

J'étouffe. Malheureux, ne pourrons-nous ſavoir ?...

ISABELLE.

As-tu vu quelqu'un ?

LA BRIE.

Moi, je n'ai vu que du noir ;
J'ai pourtant entendu dire beaucoup de choſes :
Mais dans l'amas confus de différentes cauſes,
La mémoire ne peut....

LISETTE.

Il a bû tellement
Qu'on n'en ſauroit tirer nul éclairciſſement ;
Son ſtyle eſt ſi brouillé...

ISABELLE.

Je crois trop bien l'entendre.

LISETTE.

Allez, il n'a pû voir ni Damon, ni Léandre.

LA BRIE.

Silence, s'il vous plaît ; je vais me rappeller....

LISETTE.

Voyons, ce qu'on pourra de ceci démêler.

LA BRIE.

Un grand homme d'abord a fait un préambule....
Ma foi, ce qu'il a dit n'étoit point ridicule :
A vous dire le vrai, j'étois fort bien placé :
Mais quand tout a fini, je me ſuis avancé ;
La foule, cependant, m'a fait aller de ſorte,
Que je me ſuis encor trouvé près de la porte.

LISETTE.

Le maraud a perdu tellement la raiſon,
Qu'il n'a pû rien ſavoir.

LA BRIE.

Moi, je ne ſais rien?

LISETTE.

Non ;
Puiſque tu ne ſaurois rien du tout nous apprendre.

ISABELLE.

Mais autour de toi, dis, parloit-on de Léandre ?

LA BRIE.

Oh! qu'oui.

LISETTE.

Qu'en diſoit-on ?

LA BRIE.

On diſoit hautement,
Qu'il ſeroit déclaré le père de l'enfant.

LISETTE.

Quel enfant ?

ISABELLE.

Que dit-il ?

LA BRIE.

Oui, la fille en colère,
Elle-même difoit qu'il en étoit le père ;
Qu'elle avoit pièce en main, & que, fans nul effort,
Elle pourroit prouver... Ma foi, mon Maître a tort.

LISETTE.

Eh bien ! à ce difcours que pourroit-on comprendre ?

ISABELLE.

Ce ne fut jamais-là le procès de Léandre.

LA BRIE.

D'autres difoient tout bas, je l'ai bien entendu,
Qu'à la rigueur...

ISABELLE.

Hé bien ?

LA BRIE.

Il feroit...

LISETTE.

Quoi ?

LA BRIE.

Pendu.

ISABELLE.

Lifette, je frémis.

LISETTE.

Quelle crainte eft la vôtre ?
Cet ivrogne aura pris une chambre pour l'autre ;

Plein des vapeurs du vin dont il a fait excès.
A quel endroit, dis-moi, plaidoit-on ce procès?

LA BRIE.

Parbleu, vous me feriez renverser la cervelle;
Ne vous l'ai-je pas dit?

LISETTE.

Eh! non.

LA BRIE.

A la Tournelle.
Et s'il faut des témoins pour....

LISETTE.

Ah! nous y voilà.
Peste de l'innocent! Qui t'a dit d'aller là?
C'est pour le criminel que cette chambre est faite.

LA BRIE.

On ne m'en a pas dit un mot à la Buvette.

ISABELLE.

Ah! je reprends mes sens, Lisette; il m'a fait peur.

LISETTE.

A tout son quiproquo, j'ai deviné l'erreur.
Ah! le joli garçon! qu'il a belle mémoire!

LA BRIE.

Eh bien! j'ai fait la faute; adieu, je vais la boire.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un ivrogne complet;
A ce défaut-là près, il est fort bon valet;
Mais, ma foi, pour le coup, nous allons tout apprendre;
Et j'apperçois venir votre Oncle avec Léandre.

SCENE XVI.

DAMON, LÉANDRE, ISABELLE, LISETTE.

DAMON.

C'EN eſt fait, Iſabelle, & Léandre eſt vainqueur.
Le voilà de ſes biens paiſible poſſeſſeur.

ISABELLE.

Tout de bon ?

LISETTE.

Eſt-il vrai ?

DAMON.

La choſe eſt authentique.
Nous pouvons à préſent faire de la Muſique.

LÉANDRE.

Ah ! Monſieur, s'il vous plaît, différons d'un moment :
Il manque tout encore à mon contentement.
J'aſpire dès long-tems à l'hymen d'Iſabelle,
Ne la refuſez point à mon amour fidele ;
Et me liant à vous par de ſi puiſſans nœuds,
Achevez de me mettre au comble de mes vœux.

DAMON.

Vous l'aimez ?

LÉANDRE.

Oui, Monſieur, de l'amour le plus tendre ;
Et la juſtice enfin que vous m'avez ſû rendre,

Et qui me fait rentrer aujourd'hui dans mes biens,
Flattoit bien moins mon cœur que ces tendres liens.

DAMON.

Bien loin de me montrer à vos defirs contraire,
Vous préfenter fa main eft ce que je veux faire;
L'Amour, je crois, fans peine y foumettra fon cœur,
Et vous avez près d'elle un fort bon Rapporteur:
Vous ne réfiftez pas à cela, que je penfe?

ISABELLE.

Je veux ce qu'il vous plaît.

LISETTE.

Ah! quelle obéiffance!

DAMON.

Je fais tout aujourd'hui pour vos contentemens,
Pour les miens, s'il vous plaît, plus de retardemens;
A remplir mes defirs ici tout vous engage;
Il faut de la Mufique un jour de Mariage:
C'eft par-là, s'il vous plaît, qu'il nous faut commencer;
Aux apprêts de l'hymen, je faurai bien penfer:
J'aurai foin d'ordonner que la Fête foit lefte,
Et, le Contrat figné, vous aurez foin du refte.



SCENE DERNIERE.

ANGELIQUE, ISABELLE, DAMON, LÉANDRE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Mon Oncle, tout eſt prêt ; & quand il vous plaira,
Pour commencer le Bal tout le monde entrera.
Mais, quel eſt ce Monſieur ?

LISETTE.

Il n'eſt plus de myſtère ;
Allez le ſaluer comme votre beau-frère.

ANGELIQUE.

Ma Sœur eſt mariée ?

LISETTE.

Il a reçu ſa foi ;
C'en eſt fait.

ANGELIQUE.

Comment donc ! on fait cela ſans moi !

LISETTE.

Vraiment, on a grand tort ; mais le monde s'avance,
Allons, vive l'Amour, la Muſique, & la danſe.

FIN.

L'ACTRICE NOUVELLE.

L'ACTRICE NOUVELLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

Par M. POISSON.



AVIS DU LIBRAIRE.

CETTE petite Piece que je donne aujourd'hui au Public, fut envoyée il y a quatre à cinq ans aux Comédiens de Paris par un Auteur anonyme. M. Quinaut, l'aîné, l'un des Semainiers, en fit la lecture à la Troupe ; & comme ce gracieux Comédien a le talent de prendre les inflexions de voix de

qui bon lui ſemble, en liſant le Rôle de la nouvelle Actrice, il donna quelques tons d'une Comédienne dont les talens pour le Théâtre font autant les délices du Public, que ſes graces & ſon eſprit font les charmes de ceux qui la voyent dans un moins grand jour. Cette Actrice n'étoit pas préſente à la lecture ; mais en ayant appris quelques circonſtances, & croyant ſe reconnoître à quelques-uns de ſes traits, elle obtint par ſes cabales un ordre qui défendit à ſes camarades de repréſenter cette Piece, & les priva, par une imagination chimérique, de l'avantage réel que leur auroit procuré une Nouveauté auſſi agréable.

Cette Piece m'étant tombée entre les mains, à l'insçu même de son Auteur, j'ai cru devoir dédommager le Public du tort qu'on lui a fait, en le privant de la représentation. Il y trouvera un comique noble, une versification aisée, des pensées brillantes, des portraits nouveaux & naturels, des caracteres particuliers qui n'avoient point encore paru sur la Scene. Si l'on en croit les connoisseurs, une bonne Comédie en un Acte & en Vers, doit être regardée comme le chef-d'œuvre de l'esprit comique; des bornes aussi étroites exigent une précision que le feu & l'imagination produisent, mais qu'une raison exacte sçait diriger.

D'ailleurs j'eſpere que l'impreſſion de cette Comédie déſabuſera l'excellente Actrice qui s'en étoit cru l'Objet mal à propos ; outre qu'il n'y a aucun trait marqué qui la ſingulariſe. Le Public décidera s'il y a quelque Comédienne qui puiſſe pouſſer aſſez loin la vanité & l'amour-propre pour ſe trouver dans ce portrait :

Se mêle du Barreau, de la Cour, de la Guerre ;
Et rien, je crois, n'eſt fait que par ſon miniſtere.
Qu'un emploi ſoit vacant, elle le fait avoir,
Sans trop ſolliciter, à qui le peut vouloir ;
Entre dans le détail des Charges, des Offices,
Des fonds des Hôpitaux, de ceux des Bénéfices :
Par elle celui-ci devient Introducteur,
Celui-là Secretaire, & l'autre Ambaſſadeur.

D'un Fripon, qui voloit partout impunément,
Elle en fit, d'un ſeul mot, hier un Sous-Traitant.

Cette application pourroit peut-

être convenir à la Maîtresse d'un Ministre ; mais quel rapport peut-elle avoir à une Comédienne qui n'a daigné jusqu'à présent exercer son Empire que sur quelques-uns de nos beaux Esprits ?



ACTEURS.

LA BARONNE.

LA COMTESSE.

L'ACTRICE NOUVELLE.

LE CHEVALIER.

LE CONSEILLER.

LE FINANCIER.

L'ABBÉ BIDET.

FRONTIN, Valet de l'Actrice.

LISETTE, Suivante de la Baronne.

Un Laquais du Conseiller.

Plusieurs Laquais de la Baronne.

La Scene est chez la Baronne.



L'ACTRICE NOUVELLE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

QUe veut le beau Frontin aujourd'hui dans ce lieu ?

FRONTIN.

Te rendre ce billet, & t'embrasser.

LISETTE, *lui donnant un soufflet.*

Adieu.

FRONTIN.

Si j'avois cru devoir m'attendre à la ripoſte,
Je vous l'aurois, Madame, envoyé par la Poſte

LISETTE.

Tiens, tiens, baiſe ma main, & ne te fâche plus.
C'eſt donc pour ma Maîtreſſe ? Eh ! quoi ! point de deſſus ?

FRONTIN.

Oh ! dans notre maiſon nous aimons le myſtere.

LISETTE.

Ta Maîtreſſe renferme un rare caractere,
Le manége qu'elle a paſſe l'eſprit humain ;
Mais quand débute-t-elle ?

FRONTIN.

A cinq heures, demain.

LISETTE.

C'eſt ſans doute pour faire applaudir ta Maîtreſſe
Qu'on voit venir ici des gens de toute eſpece ?
Le Chevalier, l'Abbé, le Conſeiller auſſi,
Avec le Financier doivent ſouper ici.

FRONTIN.

Oh! depuis quinze jours j'ai bien fait des affaires!
Que de billets portés, de lettres circulaires!
Dans les Hôtels garnis, les Caffés & le Cours,
Il faut que j'aye été quinze fois, chaque jour;
Elle aura des Batteurs, ou le Diable me tue:
Jamais Actrice enfin ne sera plus battue.

LISETTE.

Moi, je blâme ses soins & ses précautions;
Et pourquoi mendier des approbations?
Si son mérite est sûr, il parlera pour elle:
Estre loué de gré, vaut bien mieux que par zele.
Je ne suis point la dupe, & je le dis tout net,
D'une Actrice qui vient après son Rôle fait,
D'un air de suppliante entrer de Loge en Loge,
Et de chaque payant arracher un éloge.

FRONTIN.

Ma Maîtresse fera bien pis encor. Crois-moi;
Je connois son esprit, & te donne ma foi,
Que s'il en est qui vont dans les Loges pour plaire,
Celle-ci pourroit bien aller jusqu'au Parterre.
Tiens, Lisette, elle est folle, & d'elle il est cent traits

Que l'on ne pourroit croire, & qui pourtant sont vrais.
De Fables, de Romans, sa chambre est toute pleine;
Sans cesse elle s'habille en Princesse Romaine;
De sa fille de Chambre elle a changé le nom.
Je crois qu'elle l'appelle, attendez, Charmion.
Elle me nomme Arcas, & puis tantôt Auguste,
Et celle qui nous fait la cuisine, Laucuste.
Mais écoute la peur qu'un jour elle me fit;
Quand j'y pense, j'en suis encor tout interdit:
Morbleu! qu'on est à plaindre avec telle Maîtresse!
Une nuit répétant son Rôle de Lucrece,
Elle entra dans ma chambre, un poignard à la main,
Et vouloit, malgré moi, que je fisse Tarquin.

LISETTE.

Eh! comment finit donc cette plaisante Scene?

FRONTIN.

A reprendre mes sens j'eus d'abord quelque peine;
Mais je revins à moi, pour finir ce détail,

Quand je vis le poignard n'être qu'un évenrail.

LISETTE.

Parlons de son manége, il ne se peut comprendre,
J'en sçais aussi des traits qui pourront te surprendre :
Il faut qu'elle ait entrée en vingt mille maisons ;
Car avec tout le monde elle a des liaisons ;
Se mêle du Barreau, de la Cour, de la guerre,
Et rien, je crois, n'est fait, que par son ministere.
Qu'un Emploi soit vacant, elle le fait avoir,
Sans trop solliciter, à qui le peut vouloir.
Un mariage fait, elle le fait défaire ;
Une Terre vendue, elle la fait retraire ;
Brouille tous ceux qui sont étroitement liés,
Et raccommode aussi tous ceux qui sont brouillés ;
Entre dans le détail des Charges, des Offices,
Des fonds des Hôpitaux, de ceux des Bénéfices :
Par elle celui-là devient Introducteur,
Celui-ci Secretaire, & l'autre Ambassadeur.
Non je ne pense pas que personne en la vie
Ait avec tel succès sçu pousser l'industrie.
D'un Fripon qui voloit par-tout impunément,
Elle en fit, d'un seul mot, hier un Sous-traitant.

Cette condition eſt, ma foi, ta fortune.

FRONTIN.

Je l'achette bien cher, hélas ! ſi c'en eſt une.
Je ne ſuis pas heureux dans mes conditions ;
J'ai toujours eſſuyé des tribulations :
Je me ſouviens d'avoir ſervi chez certain Homme,
S'il m'y falloit rentrer, j'irois plutôt à Rome.
Morbleu ! que celui-là me menoit joli train !
Il m'auroit fait crever, quoiqu'il fût Médecin :
Tiens, dans cette maiſon je faiſois tout ſans aide ;
Je raſois, je frottois, je portois les remedes ;
Je faiſois la cuiſine & battois les habits ;
Je balayois la cour & je faiſois les lits ;
Ratiſſois le jardin, habillois la Maîtreſſe :
Que te dirai-je enfin, courant, veillant ſans ceſſe,
Tantôt Valet de Chambre, & tantôt Palfrenier ;
Tantôt à la toilette, & tantôt au grenier ;
Travaillant pour l'époux, agiſſant pour la femme,
Je penſois le cheval, & je peignois Madame.

LISETTE.

Il falloit y reſter, peut-être qu'à la fin
Tu ſerois, comme lui, devenu Médecin.

FRONTIN.

Vous pensez vous moquer ; mais apprenez, la Belle,
Que toujours le Valet au Maître se modele.
Tel est notre destin ; chez ceux que nous servons,
Nous sommes, mon enfant, de vrais Caméléons.
Nous imitons leurs mœurs, leurs discours, leurs allures ;
Et souvent nous prenons jusques à leurs figures.
Avec les Conseillers, nous devenons galans ;
Nous prenons un air grave avec les Présidens.
Servons-nous un jaloux ? il nous faut être traître.
Nous sommes comme foux avec un petit-Maître.
Nous prenons un air doux chez le Bénéficier ;
Et sommes insolens derriere un Sous-Fermier :
Mais ta Maîtresse, à toi, Madame la Baronne,
Qui tranche de l'esprit, & sans raison raisonne,
N'en parlerons-nous point ?

LISETTE.

Son style précieux
Devient, depuis un tems, tout-à-fait ennuyeux.

FRONTIN.

Mais que dit-elle encor ?

LISETTE.

De la nouvelle Actrice,
Tant que dure le jour, elle eſt l'admiratrice;
Et la rage qu'elle a pour entendre des Vers,
Mettra, je crois, bientôt ſon eſprit à l'envers;
De ta Maîtreſſe enfin elle a la maladie,
Et ne parle à préſent qu'en vers de Tragédie.
Si la jeune Comteſſe aujourd'hui la vient voir,
On n'entendra que vers du matin juſqu'au ſoir.

FRONTIN.

Je n'y viendrai donc pas, je ſuis las d'en entendre.

LISETTE.

Si ta Maîtreſſe y vient, il faudra bien t'y rendre.

FRONTIN.

Tu crois que la Comteſſe auſſi déclamera?

LISETTE.

Non, mais elle a toujours ſon jargon d'Opéra;
De ſorte que quand l'une a dit un vers tragique,
L'autre prend la parole avec un vers lyrique;
Et ce fol entretien regne ſi fréquemment,
Qu'elles ne peuvent plus ſe parler autrement.

FRONTIN.

Nous nous verrons tantôt, adieu, je me retire.

LISETTE.

Je crois avoir encor quelque chose à te dire,
Je voulois te parler touchant le Chevalier :
Dis-moi donc promptement, crainte de l'oublier,
Pourquoi nous le voyons toujours chez ta Maîtresse ?

FRONTIN.

Il est amoureux fou de la jeune Comtesse,
Et jaloux, qui plus-est ; mais jaloux à mourir :
Et, quoiqu'il soit aimé, rien ne peut le guérir.
Il se brouille souvent pour une bagatelle ;
C'est toujours au logis quelque scene nouvelle ;
Et, comme ma Maîtresse a de l'ambition,
Qu'elle veut des amis, de la protection,
Elle cherche à se rendre à chacun nécessaire ;
Et, pour se ménager l'un & l'autre, & leur plaire,
Le scrupule qu'elle a, te le dirai-je net ?
Elle veut les unir par un hymen complet :
Elle en veut faire autant, je crois, de la Baronne

Avec le Conſeiller ; du moins je le ſoupçonne.

LISETTE.

J'en ſerois aſſez aiſe, & te dis franchement
Que, pour parler pour lui, j'ai quelque engagement.
Près d'elle j'ai promis de faire mon poſſible :
Pour les cœurs généreux, moi, j'ai l'ame ſenſible.
Mais j'entends ma Maîtreſſe.

F R   N T I N.

Adieu, juſqu'au revoir ;
Je vais continuer mon fatigant devoir,
Et porter au plutôt des billets de parterre
Chez les Étudians & les Clercs de Notaire.



SCENE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

LIsette, sçavez-vous ce qu'on joue aujourd'hui ?

LISETTE.

Vous voulez donc aller à la Comédie ?

LA BARONNE.

Oui.

LISETTE.

La *Piéce* que l'on joue est plus belle que rare ;
Car je pense avoir lu sur l'affiche, l'*Avare*.

LA BARONNE.

Oh ! je nirai donc pas.

LISETTE.

Pour demain, nous irons.

LA BARONNE.

Je veux être à midi dans les premiers Balcons.
Je ne veux pas manquer notre Actrice nouvelle.

LISETTE,

Tenez, lisez.

LA BARONNE.

Quoi donc?

LISETTE.

C'est une Lettre d'elle.

LA BARONNE *lit.*

» Je ne sçai quel sera le sort
» De la malheureuse Chimene ;
» Mais je tremble d'avance & frissonne si fort,
» Que je crains de tomber dès la premiere scene.
» Daignez donc avertir pour demain vos amis :
» A vos ordres d'abord ils seront tous soumis.
» Quand vous leur aurez dit que Chimene vous touche,
» Ils prendront tous pour moi des sentimens humains,
» Et même me battront des mains,

» Avant que j'aye ouvert la bouche.
» C'eſt mon peu de perfections
» Qui fait que je vous ſollicite.
» Si je me croyois du mérite,
» Prendrois-je ces précautions?
» Adieu, belle & charmante Dame,
» Que j'aime de toute mon ame,
» Et que j'aimerai même au-delà du trépas.
» Cet Oracle eſt plus sûr que celui de Calchas.

LA BARONNE.

Pour moi la pauvre Enfant eſt pleine de tendreſſe.
Je veux qu'à l'applaudir tout le Public s'empreſſe.
J'ai déjà prévenu bon nombre d'Officiers.
Demain dans le Parterre ils ſeront des premiers.
Ils prieront leurs amis de devenir les nôtres.
Ils n'applaudiront qu'elle, & ſiffleront les autres;
Et de cette façon, dès la premiere fois,
Ils la recevront tous d'une commune voix.

LISETTE.

Tout le Public, je crois, ſera fort content d'elle.

Pour changer de propos, sçavez-vous la nouvelle
Que l'on débite ?

LA BARONNE.

Non. Quelle est-elle ? dis-moi.

LISETTE

Vous faites l'ignorante.

LA BARONNE.

Ah ! je jure ma foi
Que je ne sçai non plus ce que tu me veux dire...

LISETTE.

Le jeune Conseiller n'a pas sur vous empire,
Et vous ne devez pas au plutôt l'épouser ?

LA BARONNE.

Je l'avouerai, Lisette, & sans rien déguiser,
Que depuis quelques jours on m'a sçu faire entendre,
Qu'il ressentoit pour moi la flamme la plus tendre,
Et que l'Hymen m'en fut sur l'heure proposé ;
Que mon cœur à cela se trouvant opposé,

La réponse pour lui ne fut pas favorable.

LISETTE.

Il a beaucoup d'esprit, il est bien fait, aimable;
Il a de la Noblesse, & je ne sçai comment
On peut le recevoir d'un œil indifférent.
A ne pas l'accepter quel sujet vous engage?

LA BARONNE.

Mais je t'avouerai.

LISETTE.

Quoi?

LA BARONNE.

Je le trouve trop sage.
Il n'a pas l'enjouement & la vivacité,
Que font voir aujourd'hui nos gens de qualité.
J'aime l'air petit-Maître, il m'enchante la vue.

LISETTE.

De ces petits Messieurs je suis bien revenue.
Ah! qu'ils ont, selon moi, l'air vain, fou, sot & plat!
Et je voudrois sçavoir quel fut le premier fat
Qui fit naître à Paris cette Secte nouvelle,

Ou le colifichet qu'ils prennent pour modele.
Eſt-il rien de plus ſot que l'eſt leur entretien ?
Ils vous parlent toujours, & ne vous diſent rien.
Quel plaiſir trouve-t'on à leur entendre dire ;
Ah ! te voilà, Marquis, vas-tu chez Artemire ?
Où ſoupes-tu ce ſoir ? mon caroſſe viendra.
Je revins ivre hier. As-tu vu l'Opéra ?
Céphiſe eſt de retour. Que dit de moi Beliſe ?
Donne-moi du tabac. As-tu vu la Marquiſe ?
Et cent autres diſcours, jargons des étourdis,
Qui pourroient rendre fou tel à qui l'on les dit.
Moi, je prendrai bientôt un mari, je l'eſpere ;
Mais il ne ſera pas d'un pareil caractere.
Si vous faiſiez ainſi, vous ne feriez que bien.

LA BARONNE, *en récitant.*

Donne-moi donc, Liſette, un cœur comme le tien.

(Elle continue naturellement.)

Mais déſapprouves-tu l'air naturel & tendre
Qui ſe fait remarquer dans le jeune Clitandre ?
Je ne vois rien en lui qui lui ſoit reproché.
C'eſt un eſprit pliant qui n'a rien de caché.

LISETTE.

LISETTE.

Non, il ne cache rien, il eſt plein de franchiſe ;
Car il montre par-tout les lettres de Beliſe.

LA BARONNE.

Et Damon, qu'en dis-tu ? n'eſt-il pas beau, bien fait ?

LISETTE.

Hélas ! Madame, à qui faites-vous ſon portrait ?
Je ne ſuis pas encor à ſçavoir, je vous jure,
Qu'il peche par l'eſprit, & non par la figure.

LA BARONNE.

Sa voix fait aſſez bien les honneurs d'un repas.

LISETTE.

Qu'il y chante toujours, & qu'il n'y parle pas.

SCENE III.

LA BARONNE, LISETTE, UN LAQUAIS *du Conſeiller.*

LE LAQUAIS.

MOnſieur le Conſeiller m'a chargé de remettre
Entre vos mains, Madame, aujourd'hui cette lettre.

LA BARONNE, *après avoir lu bas.*

Dites-lui que tantôt il ſe rende chez moi.
Liſette, que je ſuis étonnée!

LISETTE.

Et de quoi?

LA BARONNE.

De cette Lettre en vers ſi galamment écrite.
Tu ne m'avois pas dit qu'il avoit ce mérite.
Comment! il fait des vers! Liſette, il me plaira.
Il veut avoir mon cœur, & je crois qu'il l'aura.
Pour ſe faire écouter il fait ce qu'il faut faire.

LISETTE.

Sans ce trait de folie il n'auroit pu vous plaire.
Liſons donc ce billet ſi joliment écrit.
Voyons ſa Poëſie.

LA BARONNE.

Elle eſt pleine d'eſprit.

LISETTE.

» L'amour, ô charmante Baronne!
» Va vous intenter un procès:
» Ne doutez point de ſon ſuccès;
» Car je ſçai que ſa cauſe eſt bonne.
» Il faut à l'amiable en arrêter le cours.

» Il peut, jusqu'au trépas, vous chicaner sans
cesse;
» Et quand on a passé sa jeunesse
» A plaider contre les Amours,
» Il vient un tems où nous perdons toujours.

LISETTE.

De traits vifs & galans la lettre est assortie.
Plaider contre l'Amour, oh ! la forte partie.
Il faut accommoder cette affaire au plutôt.

LA BARONNE.

Va, pour l'accommoder je ferai ce qu'il faut:
Mais j'entends un carosse entrer avec vîtesse.
Si c'est le Chevalier & la jeune Comtesse,
Dis-leur bien que je suis dans un moment ici.
En vers au Conseiller je veux écrire aussi.

SCENE IV.

LISETTE, *seule.*

LA lettre sera longue, à ce que j'imagine,
Et ne s'écrira pas sans Cornelle ou Racine.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE.

MAdame va venir, & vous prie inſtamment
De vouloir bien l'attendre en cet appartement.

SCENE VI.

LA COMTESSE & LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

CHevalier, faites treve à cette humeur rêveuſe,
Ou je vais devenir plus que vous ſérieuſe.
D'un mot dit en riant vous devenez jaloux.
Je ne puis plaiſanter ſans vous mettre en courroux!
Quoi! parce que j'ai dit, ſans avoir nulle idée,

Elle chante.
» Eſt-ce ma faute à moi,
» Si Licas me plaît plus que toi.

Votre ame eſt contre moi de fureur poſſedée.
Je le dis franchement ; ſi vous voulez m'aimer,
A mon humeur badine, il faut s'accoutumer.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, ai-je tort ? rendez-moi donc juſtice.
Mes mouvemens jaloux viennent-ils du caprice ?
Quoi ! dans le même inſtant que je jure à vos yeux,
Qu'excepté mon amour rien ne m'eſt précieux ;
Que je fais mon bonheur de vous aimer ſans ceſſe ;
Que j'atteſte le Ciel que ma vive tendreſſe
Juſqu'au dernier moment de mes jours durera ;
Morbleu ! vous répondez par un trait d'Opéra ;
Et pour comble de maux, ce trait eſt un paſſage
Que je ne puis tourner qu'à mon déſavantage.

LA COMTESSE.

Mais quand j'ai dit cela, c'eſt ſans réflexion.

LE CHEVALIER.

Vous me prêtiez vraiment beaucoup d'attention.

LA COMTESSE

Qu'aurois-je dû répondre ? expliquez-le vous-même.

(*Le Chevalier veut parler, & ſe tait.*)

LA COMTESSE, *continue en chantant ce passage de Roland.*

» J'aimerai toujours mon Berger.

LE CHEVALIER.

Est-ce en chantant, morbleu! qu'on doit dire qu'on aime?

LA COMTESSE.

Comment donc? en pleurant. Je hais le sérieux,
Et ne veux point aimer le mouchoir sur les yeux.
Croyez-vous, dites-moi, changer mon caractere
Avec cet air chagrin, avec ce ton colere?
Je veux bien raisonner un instant avec vous.
Je vous l'ai déjà dit, j'abhorre les jaloux;
Et si vous ne changez avec moi de langage,
Il ne faut plus compter sur notre mariage.
Je ne fais point un choix pour vivre dans l'ennui.
Si je prends un Epoux, c'est pour rire avec lui.

LE CHEVALIER.

Croyez-vous que de rire on puisse avoir envie,
Quand on vous fait mourir tous les jours de la vie;
Et qu'on ne prend jamais soin de vous radoucir
Sur un doute, un soupçon qu'un mot peut éclaircir?
Voilà ce qui fait seul aujourd'hui mon supplice.

LA COMTESSE.

Et sur quoi voulez-vous que je vous éclaircisse?

LE CHEVALIER.

Par exemple, tantôt j'ai vu ...

LA COMTESSE.

Quoi, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui, j'ai vu de chez vous ſortir le Conſeiller.

LA COMTESSE *rit.*

Et quoi ! le Conſeiller à préſent vous occupe ?
Serez-vous donc toujours de vous-même la dupe ?
Mais quel plaiſir prend-on à faire ſon tourment ?

LE CHEVALIER.

Sçachons.

LA COMTESSE, *en chantant.*

» Pour moi l'amour eſt un plaiſir charmant.

LE CHEVALIER.

Encor !

LA COMTESSE, *en riant.*

Le Conſeiller, puiſqu'il faut vous le dire.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! quoi ! vous rirez toujours ?

LA COMTESSE, *en chantant.*

» Je prétends rire.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE, *à la Comteſſe.*

MA Maîtreſſe vous prie en ce même moment,
De vouloir bien paſſer dans ſon appartement.
Elle a quelques ſecrets à vous dire, je penſe.

LA COMTESSE, *au Chevalier qui veut ſortir.*

Attendez-moi : je vais . . . comment donc ? vous ſortez ?

(*Elle chante.*)

» Vous partez, Renaud, vous partez.
Liſette, retenez-le ; empêchez qu'il ne ſorte.

SCENE VIII.

LISETTE, LE CHEVALIER.

LISETTE, *en le ramenant.*

QU'avez-vous donc, Monſieur, pour fuir de la ſorte ?

LE CHEVALIER.

Ah ! Lisette, tu vois un homme au désespoir.

LISETTE.

Et de quoi, s'il vous plaît ? ne puis-je le sçavoir ?

LE CHEVALIER.

Que je suis malheureux !

LISETTE

Qu'est-ce qui vous désole ?

Quel sujet de chagrin ?

LE CHEVALIER.

Morbleu ! j'aime une folle.

LISETTE.

Quoi ! la Comtesse est folle ! & comment, & par où ?

Mais n'est-ce point plutôt qu'elle aimeroit un fou ?

Je remarque en vos yeux un amour peu tranquille.

L'amour est ennuyeux, quand il se tourne en bile.

LE CHEVALIER.

Eh ! qui ne seroit pas de fureur animé,

Quand on s'étoit flatté que l'on étoit aimé ?

LISETTE.

Eh ! vous n'êtes aimé que trop de la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Ah ! quand on aime bien, doit-on rire ſans ceſſe?
Mais, Liſette, ſçais-tu quel ſecret aujourd'hui
Peut avoir la Baronne avec la Comteſſe ?

LISETTE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Ah ! dis-le-moi, Liſette.

LISETTE.

Eh ! pourquoi ? je n'ai garde ;
Ce n'eſt pas vous, Monſieur, que ce ſecret regarde.

LE CHEVALIER.

Tu ne le diras pas ? Liſette, je me meurs !

LISETTE, *bas.*

Oh ! je vois bien qu'il faut adoucir ſes fureurs.
(*haut.*) Raſſurez-vous, Monſieur, tâchez de vous remettre.
Au Conſeiller en vers on écrit une lettre :
Voilà tout le myſtere.

LE CHEVALIER.

Ah ! quelle trahiſon !

LISETTE.

Comment ? l'accès redouble ; & par quelle raiſon ?
Mais j'apperçois Frontin. Ta Maîtreſſe vient-elle ?

SCENE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Lisette, elle me fuit.

LISETTE.

La réponse est nouvelle;
C'est à vous, ce me semble, à marcher sur ses pas,
Monsieur.

FRONTIN.

C'est qu'elle donne audience là-bas.
A peine a-t-elle mis un pied hors de sa chaise,
Que de nos curieux environ quinze ou seize,
Du Café sortant tous avec empressement,
Lui sont venus donner la main fort poliment.
Le Conseiller ensuite, empressé, plein de zele,
A sçu percer la foule, & se ranger prés d'elle;
Et je crois qu'elle monte à présent l'escalier
Avec l'Abbé Bidet & le gros Financier;
Mais la voici.

LISETTE, *au Chevalier.*

Je vais avertir ma Maîtreſſe,
Et compter vos fureurs à la jeune Comteſſe.

SCENE X.

L'ACTRICE, L'ABBÉ, LE FINANCIER, LE CONSEILLER, LE CHEVALIER.

L'ACTRICE, *au Chevalier.*

Vous pouvez acheter ce nouveau Régiment,
Monſieur ; j'en ai pour vous obtenu l'agrément.
Je vois avec plaiſir que l'on vous eſt propice,
Et que par mon canal l'on vous rende juſtice.

LE CHEVALIER.

Vous êtes adorable, & je ne ſçai comment
M'acquitter envers vous d'un ſervice ſi grand.

L'ACTRICE.

En vous faiſant plaiſir, moi-même je m'oblige :
Soyez de mes amis, c'eſt tout ce que j'exige.
Dans peu, Monſieur l'Abbé, vous aurez votre tour,
Quoique votre nom ſoit peu connu de la Cour.
J'ai fait pour vous un trait de véritable amie,
Et vous aurez dans peu place à l'Académie.

L'ABBÉ, *d'un ton doucereux.*

Mademoiselle ...

L'ACTRICE.

Et vous, Monsieur le Conseiller,
Au Théâtre demain viendrez-vous babiller ?

LE CONSEILLER.

Je me garderai bien de rompre le silence.

L'ACTRICE.

On vous sçaura bon gré de cette violence.

LE FINANCIER.

Moi, je parle toujours à table ou bien au jeu ;
Mais à la Comédie, oh ! par la ventrebleu,
Personne mieux que moi n'observe le silence ;
Car toujours je m'endors, d'abord qu'elle commence.

L'ACTRICE.

J'espere que demain vous veillerez pour moi.

LE FINANCIER.

Eh ! mais j'applaudirai, mais sans sçavoir pourquoi ;
Car enfin mon malheur est d'avoir la foiblesse
D'ignorer le mauvais, ou le bon d'une piece.

L'ABBÉ.

Comment jugez-vous donc d'un ouvrage d'esprit ?

LE FINANCIER.

Je regle mon avis ſur ce que chacun dit.
Par exemple, en voyant pleurer dans une ſcene,
Je m'attendris, je ſens que cela me fait peine;
Et ſans ſçavoir auſſi, ni pourquoi, ni par où,
Quand le Parterre rit, oh! je ris comme un fou.

LE CONSEILLER.

Vous voyez qu'il n'eſt pas un homme qui déguiſe.

L'ACTRICE.

Il parle comme il penſe, & j'aime ſa franchiſe.

SCENE XI.

LA BARONNE, LA COMTESSE, L'ACTRICE, LE CHEVALIER, LE CONSEILLER, L'ABBÉ, LE FINANCIER, LISETTE, UN LAQUAIS *de la Baronne*.

LISETTE.

LA lettre au Conſeiller l'a rendu furieux.

LA BARONNE, *en déclamant.*

» Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.
Je vais le détromper.

LA COMTESSE

Vous croira-t-il, Madame?

LA BARONNE.

Monſieur le Conſeiller, j'approuve votre flamme.
Vous avez ſçu me plaire, & je veux devant tous
Le déclarer ici, vous ſerez mon époux.

LE CONSEILLER.

Madame, à ce bonheur aurois-je dû m'attendre?
Vous comblez les ſouhaits de l'Amant le plus tendre.

LA BARONNE.

Qu'en dit le Chevalier?

LA COMTESSE.

Le Chevalier croira
Que c'eſt encor ici quelques traits d'Opéra.

LE CHEVALIER.

Hélas! que voulez-vous que je penſe, Madame,
Quand vous tardez toujours à couronner ma flamme?
Je ne ſuis point tranquille, & ne puis vivre heureux,
Qu'au moment que l'hymen nous unira tous deux.

L'ACTRICE.

Madame, il faut ſe rendre, & ſa raiſon eſt bonne.
Imitez, croyez-moi, Madame la Baronne;
Comblez du Chevalier & l'amour & les vœux,

Cela peut pour moi-même être un augure heureux ;
Et crois, si je voyois ce double mariage,
Que j'en jouerois demain avec plus de courage.

LA BARONNE.

Vous vous aimez tous deux, hâtez ce doux lien.

LA COMTESSE, *en chantant.*

» Hélas ! que son amour est différent du mien ;
Mais je me sacrifie à son humeur jalouse.
C'en est fait, Chevalier, je serai votre Epouse.

LE CHEVALIER.

De mes jaloux transports ne craignez plus l'effet.
Je suis sûr d'être aimé ; mon cœur est satisfait.

L'ABBÉ, *d'un ton doucereux.*

De voir ce double hymen je suis charmé, Mesdames,
Et je veux faire en Grec vos deux épitalames.

LE FINANCIER.

Il s'agit bien ici du Grec & du Latin.
Moi, je parle François, j'aurai soin du festin.

LA BARONNE.

Puisque nous voilà tous dans la réjouissance,
Donnons à notre Actrice un moment d'audience ;
Quelques Scenes du Cid, si vous le voulez bien.

L'ACTRICE.

Il ne m'eſt pas permis de vous refuſer rien.

LA BARONNE, *à la Comteſſe.*

Elle ſera demain l'ornement de la Scene.
Vous y viendrez, ſans doute ?

LA COMTESSE.

Oh ! je veux voir Chimene.

(En chantant.)

» Sangaride, ce jour eſt un grand jour pour vous.

LA BARONNE.

Claquez-la bien, Meſſieurs.

(tous les hommes enſemble.)

Nous la claquerons tous.

L'ABBÉ, *toujours doucereuſement.*

Pour la faire jouer avec plus de courage,
Je ferai de Rodrigue ici le Perſonnage.
Au Collége autrefois je récitois des mieux.

LE FINANCIER.

Je crains bien que ceci ne devienne ennuyeux.
Qu'en dis-tu, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Moi, je penſe au contraire
Qu'il va nous divertir : il faut le laiſſer faire.

LE FINANCIER, *à l'Abbé.*

Allons, Rodrigue, allons ; alerte à repartir.

LA BARONNE, *à un Laquais.*

Quand on aura ſervi, qu'on nous vienne avertir.

(*Ils s'aſſeyent tous, excepté l'Actrice & l'Abbé.*)

L'ACTRICE.

» Quoi! Rodrigue en plein jour, d'où te vient cette audace?

» Va, tu me perds d'honneur.

LA BARONNE.

Quel ſon de voix flatteur!

L'ACTRICE *continue.*

Retire-toi, de grace.

L'ABBÉ, *ſans faire de geſte & froidement ſur le ton du Collége.*

» Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
» Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.
» Mon amour vous le doit, & mon cœur qui reſpire...

LE FINANCIER.

Le mien étouffe.

LA BARONNE.

Paix.

L'ABBÉ.

Je ne ſçai plus que dire.

L'ACTRICE, *à l'Abbé.*

Ne songez qu'à vous seul, c'est là l'unique but.

LE FINANCIER.

Allons, l'Abbé Bidet, ne vous déferrez point.

L'ABBÉ *continue toujours de même,*

„ Et mon cœur qui respire,
„ N'ose, sans votre aveu, sortir de votre empire.

L'ACTRICE.

„ Tu vas mourir !

L'ABBÉ.

„ J'y cours, & le Comte est vengé,
„ Aussi-tôt que de vous j'en aurai le congé.

L'ACTRICE.

„ Tu vas mourir !

LE FINANCIER.

Qu'il meure donc, parbleu cela m'impatiente.

LA BARONNE.

Vous ne vous tairez point ? quelle humeur étonnante !
Moi, je n'ai jamais vu rien d'égal à cela.

LE FINANCIER.

Il dit qu'il va mourir, & reste toujours là.

L'ACTRICE *continue.*

„ Celui qui n'a pas craint les Maures & mon Pere,

„ Va combattre Dom Sanche, & déjà désespere.

LA BARONNE.

Ah! quelle expression elle met dans son jeu!
Je crois être Chimene, & je suis toute en feu.

LE FINANCIER.

Pour moi, je suis gelé, quelque chose qu'on
 fasse;
Et Rodrigue me vaut une tasse de glace.

L'ACTRICE *continue.*

„ Ainsi donc au besoin ton courage s'abbat.

L'ABBÉ, *toujours froidement.*

„ Je cours à mon supplice, & non pas au combat.

LA BARONNE.

Jusqu'à son jeu muet, on voit qu'elle a de l'ame:
C'est une grande Actrice, avouez-le, Madame.
Sur les autres demain on va crier haro.

LA COMTESSE.

Chimene est un prodige.

LE FINANCIER.

Et Rodrigue un Zero.

L'ABBÉ *continue.*

„ Et ma fidele ardeur sçait bien m'ôter l'envie,
„ Quand vous cherchez ma mort, de défendre
 ma vie;

,, J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras,
,, Quand il faut conſerver ce qui ne vous plaît pas.

LE FINANCIER.

Monſieur l'Abbé, haut les bras.

L'ABBÉ.

Et pourquoi m'interrompre ? il prend bien de la peine ;
C'eſt gâter à plaiſir le plus beau d'une ſcene.

LE CHEVALIER.

Il a raiſon. Silence ; il récite aſſez bien.

LE FINANCIER.

Qu'il geſticule donc. Je ne dirai plus rien.

LA BARONNE.

Qu'on le laiſſe achever ; moi, j'en ſuis fort contente :
Avec un air aiſé je vois qu'il ſe préſente,
Et trouve qu'il feroit excellent dans ſon jeu,
S'il avoit de la voix, des geſtes & du feu.
Mais venons, je vous prie, à la fin de la Scene.
C'eſt à vous à parler.

L'ABBÉ.

Non pas : c'eſt à Chimene.

L'ACTRICE *continue.*

„ Puiſque, pour t'empêcher de courir au trépas,
„ Ta vie & ton honneur ſont de foibles appas :
„ Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
„ Défends-toi ſeulement pour m'ôter à Dom Sanche :
„ Combats pour m'affranchir d'une condition...

LE FINANCIER.

Lui combattre ! l'Abbé !

LA BARONNE.

Vous ne ſçauriez vous taire, Monſieur ?

LE FINANCIER.

D'un coup de buſque il tomberoit par terre.

L'ACTRICE *continue.*

„ Et, ſi pour moi tu ſens ton cœur encor épris,
„ Sors vainqueur d'un combat dont Chimene eſt le prix.
„ Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

L'ABBÉ, *toujours froidement.*

„ Eſt-il quelque ennemi qu'à préſent je ne dompte.

LA BARONNE, *en ſe relevant.*

On ne peut jouer mieux, il le faut avouer ;

Qu'en dites-vous, Meſſieurs ?

LE CHEVALIER.

On ne peut que louer, ſur-tout Monſieur l'Abbé,
Madame, il a fait rage

L'ABBÉ, *doucereuſement.*

Vous penſez vous moquer ; mais je ſuis tout en nage.
Avec elle, en jouant, on ſent je ne ſçai quoi,
Qui dans la paſſion fait entrer malgré ſoi.

LA BARONNE.

Elle ſera reçue, elle s'y doit attendre.
Monſieur le Financier, vous la venez d'entendre :
Dites-nous votre avis ? qu'en penſez-vous ?

LE FINANCIER.

Morbleu !
Je n'ai point vu d'Actrice avoir un ſi grand jeu.

L'ACTRICE.

A trop flatter les gens, on ſe rend condamnable.



SCENE DERNIERE.

UN LAQUAIS, LA BARONNE, L'ABBÉ.

UN LAQUAIS.

ON a ſervi, Madame.

LA BARONNE.

Allons nous mettre à table.

L'ABBÉ.

Je veux auparavant vous dire un mot ici :
Au Parterre demain j'annoncerai ceci.
Meſſieurs, ſi l'Actrice nouvelle
A vous plaire aujourd'hui met des ſoins ſuperflus,
Je le dis devant elle ; ne la revoyez plus ;
Mais, ſi vous la trouvez en mérite féconde,
Venez la voir en foule, elle aime le grand monde.

FIN.

LA BOËTE DE PANDORE,

COMÉDIE

En un Acte, en Vers,

PAR M. POISSON;

Représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le . . . . .

ACTEURS
Du Prologue.

LE CHEVALIER,	*M. Dubreuil.*
LE MARQUIS,	*M. Dufresne.*
LA PRÉSIDENTE,	*Mlle. Quinault.*
M. SERPOLET,	*M. Dangeville.*
UN LAQUAIS,	*M. Poisson.*



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

MARQUIS, reſtons ici, le grand monde m'accable,
Et c'eſt dans les foyers un bruit épouvantable :
Sur-tout un homme eſt là qui fait le bel-eſprit,
Et qui m'impatiente à chaque mot qu'il dit.

LE MARQUIS.

Et ce Poëte encor, d'une nouvelle eſpèce,
Qui déjà s'évertue à décrier la Pièce ;
Et qui, contre l'Auteur ſottement prévenu,
Condamne ſon Ouvrage avant que l'avoir vu.

LE CHEVALIER.

Et ce Beau, dont la voix à l'oreille eſt funeſte,
Et qui nous a chanté tout l'Opéra d'Alceſte :

M 2

J'en ai, je vous le jure, un mal de tête affreux :
Je l'ai pensé brusquer...

LE MARQUIS.

Que l'on est malheureux,
De se voir accosté des gens de cette sorte !

LE CHEVALIER.

Le remede à cela, c'est de gagner la porte,
Comme nous avons fait; & lorsque par la main
Vous m'avez emmené, j'avois même dessein.
Mais avez-vous ouï cette vieille Baronne ?

LE MARQUIS.

Ah ! que je la connois, & qu'elle a l'ame bonne !
Je ne crois pas qu'il soit, à parler franchement,
Dans le reste du monde un esprit plus méchant.
Il n'est point de repas, il n'est point d'assemblées,
Où les femmes ne soient par elle dechirées :
En arrière toujours ses grands coups sont portés,
Et les hommes souvent ni sont pas mieux traités :
Cependant elle affecte un air doux, plein de zele ;
Et personne ne sait se déguiser comme elle :
Que d'une Dame on vante, ou les mœurs ou l'esprit,
Plus on en fait l'éloge, & plus elle en médit :
Elle aura, selon elle, un air de précieuse ;
Ou sa conduite, enfin, sera trop scandaleuse.
Si cette Dame arrive, aussi-tôt à grand pas,
Elle court au-devant pour lui tendre les bras ;

Et lorſque d'un côté la Traîtreſſe l'embraſſe,
De l'autre, au même inſtant, elle fait la grimace.

LE CHEVALIER.

Elle eſt là qui s'égaie avec de jeunes foux.

LE MARQUIS.

C'étoit pour l'éviter que j'ai couru vers vous.

LE CHEVALIER.

Hé bien! nous avons donc, cette même journée,
L'un & l'autre à-peu-près la même deſtinée.
J'ai voulu d'une folle auſſi me garantir;
Et quand j'ai, comme vous, réſolu de ſortir,
C'étoit pour éviter une Provinciale,
Que je voyois venir à moi de l'autre ſalle;
Elle ne manque pas de beauté, ni d'eſprit,
Mais elle eſt ridicule en tout ce qu'elle dit;
Et ſon extravagance eſt à tel point pouſſée...



SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE.

OH ! pour le coup, je crois, que j'en ferai bleffée.

LE CHEVALIER.

Ah ! ciel !

LA PRÉSIDENTE.

Ce qui m'arrive eft trop particulier.
Mais que vois-je? Eft-ce vous, Monfieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Vous ne vous trompez point, c'eft moi-même, Madame :
J'enrage.

LA PRÉSIDENTE.

Chevalier, vous voyez une femme
Groffe de quatre mois, aujourd'hui jour pour jour,
Et qui vient de verfer au prochain carrefour :
Je fens du mal par-tout ; la chûte étoit hardie.

LE CHEVALIER.

Il faudroit retourner...

LA PRÉSIDENTE.

Sans voir la Comédie?

LE CHEVALIER.

Au mal que vous ſentez, vous devriez pourvoir,
Et...

LA PRÉSIDENTE.

Cela ne fait rien, Monſieur, je la veux voir.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA PRÉSIDENTE.

Non, juſqu'à ce ſoir d'ici je ne déloge;
Et quand je devrois même accoucher dans la loge,
Je prétends bien la voir; mais voici mon Laquais.
Hé bien! la Fleur...

SCENE III.

LA PRÉSIDENTE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

HÉ bien! voilà pour vous des frais:
Madame, le carroſſe eſt mis tout en canelle.

LA PRÉSIDENTE.

Madame la Comteſſe, enfin, comment eſt-elle,
De cette chûte-là? dis.

LA FLEUR.

Bon! elle eſt debout.
On l'a tâté, Madame; elle n'a rien du tout.

LA PRÉSIDENTE.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez ; qu'au logis on ſe rende,
Et dites à Monſieur, qu'à ſouper il m'attende.

LA FLEUR.

Oui, Madame...

LE MARQUIS.

La folle! ...

LE CHEVALIER.

Elle l'eſt en effet.

LA PRÉSIDENTE.

Mais me trompé-je ? Non, c'eſt Monſieur Serpolet.

SCENE IV.

LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, M. SERPOLET.

M. SERPOLET.

MADAME...

LA PRÉSIDENTE.

Serpolet, que de réjouiſſances!
Je retrouve aujourd'hui toutes mes connoiſſances ;
Quoi! vous avez été quatre mois ſans me voir ?
J'arrivai de ma Terre avant-hier au ſoir.

LE MARQUIS.

Quelle eſt donc cette femme ?

LE CHEVALIER.

Eh! c'eſt cette étourdie,
Que je tâchois de fuir; elle eſt de Normandie.

LA PRÉSIDENTE.

J'avois paſſé là-bas du tems ſans mon époux;
Je viens le retrouver, Monſieur; qu'en dites-vous?

M. SERPOLET.

C'eſt de votre tendreſſe une marque preſſante.

LA PRÉSIDENTE.

Je l'ai trouvé changé, je n'en ſuis pas contente.
Cela m'afflige fort; car enfin il eſt mal,
Et très-mal. A propos, je vais demain au Bal;
Mais quelle eſt, dites-moi, cette Pièce nouvelle?
Cette Boëte enfin? dites donc, parle-t-elle?
Chante-t-elle?

M. SERPOLET.

On m'en dit l'autre jour le ſujet;
Mais c'eſt fort peu de choſe, à vous en parler net.

LA PRÉSIDENTE.

Eſt-elle en vers?

M. SERPOLET.

En vers.

LE CHEVALIER.

Et l'intrigue en eſt belle.

M. SERPOLET.

Bon! elle n'en a point...

LA PRÉSIDENTE.

Pandore y paroît-elle?

M. SERPOLET.

Non...

LE MARQUIS.

Eſt-elle en un Acte ?...

M. SERPOLET.

Oui, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Y rit-on ?

M. SERPOLET.

Non, non...

LA PRÉSIDENTE.

On n'y rit pas. Comment! y pleure-t-on ?

M. SERPOLET.

Non.

LA PRÉSIDENTE.

Y voit-on briller l'amitié, la tendreſſe ?

M. SERPOLET.

Non, l'on ne l'aime point du tout dans cette Pièce.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi ! l'on ne l'aime point ! le peut-on concevoir ?
Je me fais un ſcrupule à préſent de la voir ;
Et la choſe, entre nous, me paroît inouie,
Qu'il ne ſoit point d'amour dans une Comédie.

LE CHEVALIER.

Cela peut arriver...

LA PRÉSIDENTE.

Ah! que dites-vous là ?
Point d'amour ! Point d'amour ! la Pièce tombera.

LE MARQUIS.

Apparemment qu'elle eſt fort pleine de morale ?

M. SERPOLET.

Morale ſans morale, & tout ce qu'elle étale...

LE CHEVALIER.

Le dénouement, Monſieur, vient-il heureuſement?

M. SERPOLET.

Monſieur, elle n'a point du tout de dénouement.

LA PRÉSIDENTE.

Comment! ſans dénouement, ſans amour, ſans intrigue?
Qu'on ne m'en parle plus, le récit m'en fatigue ;
Mes ſens en ſont troublés, & j'ai certain effroi...
Ah!...ah!...Monſieur, ſortons, remenez-moi chez moi.

LE MARQUIS.

Peſte ſoit de la folle...

LE CHEVALIER.

Il nous en débarraſſe ;
Mais on va commencer...

LE MARQUIS.

Allons donc prendre place.

Fin du Prologue.



PERSONNAGES
De la Pièce.

PLUTON,	*M. de Montmény.*
MERCURE,	*M. Armand.*
L'AMOUR,	*Mlle. Dufresne.*
CARON,	*M. Du Mirail.*
L'ESPÉRANCE,	*Mlle. Le Grand.*
LA VIEILLESSE,	*M. Duchemin.*
LA MIGRAINE,	*Mlle. Dubocage.*
LA NÉCESSITÉ,	*Mlle. Dangeville.*
LA HAINE,	*Mlle. La Motte.*
L'ENVIE,	*Mlle. Jouvenot.*
LA PARALYSIE,	*M. Poiſſon.*
L'ESQUINANCIE,	*Mlle. Quinault.*
LA FIÈVRE,	*Mlle. Dubreuil.*
LE TRANSPORT,	*M. Quinault.*



LA BOËTE DE PANDORE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente les Avenues du Palais de Pluton.

L'AMOUR, L'ESPÉRANCE.

L'AMOUR.

HÉ quoi ! vous me suivez jusques dans ce séjour ?

L'ESPÉRANCE.

L'Espérance ne peut abandonner l'Amour :
Comment ! l'Amour sans moi veut régner sur la terre ?

L'AMOUR.

Ainsi l'a résolu le Maître du Tonnerre :

Et contre les Mortels, animé de courroux,
Il veut que tous les Dieux fecondent fa vengeance;
Et que, pour leur porter de plus fenfibles coups,
L'Amour y foit fans l'Efpérance.
Je ne le cele point, il me feroit bien doux
De refter toujours avec vous;
Mais puis-je, fans être coupable,
Défobéir à Jupiter,
Et violer fon Arrêt redoutable?

L'ESPÉRANCE.

Oui, vous pouvez, cruel, y réfifter:
Tout ce que fait l'Amour eft toujours pardonnable.

L'AMOUR.

Hé bien! il faut vous contenter;
Mais ne paroiffons point être d'intelligence;
A vos defirs, chère Efpérance,
Je vois quelques chemins ouverts:
Mercure doit venir pour tirer des Enfers,
De tous les maux l'affemblage funefte;
Qui pour fervir la vengeance célefte
Doit défoler tout l'Univers.
Jamais occafion ne fût plus favorable:
Déguifez votre nom, changez de vêtemens,
Et parmi la foule innombrable
De maux....

L'ESPÉRANCE.

Amour, je vous entends;
Il ne faut pas m'en dire davantage.

L'AMOUR.

Caron conduit Mercure au ténébreux rivage,
Il ne faut pas paroître à préſent devant lui.
Adieu. Songez à votre perſonnage,
Nous nous reverrons aujourd'hui.

L'ESPÉRANCE.

Je prétends que le Sort ſans ceſſe nous raſſemble ;
L'Eſpérance & l'Amour ſont faits pour être enſemble.

SCENE II.

MERCURE, CARON.

MERCURE.

Nous ſommes donc enfin arrivés chez Pluton ?

CARON.

Vous voilà ſain & ſauf, Mercure ;
Et vous n'avez point eu de fâcheuſe aventure ?

MERCURE.

Ah ! les vilains endroits que votre Phlégéton,
Votre Styx, & votre Cocyte !
Quels bourbiers empeſtés ! grace au ciel, j'en ſuis quitte.

CARON.

Quoi que vous diſiez, cependant,
Proſerpine s'y baigne, & trouve l'eau fort belle.

MERCURE.

Ce ſont-là ſes bains ?

CARON.

Oui, vraiment.

MERCURE.

Quand elle ſort de-là, dis, où ſe lave-t-elle?

CARON.

Ma foi, je n'en ſais rien; mais, à ce que je voi,
Vous venez dîner ici....

MERCURE.

Moi!

CARON.

Sans doute. Il faudra bien que Pluton vous régale.

MERCURE.

Je ne ſuis point tenté d'une table infernale;
D'autres raiſons m'amenent dans ces lieux:
Je ſuis Ambaſſadeur aujourd'hui d'importance,
Et veux avoir de Pluton audience,
De la part du Maître des Dieux.

CARON.

Qu'eſt-il donc arrivé de nouveau dans les Cieux?
Depuis qu'au tenébreux Empire,
J'ai pris le ſoin de vous conduire,
Vous n'en avez encor rien dit.

MERCURE.

Ne veux-tu point que j'aille en inſtruire chaque Ombre?
Et crois-tu que je ſois du nombre
De ces meſſagers à grand bruit,
Dont le ſecret ſi mal ſe cache,

Que tout le monde en eſt inſtruit,
Avant que le Maître le ſache?

CARON.

Je ſuis accoutumé, tant que dure le jour,
A ſavoir ici des nouvelles;
Et les Mortels qui, tour-à-tour,
Arrivent juſqu'en ce ſéjour,
M'en diſent quelquefois de belles.

MERCURE.

Parbleu! nous le ſavons fort bien:
Les Mortels autrement ſavent-ils ſe conduire?
Ils diſent tout ſans faire rien;
Mais les Dieux font tout ſans rien dire.
Tout ce que je puis t'aſſurer,
C'eſt qu'avant qu'il ſoit peu, tu verras bien du monde,
Tant femelle que mâle, arriver ſur ton Onde:
Tu n'as qu'à te bien préparer.
Les Ombres te diront encor bien des nouvelles;
Puiſque tu te plais tant à jaſer avec elles.

CARON.

Tant mieux; c'eſt-là tout mon amuſement:
Et comme il eſt de votre miniſtère
De les conduire ici, j'eſpère
Que nous nous verrons plus ſouvent.
Voici Pluton. Je me retire.



SCENE III.

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

Ah ! c'eſt vous, Mercure, bon jour.

MERCURE.

Jupiter aujourd'hui m'envoye à votre Empire,
Et de ſa part, Seigneur, j'ai beaucoup à vous dire.

PLUTON.

De quoi ſeroit-il queſtion ?

MERCURE.

Prêtez-moi de l'attention,
Vous allez le ſavoir : le Maître du Tonnerre
A tout le genre humain a déclaré la guerre ;
Prométhée a cauſé cet Arrêt ſi cruel,
En dérobant le feu du Ciel :
Et Jupiter, voulant ſoutenir ſa puiſſance,
A juré par le Styx, & même en ma préſence,
Que, loin de lui faire quartier,
Il puniroit le Monde entier,
Et que tout ſentiroit le poids de ſa vengeance.

PLUTON.

Il faut que Jupiter ſoit fâché vivement.

MERCURE.

On ne dérobe rien aux Dieux impunément.

PLUTON.

Quel nouveau zele aujourd'hui vous transporte!
Vous devriez aider les fripons un peu mieux ;
On sait jusqu'où votre penchant vous porte,
Et vous faites souvent des larcins dans les Cieux.

MERCURE.

Bon! c'est pour rire, entre nous autres Dieux.

PLUTON.

On ne le prend pas de la sorte.

MERCURE.

Voilà comme souvent, presqu'en tout l'Univers,
Ce qui se fait là-haut, est pris tout de travers.
Pour satisfaire donc au courroux qui l'enflamme,
Jupiter par Vulcain a fait faire une femme ;
Qui de Vénus est le vivant portrait,
Ayant belles couleurs, & chevelure blonde....
De Jupiter j'admire le projet ;
Et je crois qu'il suffit d'une femme en effet
Pour faire enrager tout le monde.
Chaque Dieu, chaque Déité
Pour cette nouvelle Beauté,
Suivant son pouvoir se cottise,
Et d'un présent la favorise.
Mais écoutez, voici le principal :
Une Boëte de métal,
Entre ses mains doit être mise ;
Et ce beau coffret à ressorts,
Sera rempli, jusques aux bords.

De tous les maux que votre Empire,
Par ſa puiſſance, peut produire :
Après quoi, cette Belle à l'inſtant partira ;
Et ce ſera par ſon adreſſe
Que ſur la terre s'ouvrira
Cette Boëte ſi traîtreſſe :
Et comme de ces maux que nous vous demandons,
Il eſt très-important que je ſache les noms,
Les qualités, j'en veux voir l'étalage ;
Enſemble nous les choiſirons,
Je ſuis chargé de l'emballage.

PLUTON.

Cette nouvelle me plaît fort.
Comment donc! tous les maux vont régner ſur la terre?

MERCURE.

Ainſi le veut le Maître du Tonnerre ;
Cela va des Enfers augmenter le rapport.

PLUTON.

Oui, vraiment, & je m'imagine
Que cela rendra Proſerpine
Plus ſédentaire en ce ſombre Manoir ;
Car vous n'ignorez pas que je ſuis ſans le voir
Toute la moitié de l'année.
La choſe fut ainſi par mon frère ordonnée ;
Et quoiqu'il ſoit le Souverain des Dieux,
Ce n'eſt pas, entre nous, ce qu'il a fait de mieux.

MERCURE.

A Jupiter ne donnez point ce blâme :

Il a fait, croyez-moi, plus pour vous que pour lui ;
Et je crois qu'il voudroit, comme vous aujourd'hui,
Être six mois sans voir sa femme.

PLUTON.

Mais vous qui parcourez tous les jours l'Univers,
Et qu'on voit si souvent, & par mont, & par plaine,
Dites-moi ce que fait la mienne,
Quand elle n'est point aux Enfers.

MERCURE.

Trop longue seroit cette histoire :
Je ne suis pas ici pour cela, dans le fond ;
Et d'ailleurs, croyez-vous que je tienne un mémoire
De tout ce que les femmes font ?
Momus à ce sujet pourroit mieux vous instruire :
Vous savez que de notre Empire
Il est l'Historien fécond.
Il a depuis peu fait des Œuvres très-galantes,
Où tout mystère est dévoilé.

PLUTON.

Sont-elles fort divertissantes ?

MERCURE.

C'est un Recueil, ma foi, dont il sera parlé.

PLUTON.

Comment est-il intitulé ?

MERCURE.

Vies & Mœurs des Déesses errantes.

PLUTON.

Je ne suis pas pour la lecture, moi.

MERCURE.

Vous avez raiſon, par ma foi :
Mais revenons au ſujet qui m'amene ;
Il s'agit de ſervir le Souverain des Dieux.

PLUTON.

Je vais vous contenter, & dans ces mêmes lieux,
Par ma puiſſance ſouveraine,
Maux, Paſſions, vont s'offrir à vos yeux,
Chacun d'eux paroîtra ſous une forme humaine,
Pour que vous les connoiſſiez mieux.

MERCURE.

Pluton, que votre Seigneurie
Mette à tous ces maux-là plus de blanc que de noir:
Et qu'ils ne ſoient point, je vous prie,
Si déſagréables à voir.

PLUTON.

Ils vont paroître tous, mettez-vous ſur mon Trône.
Mégère, Alecton, Thiſiphone,
Animez vos Serpens ;
Et du poiſon de leurs haleines
A nos yeux à l'iſtant, ſous des formes humaines,
Produiſez les maux les plus grands.
Que dites-vous de cette Compagnie ?

MERCURE.

Peſte ! la belle Colonie !

PLUTON.

Vous voyez le pouvoir de ces lieux infernaux ;
Les femmes, dites-moi, comment vous ſemblent-elles ?

MERCURE.

Toutes ces femmes-là, par ma foi, ſont fort belles:
Pourquoi faut-il que ce ſoient-là des maux?
Allons, que tour-à-tour, chacun ici s'avance;
Je vais, à tous, vous donner audience.

PLUTON.

Si vous voulez, ils ſe préſenteront
Par ordre, & ſuivant leur mérite.

MERCURE.

Du cérémonial, par ma foi, je vous quitte;
Qu'ils viennent tous, comme ils ſe trouveront.
Mais quel eſt celui-ci? L'on voit dans ſa figure
Un air tout rempli de douceur.

SCENE IV.

PLUTON, MERCURE, L'AMOUR, *déguiſé.*

MERCURE.

Qu'êtes-vous, jeune enfant, à blonde chevelure?

L'AMOUR.

Seigneur, je ſuis le Mal-de-cœur.

MERCURE.

Mais ce mal-là n'eſt pas d'une nature

A tourmenter les humains, & je croi
Que vous aurez là-haut fort peu d'emploi.

L'AMOUR, *se découvrant.*

Plus que tu ne pense, Mercure.

MERCURE.

Que vois-je? C'est l'Amour.

L'AMOUR.

Eh! vraiment oui, c'est moi.
Sous ce déguisement j'ai voulu te surprendre.

MERCURE.

A vous voir en ce lieu je n'ai pas dû m'attendre,
Et vous m'avez surpris, ma foi.
Si vous ne vous étiez découvert, je vous jure
Que je n'aurois pas pû vous remettre en cent ans;
Et quoique je sois fait à vos déguisemens,
Vous auriez pû fort loin pousser cette aventure.

L'AMOUR.

Il est de mon destin, Mercure,
De ne me pas cacher long-tems.

MERCURE.

Mais à venir ici, quel sujet vous engage?

L'AMOUR.

Comme tu fais un assemblage
De tous les maux les plus cruels,
Pour envoyer chez les Mortels,
J'ai cru devoir aussi me mettre du voyage.

MERCURE.

Comment! l'amour est-il un mal?

L'AMOUR.

L' AMOUR.

Non pour les Dieux; & jamais dans mes chaînes
Ils n'auront que d'aimables peines;
Mais aux Mortels je vais être fatal.
Jufques à préfent fur la terre,
Je n'ai dans tous les cœurs, fait qu'une douce guerre;
Mes traits, de rofes parfemés,
N'ont caufé que d'heureufes flâmes,
Et n'ont fait naître dans les ames
Que des defirs remplis auffi-tôt que formés.
Mais Jupiter, en colère extrême,
Voulant punir tous les humains,
Pour eux je ne fuis plus le même,
Et cede à l'ordre des Deftins.

MERCURE.

Vous allez donc là-haut faire bien du ravage?

L' AMOUR.

Je cauferai dans l'Univers
Plus de trouble, plus d'orage,
Plus de défefpoir & de rage
Que n'en produifent les enfers.
Amertumes, douleurs, jaloufie, inconftance,
Cruautés, pleurs, dépit, tranfport, fureur, vengeance;
Voilà la trempe de mes traits;
Juge quels feront leurs effets.

MERCURE.

Voilà des armes, moi, que je ferois défendre,
Si j'étois le Maître des Cieux.

L'AMOUR.

Pourquoi? je ne veux pas m'en servir pour les Dieux.

MERCURE.

Et si vous allez vous méprendre...

L'AMOUR.

Va, va, Mercure, ne crains rien.
Je vais chez les Mortels, & m'en servirai bien.
Sans nul égard pour les rangs, ni les âges,
A tous momens je ne ferai chez eux
Que de bizarres assemblages;
Je lierai les folles aux sages,
Je joindrai les jeunes aux vieux;
Et portant dans les cœurs toujours de nouveaux feux,
Je troublerai tous les ménages;
Mais je brûle déjà d'exercer mon pouvoir;
Mercure, adieu.

MERCURE.

Jusqu'au revoir.



SCENE V.

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

De la façon qu'il va s'y prendre,
Il fera bien des malheureux :
Mais je ne crois pas que ſes feux
Le puiſſent faire ici deſcendre,
Et je n'ai vu dans ce ſéjour
Nul Mortel qui ſoit mort d'amour.

MERCURE.

Il ne faut pas non plus s'attendre
Que les Mortels meurent de trop d'ardeur ;
Mais l'Amour fera naître entre eux quelque querelle ;
Il en embraſera pluſieurs
Pour les attraits d'une Beauté nouvelle ;
Et tels qui prétendront en être poſſeſſeurs,
S'entretueront pour l'amour d'elle.
Que voulez-vous de mieux ?

PLUTON.

Ah ! cela ſera bien.

MERCURE.

J'admire le grave maintien
De celui-ci. Venez. Qu'êtes-vous ?

SCENE VI.

MERCURE, PLUTON, LA VIEILLESSE.

LA VIEILLESSE.

La Vieilleſſe.

MERCURE.

Et que produirez-vous aux Mortels ?

LA VIEILLESSE.

La foibleſſe.
Par moi, ſous de livides traits,
Leur jeuneſſe ſera noyée ;
Et tous n'auront que les regrets
De l'avoir bien mal employée.

MERCURE.

Vous marchez difficilement ;
Et je ſens fort bien, à ce compte,
Que vous ne pourrez pas les voir ſi promptement.

LA VIEILLESSE.

Il eſt vrai que chez eux j'irai bien lentement,
Mais ils me trouveront bien prompte ;
Et lorſque je les ſurprendrai,
Et que je les accablerai
Des maux dont ma langueur eſt ſans ceſſe ſuivie,
Adieu pour eux les douceurs de la vie.

A travers leurs triftes foupirs,
Ils en voudront en vain rappeller les délices ;
Ils verront fuir bien loin d'eux les plaifirs,
Et n'auront plus que des defirs,
Qui feront fouvent leurs fupplices.

MERCURE.

Mais les femmes auront l'efprit ingénieux ;
Elles fauront mettre en ufage
Des moyens artificieux,
Pour maintenir long-tems l'éclat de leur vifage,
Et cacheront, par-là, les deux tiers de leur âge.

LA VIEILLESSE.

De quoi ferviront tous ces foins ?
En cachant de leurs ans, en auront-elles moins ?
Il faut qu'à mon pouvoir tout cede :
Les Mortels fubiront, par moi, même deftin ;
Je fuis de tous les maux, enfin,
Celui contre lequel il n'eft point de remede.

MERCURE.

Allez, je vous retiens. Pluton, qu'en dites-vous ?
Je crois la Vieilleffe capable
De porter aux humains de redoutables coups.

PLUTON.

N'en doutez point. Ce féjour formidable
Ne produit rien qui ne foit redoutable.

MERCURE.

Oh! je ſais de ces lieux quel eſt tout le pouvoir.

PLUTON.

J'aurois pû vous cacher quelle en eſt l'étendue ;
Et j'aurois dû ſouſtraire à votre vûe
Tout ce qu'ils ont d'affreux, pour vous mieux rece-
voir ;
Mais vous y pouvez être en ſûreté, Mercure.

MERCURE.

Tout ce que j'y vois, je vous jure,
Ne me fait point de peine à voir.
Celle-ci me plait fort dans ſa taille moyenne ;
Elle n'eſt pas mal-faite, il faut bien qu'elle vienne ;
Holà, la jeune fille, approchez près de nous ;
Parlez, quelle eſpece êtes-vous?



SCENE VII.

PLUTON, MERCURE, LA MIGRAINE.

LA MIGRAINE.

Moi, Seigneur, je ſuis la Migraine,
Et vous pouvez en moi trouver des qualités.

MERCURE.

Et quelles ſont vos facultés ?

LA MIGRAINE.

De troubler le repos des Belles,
Et d'altérer tous leurs appas.

MERCURE.

Et penſez-vous que toutes n'auront pas
Des moyens ſûrs pour vous éloigner d'elles ?

LA MIGRAINE.

Je ne crains cela nullement :
Je pourrai n'être pas tous les jours chez les Belles ;
Mais mille occaſions nouvelles
Me produiront dans le moment.

MERCURE.

Et de quelle façon ? Comment ?

LA MIGRAINE.

Qu'une Coquette en ſa ſemaine,

Malgré ſes ſoins, & ſon ajuſtement,
N'ait pû faire qu'un ſeul Amant,
D'abord matière à la Migraine.

Qu'une Maitreſſe, en Carnaval,
Surprenne ſon Amant au Bal
Aux genoux de quelqu'inconnue,
Voilà la Migraine venue.

Qu'une fille, en ſon cœur, ait d'amoureux combats,
Et que dans le mal qu'elle endure,
Sa mère à tous momens accompagne ſes pas;
Ce ſera pour la fille une Migraine ſûre.

Qu'une Belle, pendant l'abſence d'un Jaloux,
Soit avec ſon Amant chez elle en rendez-vous,
Que le Jaloux frappe à la porte;
Je ſerai pour tous trois Migraine la plus forte.

Qu'une fille obſédée ait fait choix d'un Amant,
Et que par un hazard plaiſant,
Le Galant ſeul la ſurprenne;
Voilà pour neuf mois de Migraine.
Je pourrois bien encor m'étendre là-deſſus,
Mais par reſpect je ne dis rien de plus.

MERCURE.

Je ſuis content de vous, je vous arrête;
Et pour partir tenez-vous toujours prête.

LA MIGRAINE.
Je ne vais guère ſans mes sœurs.

MERCURE.
Quelles ſont-elles ?

LA MIGRAINE.
Les Vapeurs.

MERCURE.
Hé bien ! amenez-les. Quelle eſt cette figure ?
L'on remarque aiſément à ſon peu de parure,
Qu'elle n'a pas beaucoup de vanité ;
On peut dire qu'elle eſt, & ſans rouge, & ſans mouche ;
Mais dans ſes traits, quelle varieté !
Elle a de la laideur, elle a de la beauté ;
Et cependant, malgré ſon air farouche,
En elle on voit quelque choſe qui touche.



SCENE VIII.

MERCURE, PLUTON, LA NÉCESSITÉ.

LA NÉCESSITÉ.

Vous voyez la Nécessité.
Je saurai sur la terre avoir un grand empire ;
Je vais en peu de mots vous dire,
Jusqu'où peuvent aller mes tyranniques droits ;
Et pourquoi je parois belle & laide à la fois :
Je ne puis aux Mortels offrir que des abymes,
Et tels qui seront mes victimes,
Contre moi ne pouvant tenir,
Se verront forcés d'en venir
A des secours illégitimes.
Par moi de jour en jour ils formeront leur cœur
Aux attentats, aux trahisons, aux crimes,
Et porteront par-tout l'épouvante & l'horreur ;
Voilà ce qui fait ma laideur.
D'autres, je l'avouerai, me feront résistance ;
Et loin de me montrer un courage abattu,
Par le secours de la vertu
Sauront s'armer de patience,
En dépit des malheurs & de l'adversité ;
Voilà ce qui fait ma beauté ;

Mais de ces derniers-là, Mercure,
Il en fera peu, je vous jure.

MERCURE.

Votre difcours eft beau, je l'ai bien entendu;
Mais vous n'êtes point du voyage.
Ne m'en dites pas davantage,
Car ce feroit du tems perdu.

LA NÉCESSITÉ.

Ne fuis-je pas un mal dont la puiffance eft grande?

MERCURE.

D'accord, mais ce mal-là par nous eft condamné;
Vous êtes, en un mot, un mal de contrebande,
Qui de l'ordre des Dieux ne peut être émané.

LA NÉCESSITÉ, *d'un ton de colère.*

Hé bien! chez les Mortels, fans vous je pourrai naître,
Et je faurai bientôt me montrer à leurs yeux.

MERCURE.

Je le crois; tout cela peut être:
Mais ce fera leur faute, & non celle des Dieux.
De la Néceffité jufqu'où va l'arrogance!
De la douceur, elle a, fans réfiftance,
Paffé tout-à-coup à l'aigreur,
Et vient de fe montrer dans toute fa laideur.

PLUTON.

C'eft qu'elle a du dépit de n'être pas choifie.

MERCURE.

Aux autres. Quelle eft celle-ci?
Elle a beaucoup de peine à venir jufqu'ici.

SCENE IX.

PLUTON, MERCURE, LA PARALYSIE.

LA PARALYSIE.

SEIGNEUR, je ſuis....

MERCURE.

Quoi ?

LA PARALYSIE.

La Paralyſie.

On peut me mettre au rang des plus grands maux;
Les Mortels contre ma puiſſance
Auront beau faire réſiſtance,
J'empêcherai tous leurs travaux.

MERCURE.

Comment cela ?

LA PARALYSIE.

Daignez m'entendre.

A tout âge, en tout tems, je ſaurai les ſurprendre,
Et ce ſera par leurs excès,
Que j'aurai chez eux tout accès.
Quelque légéreté qui tous les rende ingambes,
J'attaquerai ſi bien leurs jambes,
Qu'ils ne pourront faire un ſeul pas ;
Je tomberai de même ſur leurs bras ;

Et lorſqu'ils prétendront rire, manger, ou boire,
Je leur arrêterai dans l'inſtant la mâchoire.

MERCURE.

Peſte! votre mérite eſt grand,
Vous êtes un mal excellent,
Et vous ferez ici deſcendre bien des ames;
Mais pourrez-vous agir de même ſur les femmes?

LA PARALYSIE.

Tout de même, Seigneur; hors, véritablement,
Une ſeule partie, où difficilement....
Je pourrois...

MERCURE.

Comment! Quelle eſt-elle?

LA PARALYSIE.

La langue.

MERCURE.

Ah! je le crois vraiment.
Ce n'eſt pas une bagatelle
D'arrêter les reſſorts d'une langue femelle;
Et c'eſt, à ne vous rien cacher,
Ce que nous autres Dieux ne pourrions empêcher.

LA PARALYSIE.

Ma Sœur ici feroit venue,
Mais elle eſt par les pieds un peu trop retenue;
C'eſt un Sujet fort bon, ſans contredit.

MERCURE.

Elle a du mérite?

LA PARALYSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Comment l'appellez-vous ?

LA PARALYSIE.

La Goute.

Nous sommes Sœurs du même lit.

MERCURE.

Nous l'enverrons chercher ; allez, cela suffit.
La Boëte, ma foi, va bientôt être close.
Seigneur Pluton, j'imagine une chose ;
Et vous approuverez, sans doute, mes desseins,
C'est d'envoyer aussi là-haut des Médecins.

PLUTON.

Comment ! pour qu'aux Mortels ils donnent assistance,
Et dans leurs plus grands maux toujours les soulager ?

MERCURE.

Pour soulager leurs maux ! Mais vous rêvez, je pense ;
Au contraire, vraiment ! C'est pour les prolonger.



SCENE X.

L'ENVIE, LA HAINE, MERCURE, PLUTON.

L'ENVIE.

SUR vous j'aurai la préférence.

LA HAINE.

Non, non, ne vous en flattez pas.

MERCURE.

Quel eſt ce différend ? Pourquoi tous ces débats ?

PLUTON.

C'eſt l'Envie & la Haine ; & , ſelon l'apparence,
Elles ſe diſputent le pas
Pour paroître en votre préſence.

L'ENVIE.

Seigneur, la Haine ici veut me faire la loi :
Elle croit ſa puiſſance au-deſſus de la mienne ;
Mais, quelle enfin que puiſſe être la ſienne,
J'aurai chez les humains plus qu'elle de l'emploi ;
Pour troubler leur repos, pour conſumer leur vie,
Quel poiſon eſt plus fort que celui de l'Envie ?

LA HAINE.

Je ne me vante point, & ſais me ſignaler :
Je puis chez les Mortels porter par-tout la guerre ;
Pour peu qu'on m'y laiſſe inſtaler,

On verra bientôt ſur la terre
Juſqu'où la Haine peut aller.

L'ENVIE.

Il n'eſt Royaume, il n'eſt Empire;
Où je ne puiſſe m'introduire.
Que de Mortels, grands & petits
A mon pouvoir ſeront aſſujettis!
Que d'envieux ſous mon obéiſſance!
Les Rois de leurs voiſins envieront la puiſſance;
Les Courtiſans, dans le fond de leur cœur,
De leurs pareils envieront la faveur.
Chacun à l'autre dans la vie,
Saura porter ſans ceſſe envie.
Le Soldat enviera l'état de Commandant;
Le Conſeiller, celui de Préſident;
Le Riche enviera la Nobleſſe;
Les Guerriers les exploits, le Pauvre la richeſſe:
Enfin, ſur tout ce qui reſpirera,
L'Envie aura toujours un empire ſuprême;
Et je ne puis vous dire même
Juſqu'où le Sexe l'étendra.

LA HAINE.

Le mien ſera plus redoutable.
Que de Mortels vont me tendre les bras!
Et qui d'une conſtance aveugle, inébranlable,
Me garderont juſqu'au trépas.
De moi l'on ne pourra ſans effort ſe défaire;
Je m'enracinerai dans l'ame, dans le ſang;
Et parmi ceux du plus illuſtre rang,

Je ferai même héréditaire.
De la Haine on verra les plus fanglans effets ;
L'homme par moi deviendra noir, perfide,
Cruel, fcélérat, parricide,
Et je pourrai lancer mes traits
Jufqu'aux lieux mêmes où réfide
La plus pure union, la plus tranquille paix.

MERCURE.

Vous avez toutes deux du mérite : il me femble
Qu'il eft même égal entre vous.
Je vous admets au rang des maux que je raffemble ;
Entre vous deux plus de courroux,
Pour vous mettre d'accord, vous partirez enfemble.
Vos cœurs doivent être liés,
Et je veux toutes deux que vous vous embraffiez.
(*La Haine, & l'Envie s'embraffent en rechignant.*)
Comme on ne s'accommode guère
Avec toutes fortes d'efprits,
Dites-nous un peu : fur la terre,
Quels feront vos lieux favoris ?

L'ENVIE.

Moi ? je ferai par-tout, chez les peuples, les Princes ;
J'aurai, de toute part, des droits bien étendus.

MERCURE.

Mais où régnerez-vous le plus ?

L'ENVIE.

Chez les Coquettes des Provinces,
Ce seront-là mes grands bureaux.

MERCURE.

Et vous, la Haine ?

LA HAINE.

Et moi chez les Bigots.

MERCURE.

Vous aurez toutes deux, je crois, de l'exercice.

SCENE XI.

MERCURE, PLUTON, LA FIÉVRE.

LA FIÈVRE.

JE suis la Fièvre, moi, fort à votre service.

MERCURE.

Que la fièvre vous crève, & ce n'est pas sur moi
Que s'exercera votre emploi.
Voyons, quel est votre mérite ?

LA FIÈVRE.

De passer promptement dans le sang des Mortels.

MERCURE.

Mais ne craignez-vous point qu'ils n'ayent par la
fuite
Quelques ſecrets univerſels
Pour vous faire prendre la fuite ?

LA FIÈVRE.

Si l'on ſait prudemment agir,
Il faudra bien que je m'évade ;
Mais croyez qu'avec le malade
On me fera ſouvent partir.

MERCURE.

Vous me paroiſſez aſſez digne
De faire enrager les humains,
Et votre eſprit paroît dès plus malins.

LA FIÈVRE.

Vous ne vous trompez pas, je ſuis ſouvent maligne.

MERCURE.

Mais quel eſt cet écervelé
Qui du fond de cette aſſemblée,
Tout-à-coup, ſans être appellé,
Pour venir juſqu'à vous prend ſi haut ſa volée ?

LA FIÈVRE.

C'eſt mon fils...

MERCURE.

Peſte ! il eſt léger comme un oiſeau!
Je veux ſavoir comme il ſe nomme.
Holà, parlez nous, le jeune homme ?

SCENE XII.

MERCURE, PLUTON, LE TRANSPORT.

LE TRANSPORT.

Je suis le Transport au cerveau,
Par moi la raison égarée,
Faisant en un instant mille divers trajets,
A de fantômes vains, laisse au cerveau l'entrée ;
J'y fais naître un amas d'objets,
Dont l'hétéroclite mélange,
Et la confusion étrange,
Précipitant les ressorts de l'esprit,
Font qu'à la fin il se trouble & périt.

MERCURE.

Voilà pour la Boëte un sujet admirable !

LE TRANSPORT.

A mon pouvoir il n'est rien de semblable.
J'offre aux regards un bizarre tableau,
Du plaisant, & du triste, & du laid, & du beau.
Par moi cent choses différentes,
Vaines, vagues, extravagantes,
Se voyent toutes à la fois :
Des vaisseaux, des clochers, des animaux, des plantes,

Des lapins dans les eaux, des poiſſons dans les bois,
Des ſouris ſur des chats, des châteaux dans les nues,
Des fleurs, des fruits, des hannetons,
Des ſangliers, des femmes nues,
Des ſinges, des chevaux, des Abbés, des moutons.

MERCURE.

Oh! quel parleur! par ma foi je ſuis ivre.
Allez plus doucement, pour qu'on puiſſe vous ſuivre.

LE TRANSPORT.

Cela n'eſt point en mon pouvoir;
Écoutez: aux Rois je fais voir
Des Empires, des traits, des finances perdues,
Des trônes uſurpés, des voiſins trop puiſſans,
Des places priſes, & rendues,
Des conſpirations, des peuples gémiſſans,
Des palais dépouillés, & des forêts tondues...

MERCURE.

Oh! le Tranſport devient trop furieux.

LE TRANSPORT.

Je repréſente à tout ambitieux,
Des tribulations, des chûtes,
Des trahiſons, & des culbutes,
Des banniſſemens, des priſons;
Des gênes, des bourreaux, des glaives, des poi-ſons....

MERCURE.

Ah! Pluton, le Tranſport me tue;
Je n'y puis plus tenir, qu'on l'ôte de ma vûe.

PLUTON, *après avoir couru avec le Transport.*
A la fin, je le tiens, il ne reviendra pas.

MERCURE.

Respirons. Ciel!

PLUTON.

Par où s'est-il pû faire issue?

LE TRANSPORT.

Plus, aux Fous je fais voir des rats,
Aux Chasseurs du gibier, aux Guerriers des combats,
Aux Avaricieux des bourses dérobées,
Aux Auteurs des Pièces tombées...

MERCURE.

Le traître!

LE TRANSPORT.

Aux Souffleurs, des trésors;
Aux Joueuses, des matadors;
Aux vieux Soupirans, des calottes;
Aux Petits-Maitres, des marottes;
Aux Commerçans, des gallions;
Aux Financiers, des millions;
Aux Pucelles, des fruits précoces;
Aux Veuves, des secondes nôces;
Aux Usuriers, des intérêts;
Aux Musiciens, des cabarets;
Aux Libertins, des précipices;
Aux Gens de Robe, des épices;
Aux Femmes, des points, des colliers,
Du blanc, du rouge, des paniers.

MERCURE.

A ce tranſport, il faut mettre des bornes.

LE TRANSPORT.

A leurs Amans....

MERCURE.

Oh! tais-toi.

LE TRANSPORT.

Des faveurs.

A leurs maris.

MERCURE.

Te tairas-tu?

LE TRANSPORT.

Des cornes.

MERCURE.

Peſte ſoit du Tranſport! Va-t-en crier ailleurs;
Qu'on me le mette à part avec ſa mère.
Ma foi, je ſuis bien las de ce préliminaire;
J'ai peine à reſpirer, oui, je ſuis tout en eau,
Et je crois que j'aurai le tranſport au cerveau:
Éloignons de ces maux le cruel aſſemblage:
Pluton, je n'en veux pas conſulter d'avantage.
De leur pouvoir je ſuis trop éclairci,
Que, ſans autre examen, ils partent tous d'ici.



SCENE DERNIERE.

L'ESPÉRANCE.

L'Occasion, pour moi, ne peut être plus belle :
Suivons ſans différer cette foule cruelle.
Mortels, que je vous plains ! quels redoutables
coups,
Vous prépare aujourd'hui la céleſte vengeance !
Mais ſachez les ſupporter tous ;
Il eſt un prix pour la conſtance,
Quel que ſoit des Dieux le courroux,
Attendez tout de l'Eſpérance.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Œuvres de Théâtre de M. Poisson*, & je crois que l'on peut en permettre la réïmpression. A Paris ce premier Novembre 1757.

CRÉBILLON.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT ; Notre amé NICOLAS-BONAVENTURE DUCHESNE, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, réïmprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Oeuvres de M. de Marivaux, Oeuvres de M. de Boissi, Oeuvres de M. Piron, Théâtre de M. Poisson ; Iphigénie en Tauride, & autres Ouvrages de M. de la Touche, Oeuvres de Messieurs Pesselier, Lagrange, Avisse, Guyot de Merville, Théâtre édifiant de M. Duché* : S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant

favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur De Lamoignon; & qu'il

en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Paris, le vingt-ſixième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quatre, & de notre Regne le cinquante-unième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 269. fol. 246. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1725. A Paris le 30 Décembre 1757.

P. G. LE MERCIER, Syndic.

